Presented to

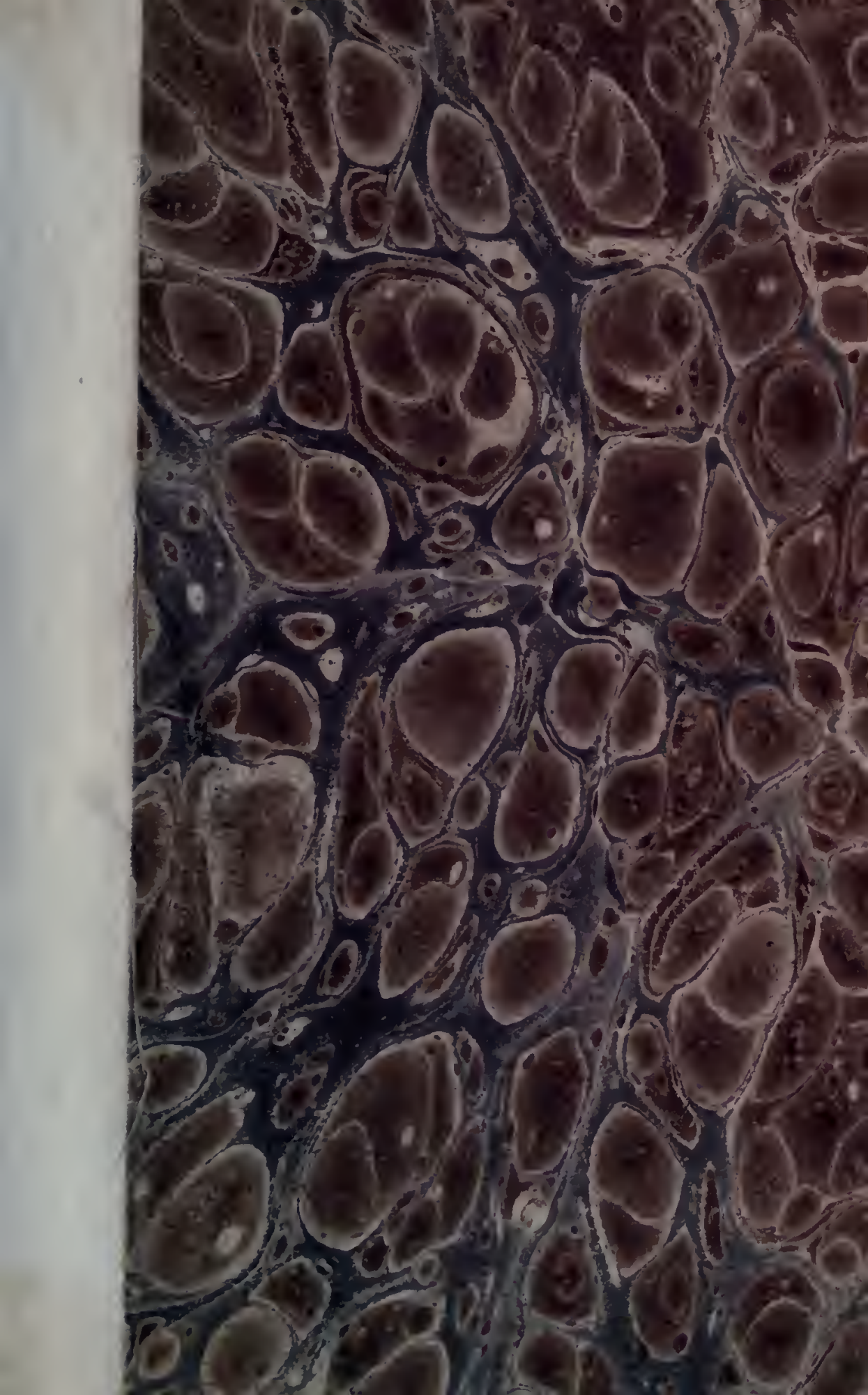
The Library

of the

University of Toronto

by

C. Carrington Smith



RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXV.

A PARIS,

Chez { Ladrange, libraire, quai des Augustins, n° 19;
Guibert, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
Lheureux, libraire, quai des Augustins, n° 37;
Verdière, libraire, même quai, n° 25.

Lk6
4254

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

POINSINET DE SIVRY,

ET

SAURIN.

1445-24
27/11/1

A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

PQ
2019
P72A19
1824

BRISÉIS,

OU

LA COLÈRE D'ACHILLE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR POINSINET DE SIVRY,

Représentée, pour la première fois, le 25 juin 1759.

NOTICE

SUR

POINSINET DE SIVRY.

Louis Poinsinet de Sivry, qu'il ne faut pas confondre avec Poinsinet, auteur du *Cercle*, et son cousin, naquit à Versailles, le 20 février 1733, de Pierre Poinsinet et de Magdeleine-Victoire Chapart. Son père occupa successivement les charges de premier valet de garde-robe et huissier du cabinet de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, et de contrôleur de la chambre et intendant des menus et argenterie de monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du

sang. Le jeune Poinsinet avoit reçu de la nature une grande aptitude pour le travail. Ses parents, voulant cultiver d'aussi heureuses dispositions, le mirent à Picpus, chez Colin, maître de pension, qui jouissoit d'une bonne réputation. Il y commença ses études, qu'il acheva au collège de la Marche.

Il se fit connoître dès l'âge de dix-neuf ans par ses *Égléides*, ou Recueil de poésies dédiées à Églé. Ce premier ouvrage, qui annonçoit une grande facilité pour la poésie, fut bientôt suivi d'un autre, qui prouva que le jeune auteur étoit familier avec les poëtes grecs. Il fit paroître, en 1758, *les Muses grecques*, traduction en vers français d'Anacréon, Sapho, Moschus, Byon, Tyrtée, etc. Cet ouvrage eut cinq éditions.

Depuis ce moment, Louis Poinsinet ne cessa de donner des preuves de son amour et de sa

constance pour le travail. Nous n'entreprendrons pas ici l'énumération de ses nombreux ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer sa traduction française de Pline le naturaliste, accompagnée d'un texte raisonné et de commentaires, formant 12 volumes in-4°.

Il est à croire que sans cet ouvrage, qui éloigna Poinsinet du théâtre, il l'eût enrichi d'un plus grand nombre de tragédies. Il n'en a fait représenter que deux. *Briséis* parut pour la première fois le 25 juin 1759, et fut fort applaudie pendant quatre représentations; mais à la cinquième, Le Kain s'étant démis le pied à la fin du quatrième acte, la pièce ne fut pas achevée. Cette tragédie ne fut remise que vingt-huit ans après, le 11 mars 1787.

Reprise, pour la troisième fois, le 17 novembre 1798, elle obtint au théâtre de l'Odéon un très grand succès pendant douze représenta-

tions. A la première, plusieurs personnes ayant demandé l'auteur, quelqu'un du parterre répondit qu'il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit mort. Aussitôt sort de la galerie une voix qui crie : *Eh ! non, messieurs, je ne suis pas mort.* C'étoit Poinsinet lui-même, âgé alors de soixante-cinq ans, qui, pénétré de joie, ne put retenir cette exclamation.

Ajax, sa seconde tragédie, fut jouée le 30 août 1760, et retirée après la première représentation. Elle devoit reparoître en 1789 ; tous les rôles étoient distribués : mais des circonstances particulières empêchèrent cette représentation. Poinsinet a encore composé une tragédie intitulée *Caton d'Utique*, qui a été imprimée, mais qui n'a pas été représentée.

Cet auteur laborieux fut plusieurs fois honoré des bienfaits de Napoléon, et mourut à Paris le 11 mars 1804, dans sa soixante-dou-

zième année. Il a laissé un fils qui, entraîné par son propre talent et par l'enthousiasme que lui avoient inspiré les vers de son père, a traduit en latin, vers pour vers, le beau récit de Brisès. Nous avons cru devoir imprimer cette traduction, à la suite de la pièce, comme un hommage de l'admiration filiale.

PERSONNAGES.

ACHILLE.
BRISÉIS.
PRIAM.
BRISÈS.
PATROCLE.
ULYSSE.
AJAX.
ADRASTE.
EUPHANOR.
SUITE.

La scène est devant Troie, dans le camp d'Achille, séparé de celui des Grecs.

BRISÉIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PATROCLE, ADRASTE.

PATROCLE.

Adraste, que dis-tu? que viens-tu m'annoncer?
Atride à cette honte auroit pu s'abaisser!

ADRASTE.

Les dieux à votre ami réservoient cette gloire.

PATROCLE.

Ah! dois-je le penser?

ADRASTE.

Patrocle peut m'en croire.
J'ai vu le camp des Grecs, au désespoir livré,
Regretter le soutien dont il est séparé.
Nos soldats, ranimant leur audace expirante,
Maudissoient de leurs chefs la querelle sanglante;
Comptoient en frémissant les triomphes d'Hector,
Et tous ceux qu'à son bras le ciel réserve encor.

Ils s'armoient à regret d'un courage inutile,
Ou dédaignoient de vaincre en l'absence d'Achille.
Atride est effrayé de leurs cris menaçants;
Il demande une tréve aux Troyens triomphants:
Il l'obtient; cependant sa politique habile
Veut réparer sa faute, et ramener Achille.

PATROCLE.

Adraste, il n'est plus temps; demain Achille part:
Le fier Agamemnon s'est repenti trop tard.
Que dis-je? de ce lieu tu connois l'importance;
Voisin des murs troyens, il en fut la défense;
Calchas avoit prédit qu'à moins de le forcer,
A surprendre Ilion il falloit renoncer;
Tu sais aussi combien de travaux, de carnage,
Nous coûta du terrain le sanglant avantage:
Ce fort, l'espoir des Grecs et leur plus ferme appui,
Achille aux Phrygiens l'abandonne aujourd'hui.

ADRASTE.

Ciel! qu'entends-je?

PATROCLE.

Il fait plus: une paix solennelle
D'Achille et des Troyens termine la querelle;
Et Priam, et lui-même, ardents à la jurer,
Aux portes d'Ilion ont dû se rencontrer.
Une commune haine en ce jour les rassemble,
Et dans ce même lieu tu vas les voir ensemble.

ADRASTE.

O ciel! quel est, seigneur, mon juste étonnement!
Je ne crois qu'à regret ce triste événement.
Quel malheur en ce jour menace la patrie!

Si l'ami de Patrocle aux Phrygiens s'allie,
Je vois Patrocle même avec eux conspirer.

PATROCLE.

Ami, peux-tu le croire, et me le déclarer?
Qui, moi! que je renonce à l'amour de la Grèce!
Que je sois insensible au danger qui la presse!
Que, sans être arrêté par de secrets liens,
Je l'abandonne, Adraste, en faveur des Troyens!
Va, ses maux m'ont touché, ma pitié les partage,
Et les succès d'Hector irritent mon courage.
Élevé près de toi sur les pas des héros,
Je languis à regret dans un obscur repos.
Ah! devois-je prévoir qu'une aveugle tendresse
Rendroit un jour Achille ennemi de la Grèce?
Funeste Briséis, source de nos regrets,
Que de maux ont causés vos coupables attraits!
Pourquoi, dieux irrités, qui détruisez la terre,
Livrez-vous à l'amour des cœurs faits pour la guerre?
Mais Achille et Priam s'avancent vers ces lieux.

ADRASTE.

Pourrez-vous contempler ces traités odieux?
Quel charme aura pour vous un entretien funeste?

PATROCLE.

Les dieux le troubleront; c'est l'espoir qui me reste.
Demeurons.

SCÈNE II.

ACHILLE, PRIAM, PATROCLE, ADRASTE, SUITE.

ACHILLE.

Puissant roi des peuples phrygiens,
Compagnons généreux, héros thessaliens,
Vous, sujets de Priam, troupe illustre et captive,
Prêtez tous à ma voix une oreille attentive.
Avant que le soleil, sorti du sein des eaux,
Demain, loin d'un perfide ait vu fuir mes vaisseaux,
J'ai voulu de ce lieu lui ravir l'avantage;
J'abandonne à Priam ce prix de mon courage.
Reçois, roi des Troyens, ce gage glorieux
De l'amitié d'Achille, et du secours des dieux.
Toi, Patrocle, des Grecs va trahir l'espérance;
Aux captifs phrygiens porte la délivrance.

PATROCLE.

Sortons; je céde, Adraste, à ma juste douleur.

(*Il sort avec Adraste*)

SCÈNE III.

ACHILLE, PRIAM, SUITE.

ACHILLE.

Reprends, triste Ilion, ton antique splendeur:
Puisse Hector des Troyens venger les funérailles,

Voir la Grèce expirante aux pieds de tes murailles,
Et, la flamme à la main la cherchant sur les flots,
Renverser les remparts de Mycène et d'Argos!

PRIAM.

Achille! Achille! ô ciel! ne dois-je plus te craindre?
Ta fureur dans mon sang sembloit vouloir s'éteindre;
Pour le répandre, hélas! tu traversas les mers;
Ta gloire et mes malheurs remplissent l'univers.
Comment s'est pu calmer ta colère inhumaine?
Quel dieu, superbe Achille, a désarmé ta haine?

ACHILLE.

Le destin l'a voulu, le destin dont les lois
Au milieu de leur cours suspendent mes exploits,
Et me font immoler, par un dépit funeste,
Aux Troyens ennemis les Grecs que je déteste.
Ma haine, la plus forte, est mon guide aujourd'hui;
Ilion dut la craindre, et j'en deviens l'appui.
Ainsi, de mes travaux foulant aux pieds la gloire,
Et de la Grèce ingrate oubliant la mémoire,
De ma seule vengeance aveuglément épris,
Je veux la satisfaire, il n'importe à quel prix.
Par l'affront qui m'est fait, par ma haine implacable,
J'en renouvelle ici le serment redoutable:
Je jure à cet autel, à la face des dieux,
D'abandonner ces bords et les Grecs odieux,
Afin qu'Agamemnon, qui lâchement m'offense,
Quelque jour, mais trop tard, m'appelle à leur défense.
Seul je les sauvai tous, seul je le puis encor.
Un jour, un jour viendra que la fureur d'Hector
Portera dans leurs rangs l'horreur et le carnage;

Mes yeux verront les Grecs fuyant sur ce rivage;
Les Grecs m'appelleront au bord du Simoïs:
Mais Achille irrité sera sourd à leurs cris.

PRIAM.

A nos communs affronts Jupiter s'intéresse;
Hector te vengera du crime de la Gréce.

SCÈNE IV.

ACHILLE, PRIAM, EUPHANOR, SUITE.

EUPHANOR, *à Achille.*

Seigneur, des dieux enfin vos vœux sont écoutés:
Des Grecs en ce moment j'ai vu les députés;
J'ai vu le fier Ajax, et le prudent Ulysse.

PRIAM.

Où suis-je? Ulysse? ô ciel! ô revers!

ACHILLE.

O justice!
Le croirai-je, grands dieux? l'ai-je bien entendu?
L'orgueil d'Agamemnon seroit-il confondu?
Atride, à la pitié me crois-tu si facile?
Par des soumissions crois-tu fléchir Achille?
C'est du sang qu'il falloit; et le tien eût coulé,
Si, rougissant mon bras, il ne l'eût point souillé.
Je puis, je puis du moins t'abandonner sans honte.
Ma vengeance, il est vrai, me semblera moins prompte;
Comme celle des dieux elle marche à pas lents:
Mais j'aurai la douceur de la goûter long-temps...
Cette fière beauté dont j'adorai les charmes,

Que je n'ai pu quitter sans répandre des larmes,
N'offre plus à mon cœur qu'un don injurieux
Du plus lâche des Grecs et du plus odieux,
Qu'un affront à ma gloire, un objet de foiblesse...
Dont Atride peut-être a surpris la tendresse!
Son prix ajoute même à mon ressentiment.
Sera-t-il dit qu'Achille ait pleuré vainement?
Non, non; bravons l'amour, et perdons sa mémoire;
Contentons à-la-fois et ma haine et ma gloire.
N'en doute point, Priam; je sécherai tes pleurs,
Je vengerai tes fils, qu'ont perdus mes fureurs.
D'un transport orgueilleux je ne puis me défendre;
Il faut le partager pour le pouvoir comprendre;
Ce jour va devenir le plus beau de mes jours:
Je veux de mes succès borner ici le cours.
De quelle joie! ô ciel! je vais goûter l'ivresse!
Je vais voir à mes pieds les héros de la Grèce,
Et, confondant l'espoir des peuples éperdus,
Je vais leur annoncer mes superbes refus.

PRIAM.

Va, cours, et garde-toi d'oublier ton offense.

SCÈNE V.

PRIAM, BRISÈS, SUITE.

PRIAM.

Ulysse va venir: que je crains sa présence!
Sans doute il vient remplir un sinistre dessein.
Inexorables dieux, me flattez-vous en vain?

Pourquoi de vos faveurs corrompez-vous la source?
Que dis-je? quels traités font ici ma ressource?
Et ce bienfait du sort, qui me permet l'espoir,
De quelle main, grands dieux, faut-il le recevoir?
Une main de mon sang encor toute fumante,
Sous qui j'ai vu tomber ma famille expirante!
Oui, ta clémence, Achille, irrite mes douleurs.
Quels dons peuvent jamais réparer tes fureurs?
Mais parmi les captifs qu'on promit de me rendre,
O ciel, par quel bonheur que je ne puis comprendre...
Mes yeux, me trompez-vous? O Brisès!..

BRISÈS.

O mon roi!
Souffrez qu'à vos genoux...

PRIAM.

O Brisès! est-ce toi?
Quel mélange inouï de douleur et de joie!
Quoi, Brisès, se peut-il qu'enfin je te revoie?
Objet de mes regrets, comment m'es-tu rendu?
Comment te retrouvé-je après t'avoir perdu?

BRISÈS.

Quand Lyrnesse, ô grand roi, vit triompher Achille,
Je défendois pour vous les murs de cette ville.
Achille sur nos tours plaça ses étendards,
Et, la flamme à la main, foudroya nos remparts.
Il voloit, et la mort prévenoit son passage;
J'attaquai ce vainqueur tout fumant de carnage;
Trois fois je repoussai son bras victorieux:
Mais qui peut résister contre Achille et les dieux?
Je vins mordre à ses pieds la sanglante poussière;

Mes yeux long-temps fermés revirent la lumière...
Trop barbares destins! me la rendîtes-vous
Pour me faire éprouver de plus sensibles coups?
Je vis Lyrnesse entière en proie à mille flammes,
Les vainqueurs mettre aux fers nos enfants et nos femmes,
Nos murs réduits en cendre, et le fils de Thétis
A mes yeux éperdus enlever Briséis.

PRIAM.

Ta fille!

BRISÈS.

Elle, seigneur... Ah! dois-je encor me taire?

PRIAM.

Que dis-tu? Briséis...

BRISÈS.

Je n'étois point son père.
De ses jours malheureux un autre fut l'auteur.

PRIAM.

O ciel! par quel destin?...

BRISÈS.

Apprenez tout, seigneur.
Sans doute, il vous souvient de cette Hippodamie...

PRIAM.

Cette fille en naissant que le sort m'a ravie?
Eh! pourrois-je, Brisès, ne me souvenir pas
Des larmes qu'à son père a coûté son trépas?
Hélas! un sort fatal a proscrit ma famille.
Le ciel dans son courroux s'expliqua sur ma fille.
Un oracle secret prédit, dès son berceau,
Qu'Hector par elle un jour descendroit au tombeau.
Je redoutois ces mots, quand la mort moins sévère,

Hélas! presque en naissant, la ravit à son père,
Trahit mes tendres soins, et trahit même encor
Cet oracle des dieux prononcé contre Hector.

BRISÈS.

Vous vous trompiez, seigneur, et la reine elle-même.
Cet enfant voit le jour.

PRIAM.

Qu'entends-je? ô trouble extrême!

BRISÈS.

Votre fille respire...

PRIAM.

Achéve. Justes cieux!
Quoi? cette Hippodamie...

BRISÈS.

Est Briséis.

PRIAM.

Grands dieux!

BRISÈS.

Oui, c'est elle qu'Achille enleva dans Lyrnesse;
C'est elle que vingt ans pleura votre tendresse.
Sachez par quels destins votre fille, ô mon roi,
Du vainqueur de Lyrnesse a pu subir la loi:
Votre épouse, d'Hector mère foible et sensible,
Voulut tromper du ciel la menace terrible,
M'ordonna d'exposer cet enfant malheureux,
Victime de sa crainte et d'un sort rigoureux.
Mais moi, plus foible, hélas! et touché de tendresse,
J'osai secrétement la conduire à Lyrnesse.
Elle a porté depuis le nom de Briséis:
C'est sous ce nom, seigneur, que le fils de Thétis

Fit passer dans les fers la triste Hippodamie.
Mais soudain son amour égala sa furie;
Cette ardeur éclata, lorsque Atride en courroux
Enleva votre fille à son vainqueur jaloux.
Achille furieux n'écouta que sa rage;
Il s'éloigna des Grecs après un tel outrage;
Pour laver cet affront, mit sa gloire en danger,
Et trahit sa querelle afin de la venger.
Briséis cependant ignore sa naissance;
Elle croit qu'en ces lieux, séjour de son enfance,
Par un Grec fugitif exposée au berceau,
Je daignai de ses jours rallumer le flambeau.
Pour mieux d'un triste oracle écarter la menace,
Je crus devoir, seigneur, lui cacher sa disgrace.
Elle est loin de penser que d'Hécube autrefois
Ilion la vit naître au palais de ses rois,
Et que l'illustre éclat du sang dont elle est née
L'avoit, presque en naissant, à périr condamnée.
Elle croit, dans l'erreur qui flatte son amour,
Que d'un Grec, dans Argos, elle a reçu le jour.

PRIAM.

Je sens, à chaque mot, un tendre et doux murmure
Réveiller dans mon cœur la voix de la nature.
Ma fille! la douleur de ne plus te revoir
Fait passer dans mon ame un affreux désespoir.
Mais que dis-je? le ciel, en ce moment terrible,
Dans mon cœur agité porte un présage horrible:
Il me dit que mes yeux te reverront encor;
Mais hélas! ce bonheur va me coûter Hector.
Le lâche Agamemnon, généreux par foiblesse,

A son fier ennemi va rendre la princesse.
Ma fille va bientôt l'exciter aux combats.
Elle trahit son sang, qu'elle ne connoît pas;
Et si ce jour pour nous ne produit un miracle,
Brisès, voici l'instant annoncé par l'oracle.
Que résoudre?... Ah! comment prévenir Briséis?
Dieux! rendez-moi ma fille, et conservez mon fils.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PATROCLE, ULYSSE, AJAX.

ULYSSE, *à Patrocle.*

Achille est irrité, vous pouvez tout sur lui;
La Grèce attend de vous un généreux appui.
Que peut vous refuser un héros qui vous aime?

PATROCLE.

Croyez pour vous servir que mon zèle est extrême.
Si l'on m'a vu d'Achille accompagner les pas,
C'étoit, n'en doutez point, pour le rendre aux combats :
Votre intérêt rendit ma fuite nécessaire,
Il falloit d'un ami désarmer la colère.
Pour fléchir sa rigueur que n'ai-je point tenté?
Prière, instances, pleurs, il a tout rejeté;
Cependant j'ose encor former quelque espérance.
Oui, j'attends tout du ciel, et de votre assistance.
Achille va bientôt se montrer à vos yeux.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ULYSSE, AJAX.

AJAX.

Prévenons d'un refus l'éclat injurieux :
Eh! ne voyez-vous pas l'affront qu'on nous prépare?
Nous venons implorer la pitié d'un barbare :
Qui, moi! j'irois d'Achille essuyer les refus?
Non; retournons au camp : soyons plutôt vaincus.

ULYSSE.

Oubliez-vous ainsi l'intérêt de la Grèce?

AJAX.

Ne puis-je la servir que par une foiblesse?
Nous conviendroit-il bien de descendre si bas?
Et vous-même avec moi n'en rougiriez-vous pas?

ULYSSE.

Ramenons à la Grèce un héros indocile;
Rendons-nous immortels en fléchissant Achille.
Achille, d'Ilion avançant les destins,
Va d'un beau champ d'exploits vous ouvrir les chemins.
Je crois déja vous voir, au sentier de la gloire,
Suivre d'un pas égal sa rapide victoire.

AJAX.

Ulysse, ah! si le sort, de mes lauriers jaloux,
Ne m'eût point envié l'honneur des premiers coups,
On ne me verroit pas, pour remplir ma carrière,
Attendre qu'un rival vînt m'ouvrir la barrière.
Mais puisque ainsi le veut la fortune, ou Calchas,

Consentons d'implorer l'appui d'un autre bras.
Faut-il vaincre à ce prix? je veux encor vous croire.

ULYSSE.

Nul chemin n'est honteux quand il mène à la gloire.

AJAX.

Mais me répondez-vous, Ulysse, du succès?

ULYSSE.

Instruit de mon projet, comptez sur les effets.
Un des guerriers d'Achille, à la Gréce fidèle,
M'a cette nuit, Ajax, secouru de son zéle :
Ce Grec, pour me servir abusant tous les yeux,
A conduit en secret Briséis en ces lieux.
Ignorez le dessein que je vous fais connoître ;
Quand il en sera temps, je la ferai paroître.
Ses regards vont produire un heureux changement;
Ils n'épargneront rien pour fléchir un amant.
Achille par ce charme est facile à surprendre;
Briséis fera plus qu'Ajax n'en ose attendre.

AJAX.

Briséis! une esclave!... Ah! faut-il que ses yeux
Décident du destin d'un peuple glorieux?

ULYSSE.

De cette Briséis connoissez le génie :
Les fers qu'elle a portés ne l'ont point asservie;
C'est dans ces mêmes fers et dans l'adversité
Qu'elle a fait éclater une mâle fierté.
Cessez de voir en elle une esclave vulgaire;
Les plus nobles vertus forment son caractère :
J'ai su l'environner des oracles trompeurs
Dont Calchas à mon gré séme ici les erreurs;

Et j'ai vu dans son cœur s'accroître avec ivresse
Le desir de la gloire, et l'amour de la Gréce.
Vous le dirai-je, enfin, l'altière Briséis
Voudroit voir ses destins à ceux d'Achille unis...
Mais on entre. C'est lui: secondez ma prudence;
Et forçons, s'il se peut, ce tigre à la clémence.

SCÈNE III.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ACHILLE.

Amis, qui vous améne au pied de ces remparts?
Quel sujet, quel dessein, vous offre à mes regards?
Êtes-vous en ces lieux par les ordres d'Atride?
Que vous a commandé cet ennemi perfide?
Venez-vous de sa part, une seconde fois,
M'enlever dans mon camp le prix de mes exploits?

ULYSSE.

Nous venons pour ce roi désarmer ta vengeance.
Connois l'excès des maux qu'a produits ton absence:
Le sort te venge, Achille, et tu vois aujourd'hui
Les princes de la Gréce implorer ton appui.

ACHILLE.

Cet honneur, je l'avoue, a droit de me surprendre.
Jamais le sort si bas ne vous eût fait descendre,
Si la Gréce assemblée avoit élu pour roi,
Au lieu d'Agamemnon, Patrocle, Ajax, ou moi.

ULYSSE.

Ainsi donc ton courroux, fomenté par l'absence,

Toujours d'Agamemnon te retrace l'offense?
Mais quelle offense enfin? Tu l'osas outrager;
Il se devoit justice...

ACHILLE.

Et j'ai dû me venger.
Quoi! j'aurai soutenu le fardeau de la guerre,
Du bruit de mes exploits j'aurai rempli la terre,
Afin qu'un ravisseur, par un ordre odieux,
Du fruit de mes travaux me dépouille à mes yeux!
Atride éprouve enfin les malheurs qu'il dut craindre;
Il a voulu se perdre, est-ce à moi de le plaindre?
Non, non : suivons le cours de notre inimitié;
Qu'il n'attende de moi ni secours ni pitié;
Il n'écoute, il ne suit qu'une aveugle furie;
Portez-lui mes refus : et s'il voit sa patrie
Expirer sans défense aux remparts phrygiens,
Qu'il n'accuse que lui de vos maux et des siens.

ULYSSE.

Oses-tu t'applaudir de notre ignominie?
Ta honte à nos malheurs n'est-elle pas unie?
Peux-tu bénir le ciel qui s'arme contre nous,
Et ne rougis-tu point lorsqu'il sert ton courroux?

ACHILLE.

Achille en rougiroit, s'il avoit, par foiblesse,
Remis aux immortels sa fureur vengeresse;
Ou si le ciel, trop lent à servir ses transports,
N'eût fait, pour le venger, que d'impuissants efforts.

ULYSSE.

Garde-toi d'abuser du succès qu'il te donne;
A l'exemple des dieux, le vrai héros pardonne :

La vengeance souvent nous mène au repentir;
Il est doux d'y penser, dangereux d'en jouir.
Vois ce roi si superbe, Agamemnon lui-même,
Descendre, après dix ans, de sa grandeur suprême,
Contraint de redouter la honte ou le trépas,
Et d'implorer enfin le secours de ton bras.
Qui l'eût dit qu'un héros si grand par sa naissance,
Que le chef de vingt rois, si fier de sa puissance,
Et qui, de tous les Grecs, osa seul t'offenser,
Jusques à la prière un jour pût s'abaisser?

ACHILLE.

En vain à l'excuser ta prudence s'applique;
Va, je connois sa haine, et mieux sa politique :
J'entrevois sa fierté dans sa soumission;
Il fait ce sacrifice à son ambition :
Les autels sont fumants du sang de sa famille;
A ce dieu dans l'Aulide il immola sa fille.

ULYSSE.

Que lui reproches-tu? quel crime a-t-il commis?
N'accuse point Atride; il aima son pays.
C'est lui, c'est par ma voix la Grèce qui t'implore :
« Achille, te dit-elle, eh! qui t'arrête encore?
« Quoi! cet amour de gloire est-il donc étouffé?
« Hector, en ton absence, Hector a triomphé.
« Troie insulte à Cassandre; et Pâris, qui t'affronte,
« Impute à ta frayeur ta retraite et ma honte.
« La mort vient dans mon camp moissonner mes héros,
« Et ton bras cependant languit dans le repos.
« Accours, vole, mon fils; mets Ilion en cendre;
« Viens venger ta patrie, ou du moins la défendre. »

Tu détournes les yeux!... Au nom de Briséis!

ACHILLE.

Quittons cet entretien.

AJAX.

Ah! c'est trop de mépris.
Retournons vers l'armée; éloignons-nous, Ulysse;
C'est trop attendre ici que sa fierté fléchisse.
Sans plus presser Achille, et sans l'implorer plus,
De ce jeune orgueilleux annonçons le refus.
Il n'en rougira point; son implacable rage
S'applaudit de nos maux, il y voit son ouvrage:
Achille est né féroce, il n'a jamais changé;
On veut le satisfaire, il veut être vengé.
Qu'attends-tu donc, cruel? qu'est-ce que tu regrettes?
Quoi! tes fureurs encor ne sont point satisfaites?
Ni la Grèce expirante aux rivages troyens,
Ni les exploits d'Hector, qui surpassent les tiens,
Rien ne peut assouvir ta barbare furie.
Puisque tu mets ta gloire à trahir ta patrie,
Adieu: c'est trop tarder. Garde ta haine, et croi
Qu'Ajax saura mourir ou triompher sans toi.

SCÈNE IV.

ACHILLE, ULYSSE.

ACHILLE.

Ah! c'est ainsi du moins que j'aime qu'on me prie;
Et non que l'on s'abaisse, et non qu'on s'humilie,
Ulysse, qu'attends-tu? que ne suis-tu ses pas?

Peux-tu laisser Ajax aller seul aux combats ?

ULYSSE.

Ajax n'ira pas seul; j'y serai... Mais écoute :
Il faut parler, Achille, et m'éclaircir un doute.
Cette beauté qui seule irrita ton courroux,
Et que tu veux venger sur Atride et sur nous,
Briséis...

ACHILLE.

Briséis. .

ULYSSE.

Quel souvenir te blesse?
Ne seroit-elle plus l'objet de ta tendresse?
Quel est le terme enfin d'un désespoir fatal?
Prétends-tu la laisser aux mains de ton rival?
Tu te troubles, cruel!

ACHILLE.

Ah! dangereux Ulysse,
Quel fruit espères-tu d'un indigne artifice?
Attaque-moi du moins avec plus de grandeur.

ULYSSE.

Oui, mes traits les plus sûrs sont au fond de ton cœur.
Nous voulions te fléchir sans obscurcir ta gloire;
Ta défaite eût paru ta plus belle victoire,
Et la Grèce auroit mis au rang des plus grands jours
Celui qui t'auroit vu voler à son secours.
Mais tu veux qu'indignés du vengeur qui nous brave
Nous devions en ce jour Achille à son esclave.
Tu soupires, barbare, et tu baisses les yeux.
Va, je veux te punir et te confondre mieux.
Amant de Briséis, l'instant fatal arrive

Où ces lieux vont te voir aux pieds de ta captive.
Ton trouble te trahit; je l'ai vu. C'est assez.

ACHILLE.

Quelle honte! Ah! plutôt...

ULYSSE.

Madame, paroissez.

SCÈNE V.

ACHILLE, ULYSSE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Qu'entends-je? Je frémis. Ah! rigoureux supplice!
Que vois-je? Briséis!

ULYSSE, *à part.*

Suivons notre artifice.

ACHILLE.

O revers, ô bonheur, que je n'ai point prévus!
O tendresse! ô fureur!... je ne me conuois plus.

BRISÉIS.

Seigneur...

ACHILLE.

Quel parti prendre en ce moment funeste?
Fuyons.

BRISÉIS.

Vous, me quitter?

ACHILLE.

C'est le seul qui me reste.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BRISÉIS, ULYSSE.

BRISÉIS.

Il fuit : de mes attraits tel est donc le pouvoir !
O trop sensible affront que j'aurois dû prévoir !
A cette honte, ô ciel, comment puis-je survivre?

ULYSSE.

La victoire est à vous, si vous daignez la suivre.
Son trouble, ses combats, sa fuite, tout enfin
Prouve qu'il vous adore, et qu'il s'échappe en vain.
Achille soupiroit... Ah ! croyez...

BRISÉIS.

Mais vous-même,
Vous l'avez-vu, seigneur; il me fuit.

ULYSSE.

... Il vous aime;
Il craint de succomber en voyant tant d'appas :
Vous craindroit-il enfin, s'il ne vous aimoit pas?
Montrez-vous, triomphez du courroux qui l'enflamme.

BRISÉIS.

Non, non. Je connois trop la fierté de son ame.
La vengeance est son dieu; lui seul est écouté.

ULYSSE.

Eh ! connoissez-vous moins le prix de la beauté?
Est-ce à vous d'ignorer son empire et ses charmes?
Quel âge a mieux prouvé le pouvoir de ses armes?
Où n'ont point pénétré ses triomphes divers?

Un seul regard d'Héléne a troublé l'univers.
Mais ce que n'a point fait cette Héléne si belle,
Et ce qui rend sur-tout votre gloire immortelle,
Vous-même oubliez-vous que vos yeux ont soumis
Le fils d'Atrée ensemble et celui de Thétis ?
Poursuivez; couronnez cette double conquête;
Et goûtez la douceur que ce jour vous apprête,
De voir deux demi-dieux de vous plaire jaloux,
Et par vous désunis, et réunis par vous.

BRISÉIS.

Eh bien! à vos conseils je m'abandonne encore :
Fléchissons ce cruel, qui craint qu'on ne l'implore;
A ce fier ennemi courons nous faire voir,
Et de mes yeux encore essayons le pouvoir.

ULYSSE.

Le succès vous attend; faites parler la gloire.
Aux yeux de votre amant présentez la victoire;
Échauffez, ranimez par vos nobles discours
Cette ardeur des combats suspendue en son cours.
Que d'exploits les suivront! ils seront votre ouvrage.
Aux flambeaux de l'amour allumez son courage.
C'est à vous, Briséis, de contraindre son bras
A venger sur ces bords l'affront de Mélénas.
Que l'Europe par vous triomphe de l'Asie ;
De l'aurore au couchant, que l'univers s'écrie :
« Achille alloit languir dans un honteux repos;
» Il aima Briséis, elle en fit un héros. »

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PRIAM.

Où courir? où porter ma douleur et mon trouble?
Mon espoir se détruit, et ma crainte redouble.
O chère Hippodamie! O triste sœur d'Hector!
Tendre objet de mes pleurs, te reverrai-je encor;
Brisès m'avoit promis... Espérance fragile!
Brisès ne revient point. Dieux, j'aperçois Achille!
Que va-t-il m'annoncer?

SCÈNE II.

PRIAM, ACHILLE.

ACHILLE.

Le sort prouve en ce jour
Sa haine pour Atride, et pour nous son amour:
C'est en vain qu'à mes pieds j'ai vu tomber la Grèce;
Je la livre avec joie au péril qui la presse.
L'espoir qui la flattoit ne doit plus t'alarmer;
J'ai prévu tes terreurs, et je viens les calmer.

Achille quitte enfin le rivage de Troie,
Et les Grecs de ton fils vont tous être la proie.

PRIAM.

Ulysse, ainsi des dieux triomphent les décrets :
Leur prudence immortelle a trompé tes projets.
Destins, qui confondez les ruses du perfide,
Daignez au gré d'Achille humilier Atride;
Et puisqu'un doux espoir aujourd'hui m'est rendu,
Dieux puissants, rendez-moi... tout ce que j'ai perdu.

ACHILLE.

Je pars; qu'aucun effroi ne trouble plus ton ame.

(*Priam sort.*)

SCÈNE III.

ACHILLE.

Je puis donc assouvir le courroux qui m'enflamme.
Je vais aux yeux des Grecs confus, désespérés,
Monter sur mes vaisseaux déja tout préparés;
Tandis que le Troyen va, de carnage avide,
Fondre la foudre en main, sur les guerriers d'Atride.
Superbe Agamemnon, sous qui tremblent vingt rois,
Sur ces bords désolés qui défendra tes droits?
Comment de ces combats soutiendra-tu l'image?
Ton courage se borne à flétrir le courage,
A vaincre sans péril, à régner sans honneur,
A dérober aux Grecs le prix de la valeur :
Pleure, pleure à loisir ta fatale imprudence.
Hector, à mes fureurs égale ta vengeance;

Fais tomber à tes pieds ce fier tyran d'Argos.
Partons : qu'il juge enfin de moi par mon repos.
Que ma fuite l'accable, et lui fasse comprendre
Que celui qu'il bravoit pouvoit seul le défendre.
Contentons cependant mes desirs les plus doux;
Emmenons Briséis.

SCÈNE IV.

ACHILLE, BRISÉIS, ULYSSE.

ULYSSE, *à Briséis.*

Fléchissez son courroux.
De vous seule dépend le salut de la Gréce.
Tout est perdu, s'il part.

BRISÉIS.

Il suffit: le temps presse;
Allez d'Achille aux Grecs annoncer le retour.

SCÈNE V.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

O ciel! que dites-vous?

BRISÉIS.

Ai-je encor votre amour?
Vous suis-je chère, Achille?

ACHILLE.

Ah ! si je vous adore!

Atride, espères-tu me la ravir encore?
Que plutôt, à ses yeux, de tes perfides jours,
Ce fer, ce fer vengeur tranche l'indigne cours!

BRISÉIS.

Que parlez-vous d'Atride? oubliez son injure :
Quand je vous suis rendue, étouffez ce murmure.
Achille me revoit; qu'a-t-il à regretter?
Sont-ce là les transports qu'il doit faire éclater?

ACHILLE.

Oui, madame, je cède au dépit qui m'entraîne :
Ainsi que mon amour, je sens croître ma haine;
Et l'affront trop sensible à mon cœur outragé...

BRISÉIS.

C'est dans le sang troyen qu'il doit être vengé.
Armez-vous. Descendez aux rives du Scamandre;
Venez braver les Grecs dans Ilion en cendre.
Que ce grand jour apprenne à vos fiers ennemis
Tout ce que peut Achille, aimé de Briséis.
Hector en votre absence usurpe votre gloire :
De ses bras tout sanglants arrachez la victoire;
Qu'au bruit de vos exploits, moins vengé que jaloux,
Atride, en frémissant, applaudisse à vos coups.
Venez.

ACHILLE.

Il n'est plus temps, j'ai donné ma parole:
Je dois même aujourd'hui l'accomplir, et j'y vole.
Il faut partir, madame, et remplir mes serments :
Tout m'appelle à Larysse, et mon père, et les vents.
J'ai remis à Priam ce fort dont j'étois maître :
Achille à ses regards ne doit plus reparoître.

Je viens en ce moment de lui jurer encor
De livrer tous les Grecs à la fureur d'Hector.
Déja de mes vaisseaux la voile se déploie;
Déja les matelots poussent des cris de joie.
Allons, et de ces bords éloignés à jamais,
De la perfide Grèce emportons les regrets.

BRISÉIS.

Moi, seigneur, qu'écoutant un sentiment servile,
Je trahisse la gloire et l'intérêt d'Achille!
Que je vous abandonne à ce repos honteux!

ACHILLE.

Ce repos fait ma gloire, il nous venge tous deux;
Par lui d'Agamemnon la ruine est certaine :
Si vous aimez Achille, il faut servir sa haine.
En faveur d'un rival vous armeriez son bras?
Partons. Qu'attendez-vous?

BRISÉIS.

Non, ne l'espérez pas...
(*Elle aperçoit Patrocle.*)

SCÈNE VI.

ACHILLE, BRISÉIS, PATROCLE.

BRISÉIS, *à Patrocle.*

Seigneur, c'est donc à vous qu'il faut que je m'adresse.
Souffrirez-vous qu'Achille abandonne la Grèce?
Ne l'aurez-vous suivi sur ces bords étrangers
Que pour mettre ses jours à l'abri des dangers?
Jusqu'à quand verra-t-on, dans cette honte extrême,

Dégénérer Achille, et Patrocle lui-même?
C'est en vain qu'on vous place au nombre des héros;
Ce grand titre n'est dû qu'aux illustres travaux.
Ramenez à la Grèce Achille et la victoire;
Fléchissez un ami; retracez-lui sa gloire.
Faites sur les Troyens retomber son courroux:
Voilà, seigneur, voilà des traits dignes de vous.

PATROCLE.

Achille, tu l'entends. Quoi! ton ame insensible
Résiste à cette atteinte, et demeure inflexible?
Ton barbare courroux veut braver tour-à-tour
La Grèce qui t'implore, et la gloire, et l'amour?
Rougis, rougis, cruel, de ta fierté sauvage;
Tourne contre Ilion ce superbe courage.
Toujours un vain dépit sera-t-il écouté?...
Non, ton cœur n'est point fait pour tant de cruauté.
Tu n'as point oublié que se vaincre soi-même
Est le plus noble effort de la vertu suprême.
Elle t'inspire, ami; céde à son mouvement.

ACHILLE.

Ote-moi donc ma haine et mon ressentiment.
Efface, s'il se peut, de mon ame blessée
L'affront toujours présent à ma triste pensée.
Abolissez tous deux l'outrage et le mépris
Qui de mes longs travaux furent l'indigne prix.
Eh! comment oublier ma honteuse disgrace,
Et d'Atride en courroux l'insupportable audace?...
Mais quand je l'oublierois, vingt rois en sont témoins...
Les Grecs qui l'ont souffert, s'en souviendroient-ils moins?
De mon horreur pour eux n'accusez que vous-même.

Je les hais, Briséis, puisque enfin je vous aime,
Et puisqu'ils ont permis que leur chef odieux
Me privât du trésor le plus cher à mes yeux.

BRISÉIS.

Mettez cet attentat au rang des plus grands crimes :
Mais pardonnez aux Grecs, ils en sont les victimes.
Le ciel les a punis; Hector vous venge assez:
Quels crimes par le sang ne sont point effacés?

PATROCLE.

Non. L'affront qu'ils t'ont fait mérite ta colère;
Il est d'autant plus grand, que Briséis t'est chère.
L'effort de les servir, après qu'ils t'ont trahi,
Est pénible sans doute, et peut-être inouï;
Mais enfin la patrie à son secours t'appelle:
Ton devoir, en tout temps, est de t'armer pour elle;
L'honneur et la vertu t'en imposent la loi:
Si l'effort est sublime, il est digne de toi.
Consulte bien ton cœur, consulte ta tendresse;
Tout, jusqu'à ton amour, te raméne à la Gréce ;
Tout te dit de chérir, de venger ton pays.
Pour apprendre à l'aimer, contemple Briséis :
Dès l'enfance exposée aux rives étrangères,
C'est peu qu'elle ignorât jusqu'au nom de ses pères;
Argos de ses vaisseaux couvre bientôt les mers,
L'assiége dans Lyrnesse, et lui donne des fers.
A nos seuls intérêts Briséis dévouée,
Chérit pourtant ces Grecs qui l'ont désavouée.
Malgré son infortune, et l'injure du sort,
Le zéle qui l'anime est toujours le plus fort.
Fidéle à sa patrie, il lui suffit pour l'être,

De savoir qu'elle est Grecque, et qu'Argos l'a vu naître.
Tant ces droits sont puissants! et tant on doit d'amour
Aux climats, quels qu'ils soient, où l'on reçut le jour!
Tout ton cœur s'est ému : ce reproche te blesse...
Oui, ton ame est sensible aux dangers de la Grèce.
La gloire t'a parlé, tu reconnois sa voix;
Ton courage t'appelle à de nouveaux exploits.
Est-il vrai? le sens-tu ce regret magnanime,
Ce remords des héros, cette honte sublime?
Quels nouveaux sentiments t'animent aujourd'hui?
Achille enfin, Achille est-il digne de lui?

ACHILLE.

Patrocle! Briséis! ami! gloire! tendresse!
Qu'attendez-vous de moi?

PATROCLE.

Le salut de la Grèce.

BRISÉIS.

Au nom de votre amour...

PATROCLE.

Au nom de l'amitié,
Ouvre ton cœur, Achille, aux traits de la pitié!

ACHILLE.

Non, ne me parle point de secourir Atride.
Ma bouche a fait serment, même aux yeux du perfide,
Que jamais contre Hector Mars n'armeroit mon bras,
Qu'Hector au dernier Grec n'eût donné le trépas.
Tu sais à quels devoirs un serment nous engage.

PATROCLE.

Périsse ton serment! périsse ton outrage!
Veux-tu me voir, cruel! embrasser tes genoux?

Eh bien! c'est à tes pieds...

BRISÉIS.

Seigneur! que faites-vous?
N'espérez plus fléchir ce courage indocile;
Cessez d'humilier la Grèce aux pieds d'Achille.
Un tel abaissement sied mal à vos pareils...
Mais quoi! ne savez-vous que donner des conseils?
Puisque l'ame d'Achille à sa haine fidéle,
Ainsi qu'à ma prière, à la vôtre est rebelle,
Que tardez-vous encore? allez dans les combats
Vous couvrir des lauriers qu'eût moissonnés son bras.
Remplissez la carrière à vos yeux présentée;
Et ne faites plus dire à la Grèce irritée :
« Le compagnon d'Achille étoit né sans vertu,
« Et peut-être sans lui n'eût jamais combattu. »

PATROCLE.

Oui, je l'ai mérité, cet odieux murmure;
Il faut, il faut dans Troie en effacer l'injure.
Dieux! où suis-je en effet? N'est-il pas temps d'agir?
Sortons du vil repos dont j'eus trop à rougir.
Lorsque la terre au loin frémit au bruit des armes,
Quel indigne loisir auroit pour moi des charmes?
Vengeons les Grecs, vengeons leur courage abattu.
Pour la dernière fois, Achille,... me suis-tu?

ACHILLE.

Eh quoi! pour des ingrats dont le nom seul m'offense,
Tu peux m'abandonner et trahir ma vengeance?
Dans ma querelle, ami, j'espérois mieux de toi.
Quoi! tout, jusqu'à Patrocle, est-il donc contre moi?
N'étoit-ce pas assez, Briséis, de vos charmes?

Ah ! cessez dans mon cœur de vous chercher des armes :
Qu'exigez-vous d'Achille, et que prétendez-vous?
Est-ce à vous de vouloir apaiser mon courroux?
Eh ! pour qui de vingt rois ai-je cherché la haine?
Loin de ces bords enfin quel intérêt m'entraîne?
Faut-il donc que les Grecs vous deviennent plus chers,
Quand je veux vous venger de leurs indignes fers?
Cessez en leur faveur une plainte inutile;
Montrez-vous désormais la compagne d'Achille.
D'un rival que j'abhorre, et qui m'osa trahir,
Ne vous ressouvenez que pour le mieux haïr.
Je vous offre ma main. D'un pompeux hyménée
Je veux sur mes vaisseaux consacrer la journée,
Et du crime d'Atride attestant tous les dieux,
Vous couronner, madame, et partir à ses yeux.

BRISÉIS.

Partez, mais loin de moi. Courez en Thessalie
Oublier les lauriers qui croissent en Phrygie;
Briséis aujourd'hui ne prétend point s'unir
A vos destins, seigneur, afin de les ternir.
Périssent ces beautés aux empires fatales,
Qui, des nobles vertus indignement rivales,
Plongent les jours des rois dans l'oubli flétrissant,
Et n'osent s'illustrer qu'en les avilissant.
Reprenez tous les dons que vous vouliez me faire.
Pensiez-vous qu'à ce prix un trône pût me plaire?
Que m'importent ce sceptre, et mille autres encor?
J'aimois Achille seul, et le vainqueur d'Hector.
Puisque vous renoncez à cette gloire insigne,
Sans doute qu'en effet vous n'en êtes plus digne.

Allez loin des périls honteusement régner,
Mais ne me pressez plus de vous accompagner.
Ne me contraignez pas de partager sans cesse
L'affront de votre fuite et de votre foiblesse.
Non. Je ne vous suivrois que pour vous reprocher
La honte et le repos que vous allez chercher.
Partez; abandonnez Briséis et la gloire;
Retournez à Larysse, et perdez ma mémoire.
Ulysse et Dioméde, Ajax et Mérion,
S'illustreront sans vous sous les murs d'Ilion.

ACHILLE.

Patrocle, où sommes-nous? que venons-nous d'entendre?
Ah! de vous adorer qui pourroit se défendre?
Par quel charme nouveau je me sens attirer!
C'est peu de vous chérir, il faut vous admirer.
Atride, mon courroux s'accroît par cette estime;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens tout ton crime.
Ta politique en vain crut triompher de moi;
Tu me livres ici des armes contre toi.
Et toi, cruel ami, qui déchires mon ame,
Rends-toi, viens seconder le desir qui m'enflamme.
Viens; je prétends qu'heureux entre tous les mortels
Achille de tes mains la reçoive aux autels;
Et qu'à tes yeux la foi que ma bouche lui jure
Couronne dans Larysse une vertu si pure.

PATROCLE.

Non, non. C'est aux remparts que je prétends aller.
L'honneur, l'honneur m'appelle, et m'y verra voler.
Achille, trop long-temps j'ai servi ta colère.
J'ai partagé l'affront qu'Atride osa te faire;

De son camp, comme toi, je me suis séparé :
Mais Atride est soumis; son crime est réparé :
La patrie à son tour me demande vengeance;
Je ne balance plus, je cours à sa défense;
Je vais, parmi le fer, la flamme, et les combats,
Chercher, en la servant, la gloire ou le trépas.
Illustre Briséis, que l'honneur seul anime,
C'est à vous que j'en fais le serment magnanime.
Adieu.

ACHILLE.

Qui, toi! me fuir? tu l'aurois projeté?
Quitte un fatal dessein.

PATROCLE.

Le sort en est jeté.
Je ne te presse plus; je sais quelle est ta haine;
Je connois ta valeur, et quel serment l'enchaîne :
Mais moi, qu'un tel lien n'arrête point encor,
Pour rendre Achille aux Grecs, je vais combattre Hector.
Peut-être est-il resté sur la rive troyenne
Quelque débris de gloire échappée à la tienne.
La carrière est ouverte, et m'invite à rentrer;
Patrocle à ton défaut la doit seul illustrer.
Le compagnon d'Achille en aura le courage;
Suivi de ce grand titre, et d'un si beau présage,
Mes cris vont rappeler aux bords du Simoïs
Nos guerriers trop long-temps dans l'opprobre assoupis.
Osons sur tous les noms célèbres dans l'histoire,
Osons sur le tien même élever ma mémoire.
Vous qui montrez la gloire à mes yeux éblouis,
Vous dont j'entends la voix, dieux puissants, je vous suis!

SCÈNE VII.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Arrête... Il fuit, madame? Ah! c'est vous que j'implore;
Rappelez mon ami, s'il en est temps encore.
Sans Patrocle et sans vous je ne puis être heureux;
Mon destin désormais dépendra de vous deux.
Unissons nos efforts; courons à sa poursuite.

BRISÉIS.

Allons plutôt hâter sa généreuse fuite.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PRIAM, BRISÈS.

BRISÈS.

Vous verrez Briséis.

PRIAM.

Qu'elle tarde à venir!
Je la verrai, dis-tu? qui peut la retenir?
Que fait Achille?

BRISÈS.

En proie au trouble qui le presse,
Il accuse les dieux, son ami, sa tendresse,
Et ce cruel départ qu'il n'a pu retarder.
La seule Briséis ose encor l'aborder :
Elle étale à ses yeux le prix de la victoire;
L'imprudente lui montre Hector couvert de gloire;
Les Troyens, dans son camp, tout prêts à l'outrager;
Ses guerriers murmurant, et Patrocle en danger.
Je m'approche; et, cachant le dessein qui m'amène,
« Rendez-vous, ai-je dit, vers la tente prochaine. »
Elle vient. Laissez-moi sonder ses sentiments.

PRIAM.

Va; prépare son cœur à ces grands changements.

(*Priam sort.*)

SCÈNE II.

BRISÈS, BRISÉIS.

BRISÈS.

O vous à qui long-temps j'ai tenu lieu de père,
Approchez, Briséis; vous m'êtes toujours chère :
Objet infortuné de mes plus tendres soins,
Je puis donc en ce jour vous parler sans témoins.
Les dieux changent le cours de votre destinée;
De grands évènements marquent cette journée :
Sur vos projets présents, comme sur l'avenir,
Ma fille, il me tardoit de vous entretenir.

BRISÉIS.

Parmi les soins divers, le trouble, les alarmes,
La rupture et la paix, les traités et les armes,
Mon père, car ce nom toujours me sera doux,
Trop long-temps Briséis a gémi loin de vous.
Mes parents, que jamais ne connut mon enfance,
Et dont seul dans mon cœur vous remplacez l'absence,
Mes parents, s'il en est que je dusse implorer,
Ignoroient mon malheur, ou vouloient l'ignorer.
Errante et sans soutien, captive et sans patrie,
A mon premier vainqueur indignement ravie,
Passant des fers d'Achille en ceux d'Agamemnon,
Sans changer de destin, je changeai de prison.
Le ciel en ce grand jour semble oublier sa haine :
Comme votre esclavage, il a brisé ma chaîne;
Il venge de nos fers l'affront injurieux;

Achille enfin m'épouse à la face des dieux.
Ainsi, quittant bientôt les rives du Scamandre,
Aux bords thessaliens nos vaisseaux vont descendre;
Je vais bientôt régner sur vingt peuples divers,
Et, fille de Thétis, franchir les vastes mers.
Seul, de tous les Troyens, ne craignez plus Achille;
Si Pergame est détruit, Larysse est votre asile.
Vivez pour voir finir vos malheurs et les miens,
Et présidez vous-même à de si beaux liens.
Vous gémissez, seigneur, et malgré tant de gloire...

BRISÈS.

Ces liens sont affreux; perdez-en la mémoire.
Rompez, rompez des nœuds que le crime a tissus.

BRISÉIS.

Qu'entends-je? je frémis!

BRISÈS.

Vous frémirez bien plus.
Cet hymen n'est qu'horreur, impiété, parjure.

BRISÉIS.

Qui peut-il offenser?

BRISÈS.

Les dieux et la nature.
Vous outragez enfin, par ces nœuds criminels,
Les droits sacrés du sang et tous ceux des mortels.

BRISÉIS.

Qui, moi? les droits du sang! Eh! les puis-je connoître?
En seroit-il pour moi? sais-je qui m'a fait naître?
Quoi! vous-même, seigneur, ne me disiez-vous pas,
Que, victime en naissant, dévouée au trépas,
Triste jouet de l'onde, et rebut du naufrage,

J'allois périr, sans vous, sur un rocher sauvage?
Sais-je enfin rien de plus, des auteurs de mes jours,
Que leurs vœux pour ma mort trompés par vos secours?
Le sang n'a point de droits dont mon cœur ne s'offense;
Je ne connois que ceux de la reconnoissance.
Croirai-je les trahir, quand, libre de mes fers,
Et vengeant nos affronts aux yeux de l'univers,
Du plus grand des héros épouse couronnée,
Je relève mon sort et votre destinée?
Quels dieux par Briséis sont alors offensés?

BRISÈS.

Ces liens sont affreux, vous dis-je; frémissez :
Il est temps de lever le voile impénétrable
Qui couvre de vos jours la source déplorable.
Victime du destin, jouet de ses rigueurs,
Hélas, vous ignorez vos plus cruels malheurs!
Ils avoient précédé l'instant qui vous vit naître;
Sans horreur aujourd'hui pourrez-vous les connoître?
Comment en soutenir le récit accablant?
Quels secrets! Je frissonne en vous les révélant.
Même avant le berceau, proscrite, infortunée,
A trahir votre sang vous fûtes destinée.
Le premier de vos jours fut un jour de douleur;
Un oracle cruel en consacra l'horreur.
D'un frère glorieux sœur et sujette impie,
Vous dûtes ou périr ou menacer sa vie.
De la vôtre la parque alloit trancher le cours;
Vous fûtes exposée... et si, par mon secours,
Vous jouissez encor du ciel qui nous éclaire,
Tremblez, il vous forma pour servir sa colère.

Instrument malheureux de ses desseins secrets,
Vous n'avez point trahi ses barbares arrêts.
Eh bien! de ses rigueurs accomplissez le reste,
Allez justifier son oracle funeste.
Mais que dis-je? Quel coup n'avez-vous point porté?
Que manque-t-il encore à votre impiété,
Quand, poursuivant le cours de vos destins contraires,
Vous acceptez la main qui massacra vos frères?
Vous soupirez, des pleurs obscurcissent vos yeux.
Pleurez, fille des rois.

BRISÉIS.

Où suis-je? justes dieux!

BRISÈS.

Les temps sont arrivés : commencez à connoître
Ces rois, ces demi-dieux qui vous ont donné l'être.
O filles des héros de l'antique Ilion,
Reste du sang de Tros et de Laomédon,
Rejeton malheureux d'une auguste famille,
Embrassez votre père.

SCÈNE III.

PRIAM, BRISÈS, BRISÉIS.

PRIAM.

O mon sang! ô ma fille!

BRISÉIS.

O mon père! ô mon roi!... frappez, qu'attendez-vous?
Frappez la sœur d'Hector, tremblante à vos genoux;
Daignez rendre à la mort une triste victime :

Elle a trahi son sang; elle expiera son crime.

PRIAM.

O chère Hippodamie! épargne mes douleurs.
Perdons le souvenir de nos premiers malheurs.
Mon ame s'ouvre entière aux transports que j'éprouve :
Le ciel est apaisé puisque je te retrouve.
Les dieux daignent enfin suspendre mes regrets;
J'oublie en ce moment tous les maux qu'ils m'ont faits.
O triste sœur d'Hector! ô fille toujours chère!
Sais-tu combien de pleurs tu coûtas à ton père?
Je n'en verserai plus. Le ciel finit leur cours,
Et tu vas rendre heureux ces derniers de mes jours.
Seule tu vas changer ma fortune cruelle,
Et calmer sa rigueur... qui dût être éternelle!
Briséis, conçois-tu le juste étonnement,
Les plaisirs qui suivront ce grand événement,
Quand aux premiers Troyens que m'offrira leur zèle,
Ma bouche annoncera cette heureuse nouvelle?
Peins-toi leur allégresse; et peins-toi même encor
Les transports de la reine, et ceux de mon Hector.
Hâtons-nous, cher Brisès; allons porter dans Troie
La joie et les plaisirs où mon ame est en proie.
Suis-moi; ne tardons plus.

BRISÈS.

Seigneur, où courez-vous?
Quel trouble vous égare en des moments si doux?
Infortuné monarque, et plus malheureux père,
Vous retrouvez à peine une fille si chère;
A peine le destin la remet sous vos lois,
Et vous allez la perdre une seconde fois!

Déguisez, réprimez cet excès de tendresse;
Trompez également les Troyens et la Grèce,
Et d'Ulysse et des siens craignez les trahisons;
Sur-tout du fier Atride écartez les soupçons.
Eh! de quel prix alors racheter votre fille?
Quels efforts la rendroient aux pleurs de sa famille,
Si ce fatal secret, qu'on ne peut trop celer,
Aux Grecs, avant la nuit, alloit se dévoiler?

PRIAM.

Les dieux, qui m'ont rendu cet objet de mes larmes,
Sans doute, cher Brisès, t'inspirent ces alarmes.
Ils ont parlé, ma fille, et leur ordre sacré
A votre oreille en vain ne s'est pas déclaré.
Renfermez ces secrets; et quand la nuit propice
Va couvrir, et les Grecs, et les ruses d'Ulysse,
Nous vous ferons sans peine échapper de ces lieux,
Et rentrer dans les murs élevés par les dieux.
Si ces dieux bienfaisants, secondant notre audace,
A ma triste vieillesse accordent cette grace,
J'atteste leurs autels aux serments consacrés
De rendre Hélène aux Grecs, contre elle conjurés.
Cessez, guerre funeste, et d'une paix durable
Resserrons à jamais le lien desirable.
Grèce, reprends le bien que j'ai trop défendu,
Et rends-moi seulement celui que j'ai perdu.
Oui, je vais tout tenter pour enlever ma fille
Aux mains du meurtrier de toute ma famille.
Car je ne pense pas qu'un tigre furieux,
Tout couvert de ton sang, puisse plaire à tes yeux:
Non, ton cœur envers moi ne sera point perfide.

Jure donc de quitter ce vainqueur homicide,
De rejeter ses feux, de détester son nom,
De lui taire le tien, de revoir Ilion.
Parle. Le promets-tu, ma chère Hippodamie?

BRISÉIS.

Seigneur... je promets tout; disposez de ma vie.

BRISÈS.

Achille va venir; il faut vous séparer.

PRIAM.

Adieu : songe aux serments que tu viens de jurer.

BRISÉIS.

Vous me quittez, mon père?

SCÈNE IV.

BRISÉIS.

Hélas! tout m'abandonne.
Que vais-je devenir? quelle horreur m'environne!
Qui suis-je? qu'ai-je appris? quelle affreuse clarté!
Grands dieux! replongez-moi dans mon obscurité...
Ou de mon ame au moins bannissez la mémoire
Des instants plus heureux, et marqués par la gloire,
Où le fils de Thétis, au bord thessalien,
Dût pour jamais unir et son sort et le mien.
Hélas! de quel espoir mon ame possédée
Formoit de cet hymen la douce et frêle idée!
Ne reviendrez-vous plus pour calmer ma douleur,
Temps heureux où du moins j'ignorois mon malheur?
Mais où t'égares-tu, sœur et fille parjure?

Tous les vœux que tu fais outragent la nature.
Mon trouble et ma terreur croissent à chaque pas.
Que vois-je? Achille armé! Que lui dirai-je? hélas!

SCÈNE V.

BRISÉIS, ACHILLE.

ACHILLE, *en habit de combat.*

Madame, triomphèz du pouvoir de vos charmes;
Ils ont contraint Achille à reprendre les armes.
Ce fer du sang troyen va se rougir encor;
Adraste, par mon ordre, est allé vers Hector.
Dans la plaine avec lui je vais bientôt descendre :
Dans une heure il m'attend aux rives du Scamandre.
Nos traités sont rompus, je les ai violés;
Il faut combattre Hector, puisque vous le voulez.
Pardonnez, si tantôt je tardois à vous croire;
Ma résistance même ajoute à votre gloire.
Je vais... Mais quel ennui vous trouble en ce moment?
Quel triste adieu, madame, emporte votre amant?
Eh quoi! vos yeux sur moi ne se tournent qu'à peine?
Au nom de cet hymen dont l'attente est prochaine,
Au nom de cet espoir dont j'aime à me remplir,
Qu'un regard...

BRISÉIS.

Cet hymen est loin de s'accomplir,
Seigneur.

ACHILLE.

Que dites-vous?

BRISÉIS.

L'injuste destinée
Des plus cruels revers marqua cette journée.
Mon malheur me condamne à d'éternels ennuis.

ACHILLE.

Qu'entends-je?

BRISÉIS.

Jour funeste!

ACHILLE.

Achevez.

BRISÉIS.

Je ne puis.

ACHILLE.

J'entends; j'ai mérité votre juste colère;
Je devois n'aspirer, ne songer qu'à vous plaire :
J'ai dû, mettant ma gloire et ma haine à vos pieds,
Verser soudain le sang que vous me demandiez;
Il falloit à l'instant combler votre espérance.
Eh bien! je vais, je cours réparer cette offense.
Adieu.

BRISÉIS.

C'en est donc fait... quoi! seigneur, vous partez?

ACHILLE.

Vous le voulez, madame, et j'y vole...

BRISÉIS.

Arrêtez.
Ah! seigneur, épargnez mes mortelles alarmes!

ACHILLE.

Achille va combattre, et vous versez des larmes!
Ah! bientôt à vos yeux cet Achille vainqueur,

Couvert du sang d'Hector...

BRISÉIS.

Vous me percez le cœur.

ACHILLE.

Veillé-je? n'est-ce point un songe qui m'abuse?
O ciel! est-ce bien moi que votre bouche accuse,
Moi qui, pour satisfaire à votre volonté,
Ai brisé des serments le lien redouté?
De quel crime envers vous soupçonnez-vous mon ame?

BRISÉIS.

Que ne puis-je parler!

ACHILLE.

Hector m'attend, madame.

BRISÉIS.

Seigneur... hélas! du moins, différez un moment.

ACHILLE.

Que penseroit Hector de mon retardement?
J'ai déja trop long-temps différé pour ma gloire.
Cependant vous voulez... Grands dieux! puis-je le croire?
Briséis, savez-vous ce que vous proposez?

BRISÉIS.

Ah! je sais que je meurs, si vous me refusez.
Périssent les combats qu'à jamais je déteste!
Apprenez qu'en ce jour un oracle funeste,
Un oracle pour moi plus cruel que la mort,
M'a rendu mes parents, m'a révélé mon sort.
Mais un ordre sacré, qu'il faut que je révère,
Me force à tous les yeux d'en voiler le mystère.
Seigneur, qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir
Que chérir cet Hector est mon premier devoir,

Que pour sa vie enfin je donnerois la mienne,
Que mon sang est à lui, que je naquis Troyenne.

ACHILLE.

Vous Troyenne! et c'est vous qui vouliez son trépas!
Contre Hector aujourd'hui vous seule armez mon bras.

BRISÉIS.

Puissé-je chez les morts descendre la première!
Tournez, tournez sur moi cette arme meurtrière.
Qu'elle épuise mon sang comme elle a commencé...
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous l'aurez versé.
Mes frères généreux, dont Troie arma le zéle,
Ont péri sous vos coups en combattant pour elle.
Briséis plus long-temps ne sauroit les trahir...
Elle a même promis, seigneur, de vous haïr.
Mais dussé-je paroître offenser la nature,
Dût une mort soudaine expier mon parjure;
C'est le seul des serments que je veux violer,
Et c'est ce qu'en tremblant j'ose vous révéler.
A ma prière, hélas! serez-vous inflexible?
Votre cœur à ma voix sera-t-il insensible?
Songez qu'Achille un jour dut être mon époux.
Vous ne répondez rien... Je tombe à vos genoux.
Je veux les arroser, les baigner de mes larmes.
Et si mon désespoir a pour vous quelques charmes,
S'il faut, cruel, enfin, que vous me refusiez,
Cet instant va me voir expirer à vos pieds.

ACHILLE.

(*à part.*)

Grands dieux! souffrirez-vous que ma gloire trahie...

(*à Briséis.*)
Ah! que demandez-vous?

BRISÉIS.

Je demande la vie.
Que vois-je? dans vos yeux un doux espoir me luit.
Mais soudain, quel nuage!... Ah! tout mon bonheur fuit.

ACHILLE.

Briséis, il faut donc... O ciel, que dois-je faire?

BRISÉIS.

Eh bien! c'est trop cacher un funeste mystère.
Apprenez des secrets trop long-temps inconnus...

SCÈNE VI.

ACHILLE, BRISÉIS, ULYSSE.

ULYSSE.

Achille, Hector triomphe, et Patrocle n'est plus.

ACHILLE.

Dieux!

BRISÉIS.

Qu'entends-je?

ULYSSE, *à Achille.*

La mort a fermé sa paupière;
La gloire a terminé sa brillante carrière.
A peine ce héros avoit quitté ces lieux,
Hector s'avance à lui, la fureur dans les yeux.
Hector croit voir Achille; et, d'un ton de menace,
« Viens, dit-il, recevoir le prix de ton audace. »

Patrocle ne répond que par un trait lancé,
Qui dans l'air... Mais lui-même il tombe terrassé;
Et, par le fier Hector immolé sans défense,
Il s'écrioit : Achille ! et demandoit vengeance.
Il l'obtiendra sans doute, et je vais de ce pas
Exciter tous les Grecs à venger son trépas.

SCÈNE VII.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Il n'est plus ! ô destin ! ô fortune ennemie !
Mais je verse des pleurs, et Patrocle est sans vie !
Étendu sur l'arène, il attend un vengeur.
Ami, je le serai; j'en jure ma fureur.
Je dois une victime en tribut à ta cendre;
Tu demandes son sang, et je vais le répandre.

BRISÉIS.

Ah ! plutôt, qu'en mon sein votre fer soit plongé.
Vous ne m'écoutez plus !

ACHILLE.

Patrocle, sois vengé.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PRIAM, BRISÉIS.

PRIAM.

Est-ce toi, Briséis? Viens rassurer ton père.
Qu'en ces cruels moments ta présence m'est chère!
Aux portes de ce camp, des soldats furieux
Ont présenté leurs dards et la mort à mes yeux.
Qui leur fait violer tous les droits qu'on révère?
Suis-je libre ou captif? que faut-il que j'espère?
Tout en ces lieux conspire à me remplir d'effroi.
Achille des serments trahiroit-il la foi?
On dit qu'il s'est couvert de ces fatales armes
Qui cent fois dans nos rangs ont semé les alarmes.
Par ton silence, hélas! ce bruit trop confirmé...

BRISÉIS.

Il est trop vrai, seigneur; Achille s'est armé.

PRIAM.

Dieux cruels! ôtez-moi ce reste de lumière :
Précipitez le cours de ma triste carrière;
Pourquoi me réserver à de nouveaux malheurs?
O sort! n'avois-je point épuisé tes rigueurs?
Ainsi, de nos traités Achille rompt la chaîne!

Les dieux de ce cruel ont ranimé la haine!
Ah! ma fille, tes yeux ont su toucher son cœur;
C'est à toi de fléchir sa barbare fureur.
Fais-lui voir à ses pieds sa captive tremblante;
Emprunte l'éloquence et les pleurs d'une amante;
Implore pour un frère un vainqueur généreux.
Je ne te parle plus de détester ses feux.
Sauve Hector et tes murs de sa rage funeste,
De ton sang malheureux conserve ce qui reste.
Oublions le passé, ma haine s'y résout;
Qu'Hector vive, à ce prix je veux pardonner tout.
Tu ne me réponds point, je te vois interdite.
Parle, qui peut causer le trouble qui t'agite?
Instruis-moi, je le veux.

BRISÉIS.

(*à part.*) (*haut.*)
Que lui dire?... Ah! tremblez.

PRIAM.

N'importe, apprends-moi tout.

BRISÉIS.

Nos malheurs sont comblés

PRIAM.

Que dis-tu? Satisfais ma triste inquiétude.
De quels nouveaux revers...

BRISÉIS.

Apprenez le plus rude:
Patrocle est mort, seigneur, l'oracle est accompli;
Achille va combattre, et mon sort est rempli.

PRIAM.

Ah! c'est trop en un jour essuyer de disgraces:

Non, je n'attendrai point l'effet de vos menaces,
Présages effrayants d'un sinistre avenir,
Par une prompte mort il faut vous prévenir.

BRISÉIS.

C'est moi qui de vos maux ai rempli la mesure.
Punissez votre fille et vengez la nature.
De l'antique Ilion et la gloire et l'appui,
Le magnanime Hector va périr aujourd'hui.
Votre fils va périr; et sa sœur criminelle,
Indigne rejeton d'une tige si belle,
Des plus affreux destins accomplissant le cours,
A suscité le bras qui va trancher ses jours.
Qu'attendez-vous? frappez.

PRIAM.

Va, tu m'es toujours chère.

BRISÉIS.

Hector est votre fils.

PRIAM.

Ne suis-je pas ton père?
Cesse de déchirer tous mes sens attendris.
Hector et Briséis me sont d'un même prix.
J'excuse tes erreurs, ton remords les efface.
N'accusons que le ciel du coup qui nous menace.

BRISÉIS.

Dieux! que n'ai-je prévu ma honte et mes regrets?
Mais il falloit remplir vos injustes décrets...
Non, de cette rigueur le ciel n'est point capable.
Que dis-je? à mes desirs il se rend favorable:
Je ne m'abuse point; vous m'inspirez, grands dieux!
Vous remplissez mon cœur, vous éclairez mes yeux.

C'est vous qui m'appelez aux rives du Scamandre,
Aux lieux où tant de sang est près de se répandre.
J'y cours; et par mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Je vais de ces cruels suspendre les fureurs.
Leurs cœurs ne seront point fermés à ma prière.
Des mains de mon amant je sauverai mon frère.
Retenus en secret par de tendres liens,
Leurs homicides bras rencontreront les miens...
Ou s'ils m'osent braver, leur barbare furie
Ne pourra s'assouvir qu'en m'arrachant la vie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

PRIAM.

Ma fille!... elle me fuit. O crainte! ô foible espoir!
Qui m'apprendra les maux que je n'ose prévoir?
Hélas! tout m'abandonne au trouble qui me presse;
Un noir pressentiment alarme ma tendresse.
Ce présage cruel que je ne puis bannir,
Égare mes esprits dans un triste avenir.
Briséis! cher Hector! malheureuse famille!
Que deviendra mon fils? reverrai-je ma fille?

SCÈNE III.

PRIAM, BRISÈS.

PRIAM.

Mais j'aperçois Brisès. Est-ce fait de ton roi?

BRISÈS.

Vivez, vivez, seigneur, et calmez votre effroi;
Tous les dieux à-la-fois protégent votre empire.

PRIAM.

O ciel! qu'entends-je? achève; Hector?

BRISÈS.

Hector respire.

PRIAM.

Les dieux me le rendroient.

BRISÈS.

Achille furieux
Couroit à la vengeance au sortir de ces lieux:
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins soudaine.
Déja de la Troade il a vu fuir la plaine;
Il se présente aux bords à jamais révérés,
Où le Xanthe immortel roule ses flots sacrés.
Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
Achille, en frémissant, voit sa rage captive;
Et redoublant sa haine à l'aspect du héros,
Terrible et tout armé, se plonge dans les flots:
De cette audace altière Hector même s'étonne.
Achille disparoît; l'onde écume et bouillonne:
Bientôt il se remontre, et paroît à nos yeux

Tel qu'on peint les Titans armés contre les dieux.
Tous ces dieux conjurés pour venger leur rivage,
D'accord avec les flots combattoient son passage.
Achille loin de lui par l'orage entraîné,
Repousse, mais en vain, le torrent mutiné.
Un choc nouveau le presse; il chancelle, il succombe;
Il rappelle sa force, il résiste, il retombe.
Il voit encor briser ses efforts superflus;
Un bruit même s'élève : « Achille ne vit plus! »
Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troie
Se livrent aux transports d'une indiscrète joie,
O surprise! ô prodige! Achille audacieux
Surmonte la tempête, et le fleuve, et les dieux.
Ce n'est plus un mortel échappé du naufrage,
C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel! et mon fils?

BRISÈS.

Hector, en ce moment fatal,
Avec moins de fureur, montre un courage égal.
L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides
Mesurent fièrement leurs glaives homicides :
Une même valeur semble guider leurs bras;
Tous deux cherchent la gloire, et courent au trépas.
La Victoire hésitoit; la déesse inhumaine
Alloit enfin pencher sa balance incertaine;
Mais un dieu plus propice en ordonne autrement,
Et le sort, qui fait tout, change l'événement.
Un trait part de nos rangs; son atteinte émoussée
Par le casque d'Achille est au loin repoussée:

Les airs sont aussitôt couverts de mille dards ;
Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie.
Mes yeux ont vu combattre et l'Europe et l'Asie.
Neptune arme pour Troie, et Junon pour Argos,
Tout ce que la nature a produit de héros.
La fuite à la terreur ne permet plus d'asile;
Tout Troyen est Hector, et tout Grec est Achille.
Achille et son rival, dans la foule perdus,
S'appellent à grands cris, et ne se trouvent plus.
Sans doute un dieu plus fort les trouble et les égare.
Mars veut les réunir, Jupiter les sépare.
Jupiter ne veut pas que la parque en courroux
Étende sur Hector ses homicides coups.

PRIAM.

N'en doutons point, Brisès, un dieu prend sa défense.
Je reverrai mon fils; j'en reprends l'espérance.
O Brisès! de ton roi conçois-tu les transports?
Le sort du fier Achille a trompé les efforts.
Va, cours vers Briséis. Peins-lui mon allégresse.

(*Brisès sort.*

SCÈNE IV.

PRIAM.

Oui, les dieux ont voulu consoler ma vieillesse.
Mon bonheur désormais... Dieux! qu'est-ce que je voi?
Où suis-je? ô ciel! Achille!... O foudre! écrase-moi.

SCÈNE V.

PRIAM, ACHILLE.

PRIAM.

Barbare! d'où viens-tu, tout fumant de carnage?
Qu'as-tu fait de mon fils?

ACHILLE.

Ce qu'en a fait ma rage?
Père du meurtrier du héros que j'aimois,
Si ma main a puni ses barbares forfaits?
Quels secours l'auroient pu soustraire à ma vengeance?
Pensois-tu que cent bras armés pour sa défense,
Et les flots mutinés, et tous les dieux unis,
De ma juste fureur pussent sauver ton fils?
Le Xanthe a vainement arrêté mon courage;
Au travers de ses flots je me suis fait passage.
Hector m'a bientôt vu revoler sur ses pas,
Ce fer l'a détrompé du bruit de mon trépas.
J'ai terrassé ton fils. Mon bras, de sang avide,
S'est mille fois baigné dans celui du perfide;
Enfin, las de rouvrir et d'épuiser son flanc,
Autour de ses remparts je l'ai traîné mourant;
Et, pour mieux insulter au défenseur de Troie,
Des vautours dévorants je l'ai laissé la proie [1].
Pour venger mon ami, dont le sang fume encor,
Voilà ce que j'ai fait du malheureux Hector.

[1] *Iliad.* l. X.

Que ne puis-je, Patrocle, au gré de ton attente,
Immoler Troie entière à ton ombre sanglante!

PRIAM.

Toi, le sang de Pélée ou celui de Thétis?
Opprobre des héros! non, tu n'es point leur fils.
Le flambeau de la rage éclaira ta naissance;
La haine te reçut des mains de la vengeance.
Les flancs de l'Hydre affreuse, ou le Styx en fureur,
Te vomirent au jour pour en être l'horreur.
O monstre! as-tu bien pu d'un récit sanguinaire
Oser souiller ainsi les oreilles d'un père,
Me peindre mon Hector sous ton glaive expirant,
Et t'offrir à mes yeux tout couvert de son sang?
Triomphe de mes pleurs, infernale furie!
O mort! viens m'enlever de sa présence impie;
Délivre mes regards d'un aspect odieux.

ACHILLE.

Ah! c'est trop retenir mes transports furieux,
Et ma rage...

SCÈNE VI.

PRIAM, ACHILLE, BRISÈS.

BRISÈS.

Où t'emporte une aveugle colère?
Amant de Briséis, épargne au moins son père.

ACHILLE.

Qu'entends-je? lui son père? O coup affreux du sort!

BRISÈS.

Barbare, viens la voir expirer près d'Hector.

PRIAM.

Ma fille?

ACHILLE.

O désespoir! Hector étoit son frère!
Le voilà donc connu, ce funeste mystère.
Tonnez sur moi, grands dieux!

PRIAM.

Ma fille expire, ô ciel!...
J'ai perdu Briséis!... eh bien! tigre cruel!
Ta vengeance implacable est-elle satisfaite?
Non. Puisque je respire, elle reste imparfaite;
Il manque une victime à ton inimitié...
Tu frémis, est-ce à toi de sentir la pitié?
Épuise, épuise un sang où ta main s'est plongée.

ACHILLE.

Poursuis; venge sur moi la nature outragée.
Venge Hector par sa sœur, et ton cœur par le mien;
Accrois mon désespoir par l'image du tien.
J'ai fait couler tes pleurs; j'en verse davantage.
C'est sur moi qu'ont porté tous les traits de ma rage.
Briséis!

PRIAM.

Aux remords ton cœur semble s'ouvrir.
Quels sont donc mes malheurs, s'ils ont pu t'attendrir?

BRISÈS, *à Priam.*

Seigneur, puisque les dieux ont fléchi sa colère,
Briséis dans son cœur doit parler pour un frère.
Aux honneurs du bûcher votre fils attendu,

Aux larmes des Troyens n'est point encor rendu.
Songez, songez qu'Hector, privé de funérailles,
Reste en proie aux vautours au pied de ses murailles;
Souffrirez-vous qu'un fils...

PRIAM.

Tu déchires mon cœur.

BRISÈS.

Joignez vos pleurs aux miens pour toucher son vainqueur.
Achille, à la pitié laisse attendrir ton ame.
Ce n'est plus cet Hector portant par-tout la flamme;
Ce n'est plus ce guerrier, ce fils victorieux,
Que suivoient aux combats la terreur et les dieux;
Ce n'est plus ce héros, l'appui de Troie entière...
C'est Hector au tombeau, que te demande un père.

PRIAM.

O nature! je cède à ton pouvoir sacré.
Achille, écoute un père au désespoir livré.
J'ai perdu par toi seul, par ce fer que j'abhorre,
Ce fils que ma douleur te redemande encore.
Ta main, ta main barbare a comblé mes malheurs.
Elle est teinte du sang qui fait couler mes pleurs.
La nature en mon ame a gravé cet outrage;
Elle excitoit un père à défier ta rage:
Ce même amour, Achille, est encor le plus fort.
Reconnois son empire à ce cruel effort:
J'embrasse tes genoux; que cette main funeste,
De mon fils qui n'est plus, me rende au moins le reste.
Permets-nous de porter ces gages précieux
Au tombeau qu'à sa cendre ont laissé ses aïeux.
Une noble pitié n'est point une foiblesse;

Accorde cette grace à ma triste vieillesse.

ACHILLE.

Va, père infortuné! ne crains plus mon courroux:
J'ai fait tous tes malheurs, et je les resseus tous.
Porte dans Ilion, va rendre à ta famille
Les cendres de ton fils et celles de ta fille.
Qu'en un même tombeau la mort tienne enfermé
Tout ce qui te fut cher, et tout ce que j'aimai.
Revois tes murs encor.

PRIAM.

Triste et funeste joie!

ACHILLE.

Allons chercher la mort, qui m'attend devant Troie.

FIN DE BRISÉIS

TRADUCTION LATINE,

ET VERS POUR VERS,

DU PASSAGE DU XANTHE,

PAR LOUIS-CHARLES POINSINET DE SIVRY,
fils, âgé de 18 ans.

BRISÉIS,

TRAGÉDIE.

ACTE V, SCÈNE III.

PRIAM, BRISÈS.

BRISÈS.

Achille furieux
Couroit à la vengeance au sortir de ces lieux :
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins soudai
Déja de la Troade il a vu fuir la plaine ;
Il se présente aux bords à jamais révérés,
Où le Xanthe immortel roule ses flots sacrés [1].
Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
Achille en frémissant voit sa rage captive ;
Et redoublant sa haine à l'aspect du héros,
Terrible et tout armé, se plonge dans les flots.
De cette audace altière, Hector même s'étonne.
Achille disparoît ; l'onde écume et bouillonne :
Bientôt il se remontre, et paroît à nos yeux
Tel qu'on peint les Titans armés contre les dieux.

[1] Le culte pour ce fleuve, qui portoit le double nom de Xanthe et de Scamandre, étoit tel, que les jeunes filles de Troie et des environs avoient coutume de lui faire hom-

TRADUCTION LATINE,

ET VERS POUR VERS,

DU PASSAGE DU XANTHE.

PRIAMUS, BRISES.

BRISES.

« Immitis Achilles,
« Egrediens castris, ultricia currit ad arma,
« Fulgure jam citior, jam fulminis ocyor alis.
« Sub pedibus fugiunt, fugiunt, heu! Troadis arva.
« Æternùm venerata ferox ad littora tendit,
« Quæ sacer augustis Xanthus circumfluit undis.
« Armipotens ripâ Hector ceruitur ulteriore.
« Frænatam rabiem perfrendens sentit Achilles;
« Aspectu Phrygii, majores concipit iras:
« Ære gravis, minitans, medium se mergit in amnem.
« Ipse stupens animos audaces conspicit Hector.
« Obruitur fluvio Pelides; æstuat humor:
« Sed summâ undâ extans subitò spectatur Achilleus,
« Tales in divos gesserunt arma Gigantes.

mage de leur virginité, en venant se baigner dans ses eaux la veille de leurs noces. Voyez l'*Encyclopédie*, au mot *Scamandre*.

Tous ces dieux conjurés pour venger leur rivage,
D'accord avec les flots, combattoient son passage.
Achille, loin de lui, par l'orage entraîné,
Repousse, mais en vain, le torrent mutiné.
Un choc nouveau le presse; il chancelle, il succombe;
Il rappelle sa force, il résiste, il retombe.
Il voit encor briser ses efforts superflus;
Un bruit même s'élève : « Achille ne vit plus! »
Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troie
Se livrent aux transports d'une indiscrète joie,
O surprise! ô prodige! Achille audacieux
Surmonte la tempête, et le fleuve, et les dieux.
Ce n'est plus un mortel échappé du naufrage,
C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel! et mon fils?

BRISÈS.

Hector, en ce moment fatal,
Avec moins de fureur montre un courage égal.
L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides,
Mesurent fièrement leurs glaives homicides :
Une même valeur semble guider leur bras;
Tous deux cherchent la gloire, et courent au trépas.
La Victoire hésitoit : la déesse inhumaine
Alloit enfin pencher sa balance incertaine;
Mais un dieu plus propice en ordonne autrement;
Et le Sort, qui fait tout, change l'événement.
Un trait part de nos rangs : son atteinte émoussée
Par le casque d'Achille est au loin repoussée.
Les airs sont aussitôt couverts de mille dards;

« Ripas cœlicolæ quemquam temerare sacratas
« Indignantur; et hostem, immixti fluctibus, arcent.
« Æacides æstu longè exturbatus arenâ,
« Torrentem rapidum dextrâ propulsat inani.
« Rursùs in abruptum actus, nutat, denique cedit;
« Mox revocat vires, innat; modò mergitur undis.
« Conatus iterùm Æacidis solvuntur inanes.
« Tollitur ad cœlum clamor: *Jam vixit Achilles!*
« Dùm verò certatìm propugnacula Trojæ
« Ingenti temerè celebrant nova gaudia plausu,
« Mirum, ô! prodigium! armis audax Thessalus heros
« Vincit bacchatas auras, amnemque, deosque;
« Jam nec nunc tempestati mortalis ademptus,
« Sed victor Pelides in ripam emicat ardens.

PRIAMUS.

« Proh! quid jam natus?

BRISES.

Tanto discrimine rerum,
« Ille, animi compos, non impar surgit Achilli.
« Concurrunt clypeis immensi fulmina belli,
« Ferrea terribiles immaniter arma decussant;
« Virtus namque eadem mavortia brachia ducit
« Certantum; pulchram quærunt per vulnera mortem.
« Hos inter longùm dubitat Victoria pendens:
« Ancipitem dira inclinabat denique libram;
« Propitiore deo, nullum Fortuna coronat;
« Et, quæ cuncta movent, eventum Fata reflectunt.
« E Teucrûm turmis eccè est allapsa sagitta;
« Casside sed duri propellitur ictus Achillis.
« Innumera eripiunt subitò tela impia cœlum,

Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie.
Mes yeux ont vu combattre et l'Europe et l'Asie.
Neptune arme pour Troie, et Junon pour Argos,
Tout ce que la nature a produit de héros.
La fuite à la terreur ne permet plus d'asile;
Tout Troyen est Hector, et tout Grec est Achille.
Achille et son rival, dans la foule perdus,
S'appellent à grands cris, et ne se trouvent plus.
Sans doute un dieu plus fort les trouble et les égare:
Mars veut les réunir, Jupiter les sépare;
Jupiter ne veut pas que la parque en courroux
Étende sur Hector ses homicides coups.

« Conversæque ruunt acies; hinc agmina Trojæ,
« Hinc Graii; nunquàm asperior Mavortis imago.
« Certantem his oculis vidi Europamque Asiamque.
« In Trojam Juno, pro Trojâ suscitat omnes
« Neptunus, claros bello quos prædicat orbis;
« Imbellique fugâ superest spes nulla timori;
« Omnis Tros Hector, omnis jam Graius Achilles.
« Ast longè disjecti, amboque per agmina se dùm
« Voce vocant, nequeunt jàmjàm concurrere ferro.
« Majus agit numen; fusi in diversa feruntur.
« Mars utrumque ardet committere; Jupiter arcet;
« Jupiter ipse vetat fatalia stamina nentes
« Hectoreum jàm nunc filum rescindere Parcas. »

SPARTACUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1760.

NOTICE

SUR SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin naquit à Paris, au mois de mai 1706, de Joseph Saurin, géomètre distingué, et membre de l'Académie des sciences. Au milieu des savants de tous genres qui entourèrent pour ainsi dire son berceau, le jeune Saurin puisa le goût de la poésie; mais la modicité de la fortune de son père ne lui permettant pas de se livrer à son penchant, il eut le courage de le vaincre, et suivit pendant quinze ans avec succès la carrière du barreau. Avant de se faire connoître pour auteur dramatique, il fit paroître, sous le voile de l'anonyme, *les Trois Rivaux*, comédie en cinq actes, en vers, qui eut six représentations. Il avoit entrepris d'y faire des corrections, mais elles ne furent point achevées. Saurin avoit quarante-quatre ans lorsqu'il donna *Aménophis*,

son premier ouvrage avoué. Cette tragédie, mise au théâtre le 12 novembre 1750, n'eut point de succès. Elle fut suivie de *Spartacus*. Cette pièce, regardée encore aujourd'hui comme la meilleure de son auteur, parut pour la première fois le 20 février 1760, et fut jouée neuf fois. Le 22 décembre de la même année, Saurin fit jouer *les Mœurs du temps*, comédie en un acte, en prose, qui eut beaucoup de succès.

Blanche et Guiscard, imitation de Tancrède et Sigismonde, tragédie anglaise de Thompson, parut pour la première fois le 25 septembre 1763, et fut interrompue à la troisième représentation. Elle a été reprise plusieurs fois avec succès.

L'*Anglomane*, comédie en un acte, en vers libres, jouée avec succès le 23 novembre 1772, est la même pièce que l'*Orpheline léguée*, représentée sept ans auparavant en trois actes, et à laquelle l'auteur jugea à propos de retrancher plusieurs scènes.

Saurin a encore mis au théâtre *Béverlei*,

drame en cinq actes et en vers libres, imité d'une pièce anglaise intitulée *the Gamester* (le Joueur), dont l'auteur est Édouard Moore. La pièce française parut pour la première fois le 7 mai 1768, et fut jouée treize fois. On a encore du même auteur *le Mariage de Julie*, comédie en un acte, en prose, qui n'a pas été représentée.

Saurin avoit été reçu à l'Académie française le 13 avril 1761 à la place de l'abbé Du Resnel, et mourut à Paris le 17 novembre 1781, âgé de soixante-seize ans.

PERSONNAGES.

SPARTACUS.
CRASSUS, consul.
ÉMILIE, fille du consul.
MESSALA, envoyé du consul.
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, officier de Spartacus.
SUNNON, confident de Noricus.
SABINE, confidente d'Émilie.
UN TRIBUN de Spartacus.
UN TRIBUN de Crassus.
GARDES.

La scène est dans le camp de Spartacus.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret, démentant sa fierté,
Rome aux Insubriens offre la liberté:
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse.
Je le hais, mais je hais encor plus les Romains:
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains;
Les cruels sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance!

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu?
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,
Son bras des légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt, au pied du Capitole,
Nos drapeaux arborés...

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Écrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine:
La victoire l'épuise en le favorisant.
Oui, sans se réparer, toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS, *l'interrompant.*

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage;
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,
Regarder en arrière est une lâcheté:
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger, qui le trahit infame.
Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,

Va bientôt de sa chute épouvanter le monde.
Déja, dans notre camp, et sous nos étendards,
Aux cris de la victoire on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.
Ah! réunissons-nous, et le joug est brisé.
Pour tout assujettir Rome a tout divisé :
De son ambition instruments et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abymes;
Mais, grace à Spartacus, nos yeux se sont ouverts;
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Léve un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déja marchent à Rome,
Tu veux que rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros!

SUNNON.

Non; mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort donteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle...

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.
De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres?
Fils d'un chef de Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suéves un jour il eût donné des lois.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa patrie;
Son père Arioviste est privé de la vie;
On enléve la mère et le fils au berceau.
Ermengarde eût suivi son époux au tombeau :

Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui, nourri par sa mère, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractère,
Démentant de son sort la bassesse étrangère,
Le distingua bientôt du reste des mortels.
Tu connois des Romains les passe-temps cruels,
Ce spectacle de sang et ces combats atroces
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude :
A ces honteux combats Spartacus destiné,
Rappelle en rougissant le sang dont il est né;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'honneu
Ils le prennent pour chef; ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée :
Il la forme, et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique;
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent desir dont il est dévoré.
Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;

Mais à peine il peut tout, que lui même il opprime.
De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;
Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre,
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur.
D'ailleurs que m'offre-t-elle? Un appât suborneur.
Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre.
Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître,
Et cette liberté qui par lui doit renaître,
Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir:
Je vois en frémissant que lui seul en dispose,
Et toutefois, Sunnon, sa grande ame m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire.
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire.
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr,
En secret, dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentiments, et même les balance;
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur:

C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore :
Il sait de me venger que la soif me devore,
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré ;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare ;
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la cité,
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglants arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui ! c'étoit une Romaine !
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine ;
Il tremble pour l'objet respectable et chéri,
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres ;
D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin,
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes ;
Il connoît les Romains, il sait... Mais le voici.
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(*Sunnon sort.*)

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point... Affreuse incertitude!
Je succombe au tourment de mon inquiétude;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir.

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir.
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non; le ciel a marqué ce terme à notre gloire :
Rome le sait trop bien, une mère est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.
Eh! quelle mère, hélas! Avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévère,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mère.
La guerre est une loi de sang et de rigueur :
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid.
Si la guerre autorise un si terrible droit,

Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame;
(*à part.*)
J'en respecte la voix... Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier...
(*à Noricus.*)
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits.
Oui, par nous, sans pitié, Tarente saccagée...

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu :
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine...
Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune Romaine... O ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mère,
Je ne puis écarter une image trop chère :
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher;

Il pèse sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue?

SPARTACUS.

Non, n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal :
Non; je triompherai de cet amour fatal.
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques instants de plus;
Que, mourant consumé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie :
Si la vie, en effet, n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant;
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable,
Que la vertu consacre aux siécles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir :
Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde;
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mère conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse,
Votre envoyé paroît.

SCÈNE III.

ALBIN, *tenant un poignard;* SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS, *à part.*

Je frémis... Que m'annonce
Sa douleur... ce poignard?

ALBIN.

Je tremble de parler...
Ah! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler!

SPARTACUS.

Ma mère?..

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence.*

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres!...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,
Ils ont à votre mère annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mère : elle, sans se confondre,
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre. »
A ces mots, d'un poignard que recéloit son sein...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit... On accourt, mais en vain;
Sa main, tout à-la-fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc : « Je suis libre, dit-elle,
« Tyrans! Qui sait mourir brave votre pouvoir...
« Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
« Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chère,
« Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mère. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai!... Vous périrez, tyrans!...
(*prenant le poignard des mains d'Albin.*)
J'en jure sur ce fer... Mânes chers et sanglants!...

SCÈNE IV.

SUNNON, UN TRIBUN, SPARTACUS, NORICUS, ALBIN.

LE TRIBUN, *à Spartacus.*

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous?... O justice! ô vengeance!

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome : elle étoit sur un char
Que de deux légions entouroit le rempart.
Soudain nous paroissons, et, d'un cri de menace,
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,
De toutes parts, on perce, on enfonce leurs rangs:
Bientôt au pied du char tous les chefs expirants
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie.
Votre mère et mon fils vous demandent son sang,
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut...

SPARTACUS.

(*à part.*)

Oui, je le veux, oui... La douleur m'égare...
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah! songez...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare,
Madame? Spartacus fut toujours un barbare,
Et le sang de sa mère irritant sa fureur...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah! que dis-tu, Sabine, et quelle est ton erreur?
(*à part.*)
Spartacus un barbare!... Aveugles que nous sommes!
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah! que, pour le repos de la triste Émilie,
N'est-il tel, en effet, que Rome le publie!
Ah! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et, pour toutes vertus, n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,
Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révère!
Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,
Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie;

Tout conquérir enfin... hors le cœur d'Émilie.

SABINE.

Votre cœur!... Quoi? madame, il se pourroit...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop long-temps;
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire? O ciel! ma surprise est extrême!
Spartacus?

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.
Te dirai-je encor plus? Sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh! voilà donc d'où naissoient vos ennuis?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mère, à Crassus secrétement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré.
J'admirois que, passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Émilie,
En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah, que l'ame occupée,
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!

Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,
Qui brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Une action d'éclat,
Qui surprit à-la-fois le peuple et le sénat,
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire;
Pour la première fois j'assistois à ces jeux,
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux, avec horreur, se portoient sur l'arène;
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissements,
Se mêloient à la joie, aux applaudissements.
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc:
Il les fouloit aux pieds; il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,
Sur l'arène soudain on vit paroître un homme,
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioient la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arène se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche:
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,

Le frappe... Celui-ci s'élance avec furie,
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
Tout le peuple, à grands cris, applaudit sa victoire.
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire :
« Peuple Romain, dit-il, vous, consuls et sénat,
« Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
« C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
« Que d'exposer ainsi, sur une arène indigne,
« Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs !
« Étouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
« Votre opprobre et le mien; ou j'atteste le Tibre
« Que, si Spartacus vit et se voit jamais libre,
« Des flots de sang romain pourront seuls effacer
« La tache de celui que je viens de verser... »
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse.
(*voyant Sabine en pleurs.*)
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse?

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs.
Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon ame prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits...
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix;
Tarente en fut l'écueil, Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée.
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré

Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De sang et de forfaits inonda nos remparts!
Au temple de Vesta, femmes, enfants, vieillards,
Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la déesse:
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits;
On a forcé le temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelants d'une barbare joie,
Des cruels... Écartons ce funeste tableau...
Pour asile l'honneur n'avoit que le tombeau;
Et, les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta, d'une main, embrassant la statue,
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au ciel par un dernier regard,
Quand Spartacus parut comme un dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire!

ÉMILIE.

Ah! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux!
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux!
Le soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh! que, pour secourir la triste humanité,
Il est beau de montrer cette intrépidité,
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage!
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
De tous les temps il fut d'illustres conquérants,

Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité;
Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont frères.

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus :
Vous lui devez beaucoup; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah! songez qu'Émilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus :
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte;
Non, pourtant, que l'amour lâchement me surmonte...

SABINE, *l'interrompant.*

Mais devant votre père on porte les faisceaux;
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre esclave; et, quoiqu'on le renomme...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès long-temps l'esclave a fait place au grand homme.
Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang.
Mais, de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eût-il pas, en effet, une origine illustre,
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,
Et dont les descendants, de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissants destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse monarque, esclave ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Eh! vous louez le bras armé pour nous détruire?
Un ennemi de Rome?

ÉMILIE.

Elle-même l'admire.
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former,
Et peut-être Émilie est digne de l'aimer.

Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître;
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici, renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur.
Mais qu'il en coûte, hélas, d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente; il s'éloigna lui-même.
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus...
Que de raisons, hélas, d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur, en secret, j'en nourrissois l'idée;
Mais, enfin, me voilà sa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui.
Dans son cœur étonné quels sentiments vont naître,
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut-être...

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même. Un sombre et fier chagr
Obscurcit de son front l'air auguste et serein;
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCÈNE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Émilie, d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains
La fille du consul, tombée entre nos mains,

Doit craindre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS.

(*l'interrompant à son tour.*) (*la reconnoissant.*)

Quelle voix! et quels traits!... Émilie!
Est-ce un songe, madame?... En croirai-je mes yeux?
La fille de Crassus... Vous, Émilie?... O dieux!

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur, peut-être, plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur...
A se percer le sein Rome a forcé ma mère...
Crassus est son consul!... Crassus est votre père!...
Ah! parlez; hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie :
Crassus de votre mère a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie!
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je?... Quelle honte! O ciel! et quelle horreur!
Quoi! ma mère n'est plus!... quoi! son sang fume encore;

Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore!...
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi qui, de vos bienfaits,
Moi qui de vos vertus éprouvai les effets?
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,
Il aura mon estime et ma reconnoissance!

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! madame, excusez...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus;
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame:
Ma mère, les Romains, et ma haine, et ma flamme,
Tout combat à-la-fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse:
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse
C'est celui qui la dompte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats!...

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle;
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï...

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi.
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche :
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche;
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays...
Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance.
Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux;
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous, député par mon père,
Messala doit venir, et peut-être... j'espère...

SPARTACUS.

Non, n'en espérez rien, non; je vous tromperois;
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix :
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Émilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir? qu'annoncez-vous, Albin?

ALBIN, *à Émilie.*

Madame, pardonnez, si ne pouvant me taire...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh bien?

ALBIN.

On veut, seigneur, que, vengeant votre mère,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anir
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux :
La mort pour Émilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame; entrez dans cette tente...
Ils me verront... Croyez que leur troupe insolente

N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect...
Soyez sûre, du moins, que, tant que je respire,
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

Daignez leur pardonner un trop juste transport;
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense,
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande?
Ah! je rejetterois la plus juste demande,
Si la rébellion en étoit le soutien.
Mais qu'ose-t-on vouloir? Votre opprobre et le mien...
(*aux chefs de l'armée et aux soldats.*)
Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,
Que me demandez-vous?... C'est le sang d'une femme.

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé:
Ce n'est qu'à leur exemple; ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple?
(*aux chefs de l'armée et aux soldats.*)
Vous, par qui les punit le ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels et barbares comme eux?
Vous êtes plus vaillants; soyez plus généreux.
La grandeur d'ame est rare, et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune;
Ah! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux;
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est, par l'impunité, les énhardir au crime.
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande, à grands cris,
Un sang qui doit venger votre mère et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien! à vos fureurs moi-même je me livre;
Spartacus ne veut plus ni commander ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre général,
Plongez vos bras fumants dans le sein d'Émilie;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie:
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous;
Que par les fondements votre ligue frappée
Sera dans peu de temps détruite et dissipée;

Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus.
Encore une victoire et Rome n'étoit plus :
La liberté par vous eût relevé son temple;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple :
(*découvrant sa poitrine.*)
Vous en serez l'horreur... Frappez, voilà mon sein;
J'ai trop vécu.

NORICUS, *interdit.*

Seigneur!...

SPARTACUS.

Qui retient votre main?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie.
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie?
Oubliez les serments qui vous tiennent liés :
Je vous les rends. Frappez.

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les chefs de l'armée et les soldats.*

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh! pensez-vous ainsi désarmer ma colère?
Jusqu'ici votre chef, bien moins que votre frère,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,
Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit...
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :
Eh bien!...

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

Ingrats!

J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats :
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...
Ah ! je sens que mon cœur est pressé de se rendre...
(*aux chefs de l'armée.*)
Levez-vous, compagnons...
(*Les chefs de l'armée se relèvent.*)
Mais vous devez savoir
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir :
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage...
(*aux soldats.*)
Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner... Il faut s'en rendre digne;
Et, par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspends l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(*Les soldats se relèvent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les chefs de l'armée et les soldats sortent.*)

SCÈNE II.

SPARTACUS.

L'indulgence affoiblit et perd la discipline...
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine...
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas, me vaincre en tout !
O ma mère ! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon ame est blessée !

Ah! pardonne... A l'amour je suis loin d'obéir :
Non ; ton fils jusque-là ne sauroit se trahir.
Mais c'est un ennemi, je l'avoue, à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte.

SCÈNE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'envoyé du consul...

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur! un Romain!

(*à Albin.*) (*à part.*)

J'ai promis de l'entendre... O ma mère! ô destin!...

(*Albin sort.*)

SCÈNE IV.

MESSALA, SPARTACUS.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme,
En esclave, en rebelle indignement traité?
Mais, lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté,
Au fer des assassins abandonne ma tête;
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête;
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,

Quand, venant de forcer ma mère à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime,
Certes, de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi :
Ne craignez pas pourtant.

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi :
Je connois Spartacus; sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr otage.
Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard,
Je croirois l'abaisser en veuant de sa part.
Le consul m'a chargé d'un autre ministère ;
Il ne députe ici qu'en qualité de père.

SPARTACUS.

Eh ! quel espoir encor lui peut être permis,
(*à part.*)
Quand ma mère... Ah ! cruel ! qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte ?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice,
Si cet esclave enfin ne passoit en vertus
Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le sang dont elle est née.

Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abyme.
Rassurez-vous, seigneur: l'humanité m'anime;
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger:
Il connoît vos vertus, et sa reconnoissance...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ah! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.
Qu'il rende grace au ciel, qui n'a pas dans mon sein
Mis l'ame d'un barbare... ou plutôt d'un Romain...
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mère et mes jours mis à prix
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mère un traitement plus doux,
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave!... Eh! quel droit me mit entre vos mains?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines!
Elle voudra s'en faire un titre révéré!...
Quoi! son ambition, à qui rien n'est sacré,

Désole mon pays et massacre mon père,
Traîne en captivité le fils avec la mère,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux?...
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux,
Dont il ose ravir la dépouille sanglante...
(*à part.*)
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante;
Mais à la terre enfin le ciel donne un vengeur.
Il est temps de marquer un terme à ta fureur,
Il est temps d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace
Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend, et maintient un empire;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux:
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même desir, mais non même vertu.
La loi de l'univers, c'est: Malheur au vaincu!

SPARTACUS.

Eh! malheur donc à Rome!... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave.
Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque, de votre aveu, le succès fit les siens.
Qu'étoit Rome, en effet? qui furent vos ancêtres?...
Un vil amas de serfs, échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs...

(*à part.*)

Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...

(*à Messala.*)

Laissez donc là mes fers: non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice;
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal, sans doute, et devant son vainqueur.
En barbares, sur-tout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais, vous-même de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente, abandonnée aux fureurs du soldat...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité,
Au desir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instruments mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations, par mon bras affranchies,

Les biens, les libertés, les honneurs, et les vies,
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?

MESSALA.

Votre projet est grand : mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise :
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter;
Et j'ose...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter :
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibère.
J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentiments il faut que j'applaudisse;
J'ose vous dire plus, Rome vous rend justice.
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de père...
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère.
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce seroit en vain. Sa ruine ou ma mort,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide...
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide :
Je viens pour Émilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce.
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi ; s'il remplit mon espoir,
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Émilie... Oui, ma main la délivre :
Retournez au consul ; sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : je n'entends rien de plus.
Vous pouvez cependant annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

SCÈNE V.

SPARTACUS.

Que cet effort me coûte !
Et j'ai pu m'y résoudre !... Ah ! je l'ai dû, sans doute...
Il faut, belle Émilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCÈNE VI.

ÉMILIE, SPARTACUS.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte...
Que de cet entretien je crains la réussite!
Il part... Ah! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir?
Et mon père...

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir.
A ce père si cher dans peu d'instants rendue,
Émilie, à loisir, jouira de sa vue.
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur à ce trait reconnoît Spartacus!
Combien j'en suis touchée!... Eh! comment y répondre?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre.

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien; c'est moi qui vous ai dû
L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Émilie,
Vous me cachez des pleurs; votre ame est attendrie :
Ah! pourrois-je penser?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité

Te donne droit au moins à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisements,
Te déroboient encor mes secrets sentiments.
Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte :
Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah !...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'achéve... Oui, mon cœur te confess
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme, joint à tant d'humanité.
Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il éléve entre nous;
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon père

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur !
Qu'en me désespérant il console mon cœur !
Qu'il déchire, à-la-fois, qu'il éléve mon ame !
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu :
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru;
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort; et si Rome succombe,
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.
Mais aussi, Spartacus, si tu péris...

SPARTACUS.

Eh bien?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit : un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un héros, comme d'une Romaine...
Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez, du moins...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Non; jusqu'au camp de mon père
Albin me conduira. Toi, si je te fus chère...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

SPARTACUS.

Elle sort!
Mon ame sur ses pas s'attache avec transport;
La lumière à mes yeux se dérobe avec elle.

Triste fatalité ! nécessité cruelle !
Pour la dernière fois je viens donc de la voir !
O combien sur un cœur l'amour a de pouvoir !
Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte extrême !...
Ah ! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels :
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels ;
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un dieu de sa propre foiblesse...
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romain

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez, du moins, un éclat qui vous perd.
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes;
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers ou la mort.
Osez le secourir, et la vengeance est sûre...
Mais que s'est-il passé? Quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore...

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux.
Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine,
Qui voit le camp romain, le serre, et le domine,
Crassus m'a prévenu. Déja, de toutes parts,

J'y vois des légions flotter les étendards.
De dards, de javelots, une forêt pressée
Offroit par-tout de fer la cime hérissée,
Et le soleil brûlant dans les yeux du soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat.
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage :
Mais le lieu, le soleil, protégent les Romains;
Leurs traits lancés d'en-haut portent des coups certains
Ma troupe est repoussée : en vain je la ramène;
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne,
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard :
« Lâche ! arrête, dit-il... Compagnons, qu'on me suive,
« C'est là qu'est l'ennemi. » Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un héros; c'est un dieu.
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu.
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne :
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté.
Sur la cime déja l'étendard est planté,
Et l'aigle des Romains fuit et se précipite...
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite;
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé?

SUNNON.

L'affront n'existe plus quand l'outrage est vengé.

Hatez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante
Tient le poste important par eux-mêmes forcé.

NORICUS.

Je ne balance plus... Mon honneur offensé...
Oui, Sunnon.

SCÈNE II.

SPARTACUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, NORICUS, SUNNON.

SPARTACUS, *à Noricus.*

Noricus, je confesse, à ma honte,
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur;
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage.
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport :
Vous avez vaillamment secondé mon effort,
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître;
Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être
Qu'aux attaques déja deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès aplani le chemin.
Votre haute valeur est par-tout reconnue.
Calmez le fier courroux dont votre ame est émue;
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,
(*lui présentant la main.*) (*l'embrassant.*)
Touchez dans cette main... embrassez votre ami,

Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage...
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez, et dans vos bras, seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur :
L'ami de Spartacus ne peut être un infame.

SPARTACUS.

Non, sans doute...Eh bien ! donc, je crois qu'au fond de l'am
Noricus ne me garde aucun triste retour ;
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour,
Et que votre amitié vient de m'être rendue :
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici. J'ignore ses desseins.
Mais que peuvent de nous attendre des Romains?
Vengeurs des nations, enfants de la victoire,
Le jour approche enfin, où, guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,
Ces remparts menaçants, d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

CRASSUS; SA SUITE, *restant au fond du théâtre;* SPARTACUS.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage,
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du ciel, irrité contre nous,
Spartacus a trop bien secondé le courroux :
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême
Qui, d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup d'œil, indépendant du sort,
Ce que le lieu, le temps, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur.
La victoire toujours ne suit pas la valeur :
Du succès trop souvent la fortune dispose.
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause :
Il a favorisé l'ennemi des tyrans...
Mais, sans plus nous livrer à de vains compliments,
Qu'avez-vous résolu? Vous voyez votre armée,
Sans espoir de secours, par la mienne enfermée.

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous;
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous

La nécessité même où nous sommes de vaincre.
Vous savez, mille faits ont dû vous en convaincre,
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés.
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions, que je viens apporter,
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter? Rome avec un rebelle,
Et dont la tête encore est proscrite par elle?
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure; il m'en laisse le maître...
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non; à votre malheur je suis loin d'insulter:
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire.
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser:
Sachons ce que par vous ce sénat me propose;
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens;
Rome à leur subsistance assignera des biens:
On fera chevalier le chef qui vous seconde;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du temps des Scipions j'aurois pu l'accepter;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter.
D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un temps pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers!
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice, ont infecté vos cœurs,
Et que de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,
Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus:
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton; et, si du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas.
Mais tandis qu'en Asie il soumet des états,
Rome peut dès demain tomber en ma puissance.
Eh! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront faits citoyens;
« Rome à leur subsistance assignera des biens:

« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde;
« Avec vous au sénat je régirai le monde... »
Mais peut-être demain, sénateurs, citoyens,
Seront en mon pouvoir, ainsi que tous vos biens;
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde,
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles:
Un noble désespoir enfante des miracles;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers;
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage:
On fit parler les dieux; mais on leur fit outrage.
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.
De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise,
Et j'espère...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir.
Notre courage au moins ne se peut démentir.
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se sendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(*Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et, après un moment de silence, il revient sur ses pas.*)

CRASSUS.

Écoutez, Spartacus.
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus?
Prenez Rome pour mère, avec vous je m'allie.

SPARTACUS.

(*à part.*) (*à Crassus.*)
Qu'entends-je?... Quoi! seigneur, votre fille Émilie...

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur...
(*à Crassus.*)
Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie:
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire?...
Mais fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous...
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître...
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître:
Émilie est le bien le plus cher à mes yeux;
De vertu, de beauté, chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel et l'honneur de la terre;
Quoique Romaine, enfin, elle m'a trop su plaire;
C'est vous dire à quel point je la dois estimer.

Mais je serois, seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavoueroit un si honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il faut y renoncer,
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme.
Je n'achéterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis;
Je le dis à regret : ou combattre ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre.
Et, si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis : il n'en est qu'un, mourir.

(*Il sort avec sa suite.*)

SCÈNE IV.

SPARTACUS.

A quelle épreuve, ô ciel! il a mis mon courage!...
Sa fille!... Quel trésor eût été mon partage!
Il l'offroit à mes vœux; j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Émilie? O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?...
Je ne sais; mais je sens qu'en mon cœur combattu,

Le consul, sa présence, animoit ma vertu...
Que dis-je? Ah! malheureux! souviens-toi de ta mère!
Tu lui promis vengeance; il faut la satisfaire.
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglants,
Qui du séjour des morts réclament tes serments;
Vois, d'indignation sa grande ombre éperdue,
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,
Ma mère... Votre fils ne sera point parjure.
Non; vous serez vengée... et, de nouveau, j'en jure,
Rome, tu périras... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire, à ce prix, payer l'affront de vivre...
Et vous, à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS.

Crassus vouloit traiter; Spartacus s'y refuse:
Seul il decide en maître... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait.
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait...
Oui, mon ame, en secret, combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine.
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré...

SCÈNE II.

SPARTACUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, NORICUS.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque; et, par des cris de rage,
Du soldat frémissant l'impatient courage
Appelle le combat, et presse le signal.
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal.
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.

(*à Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois ; mettez-vous à leur tête...
(*aux chefs.*)
Que par chacun de vous, à son poste rendu,
Le signal du combat, l'ordre, soit attendu...
Allez.

(*Noricus et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

SPARTACUS.

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

SCÈNE IV.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS.

(*à part.*) (*à Albin.*)
Ciel ! Émilie !... Albin, je ne la veux point voir...
Volez ; que de ces lieux...

ALBIN, *voyant entrer Émilie.*

La voici.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉMILIE, SPARTACUS.

SPARTACUS.

Quel espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous raméne?
Le consul se rend-il, quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis.
Le salut de Crassus, celui de mon pays,
Voilà ce qui m'améne; et la fière Émilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Émilie, est grand et magnanime,
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu?

ÉMILIE.

Non; et pour le salut de mon père et de Rome,
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,

Ne te rien demander, et périr avec eux.
Mais toi-même, aujourd'hui, crains de souiller ta gloire;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire;
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Égara le vainqueur et marqua son écueil.
Eh! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance:
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi;
Mais que veux-tu de plus, sans te parler de moi,
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde,
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines.
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines.
La terre gémissante appeloit un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur:
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre?...
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre;

Et tu verrois bientôt l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour-à-tour, tour-à-tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande, et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple. En grands hommes féconde,
Bienfaitrice à-la-fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.
La guerre est moins cruelle et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage:
Elle est pour les états le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique.
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique;
Son luxe insatiable engloutit les états:
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien! si le poison de nos destins prospères
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,
De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le temps,
Viens; par Rome adopté, sois un de ses enfants;
Viens; et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.

Tu sus vaincre ; il te reste une plus noble gloire :
Fais croître l'olivier au champ de la victoire ;
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs :
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis, en furieux, une aveugle colère ;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire,
J'ose t'en conjurer : Spartacus, tu le doi,
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi...
Pour Émilie enfin ; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui? moi, vous y confondre ! O ciel ! moi, vous haïr !
Ah ! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance :
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,
N'eût à sacrifier que son ressentiment !
Maître de se venger, on pardonne aisément ;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel ! c'est donc par moi qu'il te faut commencer.
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi...
(*lui montrant un poignard.*)
Ce poignard...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez... Ciel !

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse.
Sauve Rome et mon père, ou je péris. Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCÈNE VI.

ALBIN, SPARTACUS, ÉMILIE.

ALBIN, *à Spartacus.*

Seigneur, tout est perdu:
Noricus, aux Romains secrétement vendu,
Fond avec tous les siens, d'un côté, sur les nôtres;
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS, *à part.*

Ciel!

ALBIN.

Déja dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Émilie.*

Perfide!...

ÉMILIE.

Vous croiriez?...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis.
(*Il sort avec Albin.*)

SCÈNE VII.

ÉMILIE.

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste!...
Mais, hélas, on combat! nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus! Ah! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Émilie...
C'est elle cependant qui t'arrache la vie:
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur...
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur...
(*On entend le bruit d'un combat.*)
Ciel!... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes!
On force cette tente; et, le fer à la main,
Mon père... Ah! Spartacus, quel sera ton destin?

SCÈNE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de Romains;* ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des Romains.*
Allez; que la poursuite achéve leur défaite:
Qu'à Spartacus sur-tout on coupe la retraite.
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,
Je croirois que mon bras n'a vaincu qu'a demi...
(*à Émilie.*)
Ah! ma fille...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non : j'ai connu ton zéle, et vu ton entreprise.
Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer;
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'ame flottante,
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable,
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux à son tour;
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour...
Oui... Messala s'avance.

SCÈNE IX.

MESSALA, CRASSUS, ÉMILIE, SUITE.

CRASSUS, *à Messala.*

Eh bien! quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous, à l'instant, vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras :
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats;
Terrible, et tout couvert de sang et de poussière,
Des nôtres renverser l'impuissante barrière,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourants.
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles,
Qui, pour l'environner, développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue.
De rage, à cet aspect, sa grande ame est émue;
Il pousse un cri, s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein : la pointe étincelante
Perce de part en part, et sort toute sanglante;
Noricus à ses pieds roule en se débattant.
Le fer reste engagé dans son sein palpitant.
Le bras de Spartacus se trouve sans défense,
Et ce grand homme alors, cédant avec constance...
Mais le voici, seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands dieux!

SCÈNE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus; mais votre ame inflexible et superbe
Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.
De tout ce grand projet que reste-t-il?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah! si consultant moins une aveugle fureur...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi; tu le peux. Réduit à son courage,
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?

(*à part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

SCÈNE XI.

UN TRIBUN, SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

LE TRIBUN, *à Crassus.*
Près d'ici ralliée, une troupe ennemie
Grossit à chaque instant et marche avec furie:
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS.
(*à quelques soldats de sa suite.*)
Il faut la voir... Qu'ici Spartacus soit gardé.
(*Il sort avec Messala, le tribun et une partie de sa suite.*)

SCÈNE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux gardes, en leur montrant Spartacus.*
Je veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.
(*Les gardes se retirent au fond du théâtre.*)

(*à part.*)

Que je me sens émue!...

(*à Spartacus.*) (*à part.*)

Spartacus!... Ciel! il garde un silence glacé,
Un morne désespoir sur son front est tracé;
Il ne voit, n'entend rien... Ce spectacle me tue...

(*à Spartacus.*)

Spartacus! ah! sur moi, du moins, tourne la vue.
L'excès de ma douleur ne peut te consoler;
N'importe... Vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire?
Je suis vaincu, captif... O ciel! et je respire!
Me plaindrai-je d'un traître, immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux, protecteurs des Romains?
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme.
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits :
Prêt à subir mon sort, je souffre et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche;
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche...
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Écoute-t-on l'amour en ces moments affreux?
Et vous-même osez-vous...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour*

Oui, cruel, on l'écoute;
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas, cet amour n'offre plus à mon cœur

De partage avec toi que celui du malheur!

SPARTACUS.

Quoi! de la trahison vous au moins la complice,
Vous...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas : non; tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien! prouvez-le donc : et si je vous suis cher...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour!

SPARTACUS.

Ma honte se prépare;
Songez...

ÉMILIE.

Ah! pour aimer faut-il être barbare?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,
Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie!
(*avec indignation, en la voyant pleurer.*)
Vous répandez des pleurs.

ÉMILIE.

Non... je n'en verse plus,
Spartacus... Non, tes vœux ne seront point déçus;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître;

Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,
Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir...
Il ne te reste plus, sans doute, qu'à mourir.
Annibal s'immola persécuté par Rome;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme :
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux...
Je te dois les moyens de mourir en héros.
(*lui montrant un poignard.*)
Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez... Ah! ce présent ne se peut trop chérir!

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel!...

ÉMILIE.

Prends!... C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas! trop cruelle Émilie!...
Qu'avez-vous fait? Faut-il qu'au prix de votre vie...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus?... Je me meurs.

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis...

(*Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.*)

SCÈNE XIII.

CRASSUS, SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...
(*à Spartacus.*)
Que vois-je? juste ciel!... Quoi! ma fille... Ah! barbare...

SPARTACUS.

D'amour et de vertu ta fille exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre,
Il vécut non sans gloire, et meurt en homme libre.

FIN DE SPARTACUS.

LES
MŒURS DU TEMPS,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 22 décembre 1760.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, riche financier, père de Julie.
LA COMTESSE, sœur de Géronte.
JULIE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
DORANTE.
DUMONT, intendant du marquis.
FINETTE, suivante de la comtesse.
Une autre FEMME de la comtesse, } personnages
Plusieurs LAQUAIS, } muets.

La scène est dans la maison de campagne de Géronte, à quelque distance de Paris.

LES

MŒURS DU TEMPS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

Mais, madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Géronte m'amène à sa maison de campagne; il me laisse espérer qu'il me donnera Julie; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour.

CIDALISE.

Monsieur le baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie!... On donne ici ce soir un grand bal masqué: il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que je sache... Je suis au désespoir.... Ah! ma chère Cidalise!

CIDALISE.

Plus j'y rêve et plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée. Je l'ai bien vu.

DORANTE.

Que dites-vous, madame? Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Il est bien question de cela! Croyez-vous que, pour épouser cette enfant-là, ce soit à elle qu'il importe de plaire?

DORANTE.

Eh! à qui donc, je vous prie?

CIDALISE.

A qui, monsieur? à son père; et bien plus encore à la comtesse, sa tante, qui gouverne tout ici, et mène par le nez son bon homme de frère.

DORANTE.

Eh! madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Politesses... attentions... Cela suffit-il pour plaire aux gens? Ne savez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers? Je vous

avois pourtant bien mis au fait. Je vous avois dit que le père de Julie, riche financier, faute d'esprit, se piquoit de bon sens; qu'il se miroit sans cesse dans son opulence, et croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du monde: et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle thèse que le mérite et les talents sont préférables à la richesse, et vous lui soutenez en face cette absurdité. Est-ce là se conduire?

DORANTE.

Mais, madame, le contraire est si révoltant que...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Bon! révoltant... On le sait bien; mais est-ce là une raison?

DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je ne pense.

CIDALISE.

Eh! dans quel monde avez-vous donc vécu? Cela s'apprend tout seul. Autre tort. Monsieur Géronte, sans faire cas des talents, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés. C'est son Barême, en fait d'esprit, qui lui fournit des jugements tout faits, et le met en état de parler à tort et à travers de tout ce qui paroît.

DORANTE.

Quoi! ce petit monsieur qui donne ses décisions pour des oracles?

CIDALISE.

Il est celui de monsieur Géronte, qu'il a pris pour le héros de ses vers. On vous les montre, ces vers, qui de monsieur Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'état; et vous n'applaudissez pas de toutes vos forces!

DORANTE.

J'ai eu l'honnêteté de ne rien dire.

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la comtesse.

DORANTE.

En quoi donc?

CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité, qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et sur-tout à médire de monsieur son frère, qu'elle traite de petit bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frère, qui cependant a pour elle un respect imbécile, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous seroit parti de là pour renchérir sur les médisances de la comtesse, ou du

moins il y auroit applaudi. Point du tout, vous osez la contredire; vous faites le bon homme, vous défendez contre elle toute la terre; il n'y a pas jusqu'à son frère, dont vous vous établissez le protecteur: et, ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frère, les gens de mérite et à talents, vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de finance.

DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très estimables, et que, du ridicule de quelques-uns, il n'en faut point faire le ridicule de tous. Aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer. Une infinité de sots par nature se font méchants par air. S'il faut médire pour plaire à la comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité.

CIDALISE.

Oh! la probité! si c'étoit y manquer que de médire, et même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, monsieur. A quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, madame; mais tourner en ridicule son frère, ses meilleurs amis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoît pas?

DORANTE.

Fort bien; mais...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Voyez le marquis, votre cousin: peut-on mieux prendre qu'il l'a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est homme de cour. Est-il avec la comtesse, le mal qu'il dit du frère assaisonne les louanges qu'il donne à la sœur. Il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste, magnifique et mesquin à-la-fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec monsieur Géronte, « Voilà une « bonne tête, dit-il en lui frappant sur l'épaule... « Vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle; « vous avez fait votre chemin. Qu'est-ce que tout « l'esprit du monde au prix de ce bon sens-là? « Ma foi! près de vous et de vos semblables, tous « nos prétendus esprits ne sont que des sots. Les « gens comme vous, ajoute-t-il, sont bien néces- « saires à un état, ils en sont le soutien et la res- « source. » Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit

parent de province; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh! quel peut être son objet? Le marquis vous aime; il a le bonheur de vous plaire; votre mariage est presque conclu.

CIDALISE.

Ah! Dorante, vous me voyez outrée contre lui; et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, madame?... le marquis? Il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même? s'il avoit des desseins sur Julie? Non qu'il en soit amoureux; mais ce mariage rétabliroit ses affaires, et paieroit ses dettes. Ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

DORANTE.

Vous penseriez...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Je vous ai dit que la comtesse avoit tout pouvoir sur son frère. Si, par hasard, il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des éva-

nouissements, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon homme.

DORANTE.

Eh bien! madame?

CIDALISE.

Eh bien! monsieur, je soupçonne que la comtesse, pour m'enlever le marquis, lui fait épouser sa nièce. La comtesse n'est pas délicate.

DORANTE.

Quoi! cette femme qui vous accable d'amitiés?...

CIDALISE, *l'interrompant.*

J'en ai été quelque temps la dupe; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances et qu'elle ne m'a engagée à venir ici avec elle, que pour approcher d'elle le marquis. Mettez-vous bien dans la tête, baron, que les femmes ne s'aiment guère, et qu'en particulier la comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce marquis, madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractère? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas?

CIDALISE.

Ah! Dorante, que n'en puis-je douter? Vous avouerai-je ma foiblesse? je regrette l'aveugle-

ment où j'étois au commencement de ma passion pour lui. Persuadée qu'il m'aimoit, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissoient que des graces. Je suis presque sûre que, si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre. Je crois quelquefois y être parvenue. Il paroît; toutes ces idées s'effacent: mes réflexions s'évanouissent; je ne sens plus que mon amour pour lui... Je suis désespérée!

DORANTE.

Ah! madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis; et le marquis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe!... Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le marquis et la comtesse croient que, dans une heure, je pars pour Paris. Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sais : ma sotte timidité...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Votre timidité, Dorante?... Tenez, monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; et, avec cela, le moindre fat est fait pour vous éclipser.

Votre timidité? Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure : Julie sort du couvent; c'est la nature encore dans toute sa simplicité. (*voyant arriver Julie.*) Mais je la vois qui vient vers nous.Elle a un livre à la main, et rêve profondément. Tenez-vous un peu à l'écart.

(*Dorante s'éloigne un peu.*)

SCÈNE II.

JULIE, CIDALISE; DORANTE, *à l'écart.*

(*Julie arrive en rêvant, tenant un livre qu'elle regarde avec des yeux distraits, et elle vient se heurter contre Cidalise.*)

JULIE, *avec étonnement.*

Ah!... Quoi! madame, c'est vous?

CIDALISE.

Oui, ma chère enfant, c'est moi.

JULIE

Je ne vous avois, en vérité, pas vue, madame.

CIDALISE.

Je le crois bien, vous rêviez si profondément! et je gagerois bien que ce n'étoit pas votre livre qui vous faisoit rêver.

JULIE.

Mon livre? Je ne l'ai pas ouvert. J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh bien! ma chère Julie, sans savoir quel livre c'est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Eh! de quoi donc, madame?

CIDALISE.

Oh! de quoi? De la seule chose qui occupe les filles de votre âge. L'on ne voit, l'on n'entend qu'elle. On ne lit qu'elle : on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

JULIE.

Eh! mais... tenez, madame... c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin!

CIDALISE.

Et vous un certain regard tendre!... et je lis dans ce regard.

JULIE, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, madame?

CIDALISE.

J'y lis, mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je rêvois au marquis, madame.

CIDALISE, *vivement.*

Au marquis? Vous plairoit-il, mademoiselle?

JULIE.

Oh! non... il se plaît tant à lui-même: mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui. « C'est, m'a-t-elle « dit, un homme qui n'épousera point sa femme « pour l'aimer, et qui lui laissera toute la liberté « qui convient... » Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante et moi, nous nous servons de la même langue, et la plupart du temps je ne l'entends pas. D'où vient cela, madame? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce monsieur le marquis; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

CIDALISE, *à part.*

Mes soupçons étoient fondés... (*à Julie.*) Eh! quel est votre dessein?

JULIE.

Mais, vous-même, madame, vous êtes mon amie; que me conseillez-vous?

CIDALISE.

Mais, mademoiselle, c'est selon. Si, par exemple, vous vouliez suivre la mode?

JULIE.

La mode?... Je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer? est-ce que le cœur suit la mode?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh bien! cette mode-là ne me vaut rien. Je sens que j'ai un cœur, moi.

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hein?... Cet autre cœur ne seroit-il pas celui de Dorante?... Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

JULIE.

Je ne sais, madame; mais, quand je le vois... je sens un trouble secret... Je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... J'ai du plaisir à le voir... et si je n'ose le regarder... Est-on

comme cela quand on aime? Oh! madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas comme le marquis, pour ne pas m'aimer.

SCÈNE III.

DORANTE, CIDALISE, JULIE.

DORANTE, *à Julie, en se jetant à ses pieds.*

Non, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds.

JULIE, *à part.*

Ah ciel!... (*à Dorante.*) Quoi! vous nous écoutiez, Dorante?... (*à Cidalise.*) Quoi! madame, c'est vous?...

CIDALISE, *l'interrompant ironiquement et gaiement.*

Je vous ai joué là un tour bien sanglant!... (*à Dorante.*) Faites ma paix avec mademoiselle, Dorante.

(*Elle sort, et Dorante se relève.*)

SCÈNE IV.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

Pardonnez, mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentiments. Le véritable amour est toujours rempli de crainte. Le mien n'a jamais osé s'expliquer qu'il n'ait été certain de ne pas vous déplaire... Ah! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour et de reconnoissance!

JULIE.

De la reconnoissance? Vous ne m'en devez point, Dorante. Si je vous aime, je n'y ai point eu de part; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jetant de nouveau à ses pieds.*

Ah! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DORANTE, JULIE.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

Courage! mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal.

JULIE, *à part, faisant un cri, et se retirant.*

Ah!...

SCÈNE VI.

DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Vous voyez, marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes. J'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie; mais son père m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'alarmer. D'où naît ce changement? La comtesse n'a rien de caché pour vous: elle a tout pouvoir sur son frère; vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir. D'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespère?

LE MARQUIS.

Oh! oh! baron, tu prends un ton bien sérieux. Il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne!

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer. Julie est à mes yeux un trésor inestimable; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

« Trésor inestimable! t'arracher la vie! » Voilà de grands mots! Et ce ton pathétique que tu y

joins... Sais-tu qu'avec le titre suranné de baron tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, et qu'il n'y a pas jusqu'aux *espèces* qui te trouveront très ridicule? Je te le dis en ami, mon pauvre baron, très ridicule.

DORANTE.

Eh! par quelle raison, je vous prie? Quoi donc! l'amour...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

« L'amour! l'amour! » Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc, une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci. On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez vous-même, monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Molière, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh mais! ton vieux Molière, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses pièces?

DORANTE.

Oh! non; car du bon, du vrai comique, la

mode en est passée. Le rire est devenu bourgeois. On raille, on persifle, mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre! Je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas là le moyen de réussir, sur-tout auprès de la comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse.

DORANTE.

Oh! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis : une femme charmante.

DORANTE.

A la bonne heure, marquis. Mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi, et qu'elle eût surtout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller. Hier un grand cavagnole; aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon triste baron?

DORANTE.

Comment! que m'importe?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui : on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller? Eh bien! le mari va se coucher. Il se trouve toujours quelqu'un de poli qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, marquis; vous êtes à la cour, et vous avez le ton excellent. Pour moi, qui renonce à l'un et à l'autre, j'espère que, si ma femme avoit ce travers, je saurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme!... Eh bien! voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point.

DORANTE.

Laissons ce persiflage, et revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car, avec vous autres gens légers et brillants, qui vous en piquez du moins, on ne peut rien suivre. Répondez-moi nettement. Voulez-vous me servir? Dois-je compter sur vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Veux-tu que je me donne au diable?

DORANTE.

Non... Mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, monsieur le marquis... sans adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, baron... Mais je commencerai toujours par épouser, moi... Ils sont excellents, ces messieurs de province! Parbleu! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi j'ai des dettes... (*apercevant M. Dumont.*) Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir; mons Dumont, mon intendant, un fripon, qui me vend au poids de l'or mon propre argent, et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires. J'aimerois presque autant avoir un honnête homme.

SCÈNE VIII.

M. DUMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! monsieur, aurai-je de l'argent?

M. DUMONT.

Oui, monsieur le marquis, vous en aurez; mais...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! vous êtes un homme charmant, adorable.

M. DUMONT, *tirant de sa poche un papier, et le lui présentant.*

Il faut auparavant signer ce papier. C'est une délégation sur...

LE MARQUIS, *l'interrompant en prenant le papier, et en allant sur le bureau le signer sans le lire.*

Fort bien, fort bien!

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à monsieur le marquis qu'il se ruine, et que, s'il ne met ordre à ses affaires...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! monsieur l'honnête homme, volez-moi, pillez-moi; cela est dans l'ordre: mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances. Je ne vous en fais pas, moi; et je crois cependant que, de nous

deux celui, qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous, mons Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur le marquis plaisante; mais on a une conscience, et...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Une conscience? La, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons Dumont. La conscience d'un intendant!

M. DUMONT.

Eh! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh çà, monsieur l'intendant, mettez la main sur la vôtre, puisque vous en avez une, et convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires... Mais, parbleu, laissez-moi, du moins, la satisfaction de me ruiner gaiement, et sans y penser.

M. DUMONT.

Ma foi! monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là?

M. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience : ce seroient des plaintes perdues; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie?... Il me semble que c'est assez bien s'exécuter.

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Et si j'épousois la fille de ce logis, la petite Julie? Hein?

M. DUMONT.

Quoi! monsieur le marquis...?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Motus! La chose n'est pas encore sûre, et, jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire... Je veux, à tout évènement, ménager Cidalise... (*Il tire sa montre.*) Il est près de cinq heures : il doit être jour chez la comtesse.., Bonjour, monsieur Dumont, dites à mes créanciers que, s'ils me fâchent, je resterai garçon.

(*M. Dumont sort.*)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, *en peignoir, suivie de trois* LAQUAIS; LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Ah! vous voilà, marquis?... (*à deux de ses laquais.*) Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette... (*au troisième laquais.*) Et vous, Comtois, faites descendre mes femmes. Il fait dans ma chambre une fumée odieuse; et je vais me coiffer ici pour le bal.

(*Les trois laquais sortent.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Enfin cet éternel baron, en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi, madame, je n'en sais trop rien. Ces petits provinciaux ont un amour bien tenace. Il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

SCÈNE XI.

DEUX LAQUAIS, *apportant la toilette de la comtesse;*
LA COMTESSE, LE MARQUIS.

(*Les deux laquais placent la toilette, et puis se retirent.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Franchement, marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit cousin. Ma nièce eût été très malheureuse avec lui: c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore: c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma nièce ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât? C'est un enfant; cela ne sait pas encore les usages. Vous les lui apprendrez, marquis. N'allez pas l'aimer, au moins?

LE MARQUIS.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Oh! je sais bien à qui je la donne. Le bon homme de père fait des difficultés; mais on saura le réduire. Avouez, marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise? J'en suis comblée! A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise. Elle part dans un moment pour Paris. Mais dites donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode? Qu'y trouviez-vous donc tous de si ravissant?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des graces: ce ne sont que des mines; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Une femme qui joue le sentiment, comme si l'on y croyoit encore; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu... dont on n'est point la dupe.

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, comtesse...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais vous la défendez cruellement, monsieur?

SCÈNE XIII.

CIDALISE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Bonjour, reine! Tenez, nous parlions de vous, le marquis et moi, et nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Oui, beaucoup.

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*

Écoutez, je vous en crois, tous deux, fort capables.

LE MARQUIS, *se récriant.*

Ah!

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très capables.

SCÈNE XIV.

FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE, *qui lui apporte un domino;* LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS.

CIDALISE, *à la comtesse, en jetant les yeux sur le domino, qu'on étale sur une chaise, près de la toilette.*

Vous avez là un joli domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant!.. Oh! çà, je vous demande pardon, madame; mais je ne puis m'arrêter. Mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir?... nous quitter si vite?... Mais j'en suis furieuse!

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser; mais...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Et ce pauvre marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, madame; il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie!... moi qui suis votre amie?

CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter, au moins; vous le devez.

CIDALISE.

J'y compte aussi comme je le dois, madame... Laissez-moi aller, de grace.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez?

CIDALISE.

Je vous en prie. (*à part.*) Les voilà bien dans l'erreur. Allons vite nous habiller pour le bal.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Voilà une petite personne bien complètement ridicule! Vous êtes tout honteux de ce bel attachement, marquis?

LE MARQUIS.

Moi! point. Elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Cela vous excuse, j'en conviens. (*voyant entrer Géronte.*) Mais, voici le père de Julie. Laissez-moi avec lui; je vais le mettre à la raison. Vous rentrerez dans quelques instants.

(*Le marquis sort, et salue Géronte, qui entre.*)

SCÈNE XVI.

GÉRONTE, LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Géronte, en se mettant à sa toilette.*

Eh bien! monsieur, tout est-il prêt pour le bal?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dépense; mais, en vérité, ma sœur, je voudrois bien que, pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigants. Dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour. Est-ce que le plaisir d'un beau soleil...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh! fi! monsieur, c'est un plaisir ignoble. Le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfants de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais, voilà qui est bien écrit, au moins! Vous lisez donc quelquefois, monsieur? Vraiment, j'en suis ravie! Je croyois votre bibliothèque un meuble de parade... Oh! vous feriez mieux de consulter les gens de goût; le marquis, par exemple. Il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux; qu'une jolie femme l'est sur-tout aux lumières, et qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connois des femmes qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui, des espèces. La petite Bélise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement. Je fus obligée d'en sortir à minuit, et d'aller, avec le marquis, chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh! il a, comme vous, la fureur de veiller, le marquis. Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense, et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Dorante?

GÉRONTE.

Je sais, comme vous, qu'il a des façons de penser très extraordinaires, et qu'il soutient des thèses...

LA COMTESSE, *l'interrompant, plus ironiquement encore.*

Dorante, monsieur?

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Dorante!

GÉRONTE.

J'avoue...

LA COMTESSE, *l'interrompant, d'un ton imposant.*

Allez, allez, monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un régiment; bien venu part-tout. Appelez-vous cela rien?

GÉRONTE.

A peu près. Tout cela, bien additionné, ne fait souvent, en somme, que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, monsieur, le mérite de la naissance...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

L'argent, morbleu! l'argent; voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte. Dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! fi, l'horreur!

GÉRONTE.

Mon dieu, ma sœur, parceque vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentiments : je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parceque nous sommes des sots. Cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE, *d'un air imposant.*

Laissons cela, monsieur, et revenons au marquis. C'est un homme qui vous convient pour gendre.

GÉRONTE.

Mais...

LA COMTESSE, *l'interrompant en bâillant.*

Oh! çà, monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs? Vous êtes d'une contradiction...

GÉRONTE, *l'interrompant à son tour.*

Non, non, ma sœur; non.

LA COMTESSE.

Ah! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité... Ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Pardon, ma sœur! voilà qui est fait; le marquis sera mon gendre... Il faudroit pourtant savoir si ma fille...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Votre fille, monsieur, est d'un âge où l'on ne connoît ni soi ni les autres.

GÉRONTE.

On pourroit...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Le marquis est en passe de tout. Il y a même un duché dans sa maison, et qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi!

LA COMTESSE.

Ailleurs!... En vérité, monsieur, vous vous servez de termes...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bon! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, GÉRONTE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au marquis, en l'apercevant rentrer.*

Ah! monsieur le marquis, vous venez à propos. Voici le père de Julie, qui agrée votre recherche, et s'en tient fort honoré.

GÉRONTE, *au marquis.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur, qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! des compliments! de l'ennui!.. (*à Géronte.*) Allez, monsieur, allez présenter monsieur le

marquis à Julie; cela vaudra mieux que tous les compliments du monde.

(*Géronte sort, et emmène le marquis.*)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Finette.*

Ces petits bourgeois ont des idées bien étranges!... Mais, parlons de quelque chose qui soit plus agréable... Ne le trouves-tu pas charmant, Finette?

FINETTE.

Qui, madame?

LA COMTESSE.

Le marquis... Mais c'est un homme unique!

FINETTE.

Je vois, madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurément... (*Tout en causant, la toilette va son train.*) Voilà une boucle qui tombe: relevez-la... Son air m'enchante, son ton, ses manières. C'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi! madame, je n'entends rien à cet honneur-là. Il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes dames. Quant au marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit. Il vous plaît ; et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie! comme vous mettez cette plume!... Eh! qu'en dit-on, je vous prie, mademoiselle? Parlez; je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, madame, on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela?... Vous m'assommez la tête... Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que de son côté, avec de l'esprit et des graces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi! madame?...

LA COMTESSE, *l'interrompant, en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que

d'être entourée d'une foule d'adorateurs dont on fait le sort avez un souris, un mot, un regard? Une coquette est la reine du monde: d'un coup d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité; et sans le cœur, madame...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette?

FINETTE.

Mais, vous aimez le marquis?

LA COMTESSE.

Dis que je l'enlève à la divine Cidalise.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie? Mais si elle vengeoit Cidalise? si Julie alloit plaire au marquis?

LA COMTESSE, *en se donnant des graces.*

Julie? un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un?

FINETTE.

Oui; mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre et plaît. On ne peut disconvenir qu'elle soit charmante?

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Charmante?... Donnez-moi d'autre rouge : celui-là est pâle comme la mort.

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde.

LA COMTESSE, *en mettant du rouge.*

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche?

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint?

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade.

FINETTE.

Tous les traits?

LA COMTESSE.

Sont bien, si l'on veut. Mais l'ensemble!

FINETTE.

Un caractère naif et vrai.

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

SCÈNE XIX.

JULIE, *en habit de bal;* LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Ah! vous voilà, Julie? Vous venez me faire voir votre habit de bal?... Fort bien!... Il vous sied à merveille!... (*à part.*) Quel air gauche!

JULIE.

Oh! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tante!... (*à Julie.*) Eh! qu'y a-t-il, mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur. On n'y peut employer trop d'art et de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante. Mon père me donne au marquis. Il vient de me le déclarer et de me présenter à ce marquis, qui m'a parlé d'un ton!... d'un air!... En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grace à mon père et à moi.

LA COMTESSE.

Au moins, mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur. Avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentiments; et c'est bien en manquer que de dédaigner, par orgueil, des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, mademoiselle; ignorance des choses du monde. C'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le marquis en état de figurer suivant son rang; il vous met, lui, à portée de briller dans une sphère qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée; vous irez à la cour: voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc! mademoiselle; pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie?... (*à Finette, en se levant de sa toilette.*) Allons, Finette, venez me passer mon domino.

(*Elle sort avec Finette et son autre femme.*)

SCÈNE XX.

JULIE.

Ma tante a beau dire: être femme de qualité, vivre à la cour, cela n'est point le bonheur... « Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie? » dit-elle. Comme s'il y avoit là quelque chose pour le cœur!...

SCÈNE XXI.

DORANTE, *en domino, et masqué;* JULIE.

JULIE, *à part, en voyant entrer un masque qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*

Mais qui est ce masque?... (*reconnoissant Dorante, qui ôte son masque.*) Ah! c'est vous, Dorante... (*à part.*) C'est à présent que le cœur me bat... (*à Dorante, qu'elle voit en colère.*) Qui cherchez-vous donc avec cet air furieux?

DORANTE.

Qui je cherche, mademoiselle?... On vous donne au marquis, et j'ai un compliment à lui faire... Ah! Julie, je n'espère qu'en vous. Je meurs, si vous m'abandonnez!

JULIE.

Calmez-vous, Dorante; vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah! mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime; c'est le vôtre. Si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir; mais vous voir indignement sacrifiée?... Non !

JULIE.

Tranquillisez-vous, encore une fois, et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au marquis. Je me jetterai aux pieds de mon père. Il m'aime... (*entendant venir quelqu'un.*) Mais on vient, modérez-vous, de grace, et rentrons dans la salle du bal pour concerter ensemble nos mesures.

(*Elle sort avec Dorante.*)

SCÈNE XXII.

GÉRONTE.

Ce marquis ne plaît pas à ma fille... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise... C'est une chose singulière que les femmes, et cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre, elles se mettent à pleurer. On tient bon; elles sanglotent... Si on ne se rend pas, ce sont des évanouissements, des vapeurs! On a beau avoir raison, et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir

tort, et faire ce qu'elles ont résolu... Après tout, le marquis est un homme de cour; ma fille sera présentée : elle peut avoir un jour le tabouret... Cela est bien flatteur... Oui; la comtesse le dit, et il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes confrères marient ainsi leurs filles... (*écoutant.*) J'entends les violons... Actuellement le bal est en train... Ma foi! c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons, de notre mieux, sur ce sofa.

(*Il se jette, dans un coin, sur un sofa.*)

SCÈNE XXIII.

CIDALISE, *en domino, et tenant son masque à la main;* GÉRONTE, *sur le sofa.*

CIDALISE, *à part.*

Le marquis me suit. Il me croit à Paris. J'ai le même domino que la comtesse. Il me prend pour elle. Sachons s'il me trahit.

(*Elle met son masque.*)

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, CIDALISE; GÉRONTE, *sur le sofa.*

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend pour la comtesse.*

Je vous cherchois, comtesse. Je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante. J'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *contrefaisant la voix de la comtesse.*

Que vous importe?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise point au cœur de Julie. C'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom et ma livrée; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et moi. Quant au beau-père, c'est un intendant que je prends, et un intendant d'espèce nouvelle.

GÉRONTE, *à part, sur le sofa.*

Un intendant?... Oui-dà! Écoutons.

(*Il feint de dormir, et écoute.*)

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend toujours pour la comtesse.*

D'ordinaire nos intendants nous ruinent; et

je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... Mais...

CIDALISE, *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie. Le traître!

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Eh bien! mais?...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait. Géronte n'a consenti qu'avec peine; et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez, vous-même, quelque chose qui vous arrête, et que Cidalise vous tient encore au cœur?

LE MARQUIS.

Cidalise!... Ah! vous plaisantez, comtesse?

CIDALISE.

Non. Toute sa rivale que je suis, je l'estime, et...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! parbleu! comtesse, encore un coup, vous voulez rire? Une petite minaudière, qui a la prétention du sentiment, de l'affectation au lieu de graces, du jargon au lieu d'esprit. Vous avez

donc oublié ce que nous en avons dit tantôt, et combien, vous et moi, l'avons chamarrée de ridicules?

CIDALISE, *à part.*

L'abominable homme! Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, *à part, reconnoissant Cidalise.*

C'est la voix de Cidalise, ô ciel!... Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main, et vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus longtemps. Belle Cidalise, cessez de feindre; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi! monsieur le marquis?...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, madame. Pour vous punir de votre méfiance, j'ai feint de vous prendre pour la comtesse; mais quelle différence! Elle a bien quelque chose de votre taille et de votre voix; mais cette grace toute particulière, mais cette façon noble de se présenter...

(*En ce moment, la comtesse arrive, masquée et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et elle s'approche doucement d'elle et du marquis.*)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS; GÉRONTE, *sur le sofa.*

CIDALISE, *à part, en apercevant entrer la comtesse.*

Bon! voilà la comtesse. Le hasard est heureux. (*au marquis.*) On ne peut nier, monsieur le marquis, que la comtesse n'ait des charmes?

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut, tout au plus, se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, *à part.*

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE, *au marquis, en le faisant regarder du côté opposé à celui par lequel la comtesse est entrée.*

N'ai-je pas entendu quelque bruit?

(*Le marquis regarde au fond du théâtre, et pendant ce temps-là Cidalise substitue la comtesse à sa place, puis elle se cache derrière le marquis.*)

CIDALISE, *bas, à la comtesse.*

A vous le dé, comtesse.

LE MARQUIS, *se retournant, à la comtesse, qu'il prend pour Cidalise.*

Il n'y a personne. Que disiez-vous de la comtesse?

LA COMTESSE, *contrefaisant la voix de Cidalise.*

Mais, je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parcequ'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit?

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas. Pour moi, je n'ai vu à la comtesse que des airs et des prétentions.. Joignez-y le ridicule de traiter Géronte de petit bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frère, et ses vapeurs de commande, que ce benêt de frère prend pour bonnes.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS, *à part et étonné.*

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

CIDALISE, *au marquis, en passant de l'autre côté, et en le tirant par la manche.*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithète de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GÉRONTE, *se levant de dessus le sofa et s'avançant, au marquis.*

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez bon, monsieur le marquis, que je me joigne à ces dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre intendant. Je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

SCÈNE XXVI.

JULIE, DORANTE, LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, GÉRONTE.

JULIE, *à Géronte, en se jetant à ses pieds avec Dorante.*

Souffrez, mon père, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux.

GÉRONTE, *la relevant, ainsi que Dorante.*

Levez-vous, ma fille. (*à Dorante.*) Embrassez-

moi, Dorante. Vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *en se retirant.*

Monsieur... je vous baise les mains.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXVII.

LA COMTESSE, CIDALISE, GÉRONTE, JULIE, DORANTE.

DORANTE, *à Géronte.*

Ah! monsieur, quelle grace!

JULIE, *à Géronte.*

Ah! mon père, quels remerciements!

GÉRONTE, *à la comtesse.*

Eh bien! ma sœur, vous voyez que j'avois raison.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Mariez votre fille avec Dorante. J'abjure à jamais le marquis et ses semblables.

GÉRONTE.

C'est bien dit. Continuons le bal. Je n'aime pas la danse; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti. (*à Julie et à Dorante*) Et

vous, mes enfants, donnez-vous la main, et aimez-vous bien tous deux, en dépit de la mode et des mœurs du temps.

FIN DES MŒURS DU TEMPS.

BLANCHE ET GUISCARD,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1763.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GUISCARD.
LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.
SIFFRÉDI, grand chancelier.
BLANCHE, fille de Siffrédi.
LAURE, amie et confidente de Blanche.
RODOLPHE, frère de Laure, confident de Guiscard.
GARDES.

La scène est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes; et à Belmont, maison de plaisance de Siffrédi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.

BLANCHE
ET GUISCARD,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O jour pour la Sicile à jamais déplorable!
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable!
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours.

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi!
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphère
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,

Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous:
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'ame glacée une sombre épouvante...
Je ne sais, chère Laure..., en ce fatal moment,
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique;
Mais, s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.
Le connétable Osmont a toute sa faveur;
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême:
Ministre de l'état et magistrat suprême,
Mon père, contre Osmont a souvent éclaté.
Inébranlable appui de ce trône agité,
Son zèle toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-temps divisé le connétable et lui.
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui...

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincère?
Hier, vous le savez, Osmont et votre père,
Tous deux dans ce palais s'entretinrent long-temps,
Et parurent sortir l'un de l'autre contents.
Osmont est trop altier, pour daigner se contraindre;
Siffrédi, votre père, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'état deux partis ennemis.
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis:
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment!
Vous savez si Guiscard est cher à votre père?

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!
Mais, jusqu'ici, d'où vient qu'éloigné de la cour
A Palerme avec nous il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chère vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystère.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour père,
Qu'aux champ de l'Idumée un saint zèle entraîna,
Et que des Sarrazins le fer y moissonna.
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon père dans le fils honora la mémoire.
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur;
Il servit à Guiscard et de père et de maître.
Mais ce héros enfin dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parents?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille:
Dans l'ame de mon père, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.

Ton frère, qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie?

LAURE.

Comme vous, il balance; et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité.
Mais Guiscard plein d'ardeur, sans former aucun doute,
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route:
Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus... Daigne ne me rien taire;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frère?

LAURE.

Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon ame... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non, non: de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître,
Plus que je ne vous dis, le comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé
Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même.
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême:
Non cet amour qui régne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili;
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre ame
De toutes les vertus le germe précieux;
Le plus beau des présents que nous ont faits les cieux;
Des grandes actions source heureuse et féconde,

L'ame, à-la-fois, la gloire, et le bonheur du monde.

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami!

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh! que dit-il de lui, chère Laure?

LAURE.

Il assure
Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,
Guiscard honoreroit le sang même des rois;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits;
Qu'ardente, courageuse, et vraiment magnanime,
Son ame du héros a l'empreinte sublime;
Que toutes les vertus dont brille en lui la fleur,
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramène et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas!... Ah! pour un tendre cœur,
S'il est, ma chère Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même;
Notre ame éprouve alors un si doux sentiment!
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient... C'est votre père.

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à un homme de sa suite, en dehors, et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre...

(*à Blanche.*)

Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,
Mon père?

SIFFRÉDI.

Des mortels il a subi la loi.
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort, d'un vol bien prompt, l'a conduit à son terme.

SIFFRÉDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un œil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard,
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard!... le roi!... mon père?

SIFFRÉDI.

Eh bien! au nom du comte,

Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble, et cette émotion?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon père... il est le fils de votre adoption.
Je prends part à son sort comme à celui d'un frère.

SIFFRÉDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystère.

(*Blanche sort avec Laure.*)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI.

Ciel! que dois-je penser, et que viens-je de voir?
S'aiment-ils?... O malheur que j'aurois dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son ame...
Ah! qu'ils n'espèrent pas que j'approuve leur flamme.
Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi.
De l'hymen de Constance on lui fait une loi:
Le repos de l'état sur cette loi se fonde;
Et, sagît-il pour moi de l'empire du monde,
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs Blanche est promise: Osmont m'a fait parler;
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable.
Ma fille pour époux aura le connétable:
Cet hymen politique est un point arrêté;
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente:
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas,

Qui, portant dans ses mains le destin des états,
Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire!...
Mais le comte paroît... Je vais lire en son cœur.

SCÈNE IV.

GUISCARD, SIFFRÉDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.
La nouvelle à Palerme en est déja semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas, ce roi chéri de tous!
La mort nous le ravit.

SIFFRÉDI.

Oui; le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare;
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom:
Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous sommes
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes.
Du trône il écarta ces mortels bas et faux,
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime.
Il fut sourd à la brigue; il tenoit pour maxime
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
On ne vit point, au sein de l'horrible misère,

Le laboureur gémir du bonheur d'être père,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux,
Les palais insolents s'élever jusqu'aux cieux.
Protecteur éclairé des talents, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos,
Père enfin de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces;
Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFRÉDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,
Et fille du tyran qui, dans le grand Mainfroi,
S'immola le héros et l'aîné de sa race?

SIFFRÉDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur:
D'un déluge de sang il couvrit la Sicile;
Enfin, après deux ans d'un règne peu tranquille,
Guillaume le cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne:
Constance en est la sœur, et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh! qui peut donc prétendre à de si hauts destins?

SIFFRÉDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire?

SIFFRÉDI.

Oui; le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé;
Un prince reste encor de ce sang renommé
Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.
Ah! de tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler.

SIFFRÉDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû dans le silence, en vertus, en années.
On lui cacha toujours ses hautes destinées;
Mais le roi vient enfin, par sa suprême loi,
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi.
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD, *à part.*

Heureux jeune homme! sors de ton obscur asile;
Vois tous tes ennemis tremblants, humiliés;
Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds...
La fille de ce monstre assassin de ton père!

SIFFRÉDI.

Ah! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire!
Constance a dans ses mains les forces de l'état;
Le connétable Osmont lui répond du soldat:

Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'état, encor fumant de ses ruines.
Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage,
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage.
Le roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentiments je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance
On puisse de son cœur vaincre la résistance.
Eh! que craindre après tout? Il a pour lui, seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang.
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, seigneur. Ah! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Sur le théâtre obscur d'une scène privée
Confine les vertus de son ame élevée,
Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom.

SIFFRÉDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort,

De mon état obscur je m'éléve à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,
Mon ame, avec transport, s'élançant tout entière,
Brûleroit d'égaler, en vertu comme en rang,
Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFRÉDI.

Eh bien! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace...
(*à part.*)
Et vous dont il promet d'être la digne race,
Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins...
(*à Guiscard.*)
O vertueux Guiscard! noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zèle
Vous offre le premier un hommage fidéle.

GUISCARD.

Siffrédi, je serois...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos rois.
Oui, vous êtes celui dont le ciel a fait choix,
Sur tous ceux que nourrit cette île valeureuse,
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui? moi! triste orphelin, abandonné de tous,
Sans support, sans parents, et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde?...
Ne m'abusé-je point?... Moi le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un héros! et le trône est à moi!...
(*à part.*)
O Blanche!

SIFFRÉDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire...
(*à part.*)
O ciel! qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,
Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur, toujours égal, en soutienne le poids...
(*à Siffrédi.*)
Je sens, ô Siffrédi, tout ce que je vous dois.
Respectable vieillard, soyez toujours mon père :
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'état.
Je présumerois trop, et serois un ingrat
Si, novice au grand art de régir un empire,
Je me chargeois sans vous du soin de le conduire.

SIFFRÉDI.

Si la Sicile en vous, seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté dernière?

SIFFRÉDI.

A sa sœur, qui du trône eût été l'héritière,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi?

SIFFRÉDI.

Cet hyménée importe à l'état, à vous-même.

Oui, si vous n'élevez Constance au rang suprême,
Craignez de son parti le dangereux éclat :
Leurs mains ébranleront et le trône et l'état.
Quant à moi, qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFRÉDI.

Un autre à vos refus doit avoir la couronne.
C'est le roi des Romains.

GUISCARD.

Mais le sang me la donne.
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFRÉDI.

Ah! sire...

GUISCARD, *l'interrompant.*

C'est assez... Mon père, une autre fois
Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire :
Permettez cependant qu'un moment je respire;
J'ai besoin d'être à moi.

SIFFRÉDI.

Sire, il faut qu'au sénat
Les barons du royaume et les grands de l'état
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage.
(*à part.*)
Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

GUISCARD.

Moi l'époux de Constance!... Ah! pour elle mon cœur
Sentoit, sans se connoître, une invincible horreur...
Écartons loin de moi cette funeste idée;
D'un plus doux sentiment mon ame est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux!
O cher et digne objet d'un amour vertueux,
Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune!
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi sans rougir abaissé son regard:
Enfin voici le jour du trop heureux Guiscard!
Ton amant à tes pieds va mettre un diadème.
O félicité pure! ô volupté suprême!
Blanche, ma chère Blanche, un trône t'étoit dû:
Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essuyer cette injure!

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur? Vous paroissez interdit, égaré :
Tout retentit ici de votre nom sacré,
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas, cette joie et ces cris?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis:
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son père elle remît ce titre
De mon cœur, de ma foi, le garant et l'arbitre;
Eh bien! ce titre auguste, entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,

De Constance!

RODOLPHE.

Eh! comment?...

GUISCARD, *l'interrompant.*

En ce moment, peut-être,
Blanche pleure, gémit; Blanche me nomme traître:
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?
Son père...

GUISCARD, *l'interrompant.*

A quel excès il a porté l'audace!
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place,
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang.
Non loin de moi, Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne.
Siffrédi, chef des lois et l'organe du trône,
Après avoir, de l'œil, pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament,
Où m'appelant au trône acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance.
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain.
« Voici l'acte, signé de sa royale main,
« Où sa foi, sa couronne à Constance est promise. »
Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,
Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti.
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts; chaque bouche l'exprime:
Constance est à mes pieds... Interdit et confus,

Comment en ce moment annoncer mes refus?
A peine sur le trône et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
Comment m'opposer seul au vœux de tout l'état?
Que dirai-je? Peut-être il falloit un éclat.
Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même:
Mais j'ai dans Siffrédi respecté ce que j'aime;
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours;
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours.
Par égard... par prudence... enfin, l'ame troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée.
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!
Au rang des spectateurs par son père placée,
Cette scène cruelle à ses yeux s'est passée.
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber.
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son ame prévenue,
J'ai volé vers ces lieux... O douleur qui me tue!
Sans doute, Siffrédi prévoyoit mon dessein;
Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme: il vous sera facile...

GUISCARD, *l'interrompant.*

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,

Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,
(*voyant entrer Siffrédi.*)
Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare!

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffrédi*

Oses-tu bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard?... Viens-tu braver ton roi?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné, qu'irrite ta présence...
Fuis.

SIFFRÉDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux.
Si je puis à ce prix sauver l'état et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage!...
(*à Siffrédi.*)
Fuis, te dis-je:... j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFRÉDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grace à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi :
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage.

Tu m'as ravi le mien... Eh! que pense, cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel,
Qui crut en recevoir l'inviolable gage?
De ce gage sacré qu'as-tu fait? quel usage?

SIFFRÉDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing:
J'ai dû vous supposer un généreux dessein;
J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire;
C'est elle, et non l'amour, que j'en ai voulu croire.
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu:
J'ai fait enfin pour vous ce que vous avez dû;
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Être perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus, je t'annonce
Que, si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité;
J'en jure... Le destin n'est pas plus immuable.

SIFFRÉDI.

Mais daignez voir, au moins, quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein.
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain;
Sur votre tête encor la couronne est flottante...
Constance a dans l'armée une brigue puissante,
Et du roi des Romains elle aura les secours.
Vous hasardez l'état, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste,
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur déteste,
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux!...
(*à part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros?
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance!...
(*à Siffrédi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence!
On n'asservira point mon trône ni mon cœur:
De Constance, d'Osmont je brave la fureur.
Malheur aux factieux qui prendront leur défense!
Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang.
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous, jusques à toi, sentiront ma furie.

SIFFRÉDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie.
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,
Sire, épuisez sur moi tous vos ressentiments.
Peut-être que plus calme, alors, votre ame auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt céde et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple, à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un roi, digne de l'être,
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître;
Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son peuple, avant tout, que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;

Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,
Et j'envierois le sort des moindres citoyens,
Si, maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.
Je ne souffrirai point, Siffrédi, qu'on me brave:
C'est un père qu'un roi; tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFRÉDI.

L'esclave du devoir... Ah! sire, écoutez-moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
Celui qui fut ton père et forma ton jeune âge,
Et qui, pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur
Qu'offre l'ambition aux desirs d'un grand cœur;
Qui refusant, dût-il en être la victime,
Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfère ton courroux...
(*Il se jette aux pieds de Guiscard.*)
Vois ton ami, ton père embrassant tes genoux,
Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même.
A tes pieds, avec moi, vois un peuple qui t'aime,
Et que le ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, magistrats, ministres des autels;
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
Qui nourrissent l'état et supportent la faim:
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,
Et l'époux et l'épouse, et la mère et la fille,
Tout un grand peuple enfin composant ta famille,
Car les sujets des rois sont leurs premiers enfants;
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblants:
« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine;

« Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
« Abandonner encor nos champs et nos cités?...
« Ah! pour d'autres exploits que nos calamités,
« Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre!... »
Résisterez-vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son peuple en l'ame d'un bon roi?
(*s'apercevant que Guiscard s'attendrit.*)
La vôtre... Mais, seigneur, je vois qu'elle est émue;
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue:
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain.

GUISCARD, *attendri et le relevant.*

Léve-toi, Siffrédi; ton roi te tend la main...
Mes peuples me sont chers: je connois tes services;
Mais tu m'as mis, cruel! entre deux précipices.
A Constance engagé par toi dans le sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'état.
A cet engagement si je veux satisfaire,
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon père;
Et, de tous les côtés, déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu...
(*après une petite pause.*)
C'est à toi, Siffrédi, de venir à mon aide:
Ton zèle a fait le mal; j'en attends le remède.
Il faut que demain même, au sénat assemblé,
De ta témérité le secret dévoilé
D'un odieux hymen pour jamais me dégage.
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Coustance et ses amis:
Qui rend un peuple heureux le voit toujours soumis.

Je veux, dans mes projets si le ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFRÉDI.

Seigneur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Sans répliquer, obéis. A ce prix
Ton maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFRÉDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne,
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne :
Incapable, seigneur, des souplesses de cour,
On ne me verra point, par un lâche retour,
Plier mes sentiments aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître...
Tu voudrois que, prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût, sur le trône, un fantôme de roi?
Mais ne t'en flatte pas... Adieu, quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma sujette...
Toi, rends grace à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protége encor lorsque tu le trahis.

(*Il sort avec Rodolphe.*)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI.

Ah ! c'est cet amour seul qui confond ma prudence;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance.
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,

C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
O de la passion aveuglement extrême!
Le prince est le premier à se tromper lui-même;
Et, lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux.
Son caractère est vif, ardent, impétueux,
Et je crains de l'état l'embrasement funeste.
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'état et du roi...
L'espoir nourrit l'amour... Détruisons l'espérance.
De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance.
J'ai promis... Mais il vient.

SCÈNE IV.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT.

La Sicile, seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.
Oui, l'heureuse union du prince avec Constance,
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence,
Apporte enfin le terme à nos dissensions.
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami, je vous connoissois mal!...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal,
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice!
De mes préventions je connois l'injustice,

Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
De parti que l'état, d'intérêt que le sien.

SIFFRÉDI.

A cet aveu, seigneur, magnanime et sincère,
On reconnoît une ame au-dessus du vulgaire.
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, seigneur, est un bien qu'il desire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Je rends grace au ciel qui me l'envoie :
Vous honorez ma fille; et je vois avec joie
Le repos de l'état par nos nœuds affermi...
(*Il embrasse Osmont.*)
J'embrasse en vous, seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes desirs : Blanche a touché mon ame ;
Mais pour elle brûlant d'une secréte flamme,
J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amants,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFRÉDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'état fixe les destinées;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon, cependant, seigneur, qu'auprès de vous

Je presse le moment d'une heureuse alliance.
Chaque instant est un siécle à mon impatience.

SIFFRÉDI.

Il importe à l'état que nous soyons unis;
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont. Venez, sans plus attendre.
Auprès d'elle, avec vous, je consens à me rendre.
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main, sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est à Belmont.

SCÈNE I.

BLANCHE.

O barbare Guiscard! ô cœur plus qu'infidèle!
Ame tout à-la-fois et parjure et cruelle!
Voilà donc ces serments, ces vœux et cette foi
Que tantôt... Tu blâmois mon trouble et mon effroi.
Ainsi donc, ce matin, quand mon ame glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité!
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les rois sont enchaînés?
Blanche en auroit gémi; mais moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être: un tendre souvenir
Eût rempli les moments de son triste avenir;
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée.
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée

Pour offrir à mes yeux l'abyme plus profond!
Ah! cette cruauté m'accable et me confond...
Guiscard tu n'as point eu cette bassesse extrême...
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...
Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus, sous le faux nom d'honneur;
Mais l'orgueil, l'intérêt qui de ce monde est l'ame,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels!
Ah!... Mais mon père vient... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble?

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE.

SIFFRÉDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs:
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs.
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compatissant regarde ta foiblesse;
J'espère cependant en ta noble fierté:
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté.
C'est dans l'obscure nuit que la lumière brille;
Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFRÉDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison:

Ma fille n'a pas dû, sans moi, disposer d'elle;
Mais ton père est sensible à ta peine cruelle;
Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,
Ses graces, ses vertus, ont fait naître ta flamme:
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah! traitez votre fille avec plus de rigueur;
Votre bonté m'accable et me perce le cœur:
Puis-je verser, hélas, des larmes trop amères?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des pères.

SIFFRÉDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille... O toi! dans tous les temp
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans,
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu? Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, seigneur... qu'exigez-vous de moi?

SIFFRÉDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que, pour son roi
Toujours de mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrit l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah! cet espoir, seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFRÉDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable héros,

Il dût, pour être à toi, hasarder sa couronne?
Crois-tu que, pour placer ma fille sur le trône,
Mon devoir eût souffert qu'on t'ouvrît nos tombeaux;
Qu'à ton fatal hymen, rallumant ses flambeaux,
La discorde cruelle embrasât ma patrie;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.
Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton père et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra... Mais qu'est-ce qu'ils demandent?

SIFFRÉDI.

Je connois ta vertu : c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps.
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire;
Tu dois les prévenir, et déja j'aime à croire
Que tu n'as plus que zèle et respect pour ton roi.
Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :
Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en butte à ce juge sévère,
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médisant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFRÉDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre.
Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur,
Et, coupant à l'espoir sa dernière racine,

Prendre un illustre époux que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel! Un époux à moi, mon père?

SIFFRÉDI.

Au plus haut rang
Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon père! daignez...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, ma fille
Cet hymen est pour vous l'asile de l'honneur:
Il vous faut un époux qui soit un protecteur;
Qu'impunément ne puisse offenser le roi-même.
Tel est le connétable. Il est puissant, vous aime...
(*voyant, de nouveau, Blanche en pleurs.*)
Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir;
Ma parole est donnée, elle doit s'accomplir;
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah! seigneur!... ah! mon père
Si jamais à vos yeux votre fille fut chère,
Si, de ma mère en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFRÉDI.

Je vous l'ai déja dit, ma parole est donnée:
Il le faut... c'est en vain.

BLANCHE, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père!

SIFFRÉDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non... mes tremblantes mains embrassent vos genoux :
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.
Qu'exigez-vous, ô ciel! Votre rigueur ordonne
Que, n'étant point à soi, votre fille se donne.
C'est me percer le sein... c'est outrager Osmont.
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée...
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,
Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.
Mon père, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres...
Rompre à-la-fois mes nœuds, et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir.
Je dis plus : cet effort surpasse mon pouvoir.
Peut-être avec le temps je le pourrai, mon père.
Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du temps... ou bien prenez mes jours;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours :
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.
(*voyant que Siffrédi s'attendrit.*)
Mais j'aperçois des pleurs que mon père dévore;
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFRÉDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre.

SIFFRÉDI, *la relevant.*

Levez-vous... Je vous plains : mais gardez-vous d'attendi
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'état et celui de l'honneur.
L'un et l'autre ont parlé... la pitié doit se taire;
Et, par tout le pouvoir dont le ciel arme un père,
Je veux être obéi... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux.
Je vais l'amener.

BLANCHE, *à part, avec l'air abymé de douleur.*

Ciel!

SIFFRÉDI, *à part.*

O nature trop forte!
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte!
Qu'il en coûte à mon cœur!... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon père.

SCÈNE III.

LAURE, BLANCHE, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI, *à Laure.*

Venez, Laure, et d'une triste amie
Rendez, par vos conseils, l'ame plus affermie :
Ramenez au devoir un cœur trop égaré;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non : ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose...
Quel amour est trahi ! quel devoir on m'impose !
Ah ! Laure...

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs :
Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame? Ah ! c'est trop peu ressentir votre injure !
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute... Mais, hélas, crois-tu qu'ainsi soudain
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain;
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri dans l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer?
Long-temps on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur, malgré moi, toujours chère!...
Où fuir!... où me cacher aux humains, à mon père?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensevelir mes jours moissonnés dans la fleur?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste?
Quel époux?

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi;
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien! vous êtes outragée:
Ce jour a vu l'affront; il vous verra vengée!

BLANCHE.

Vengée, hélas! Sur qui? Sur Guiscard, ou sur moi?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux.

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être;
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître:
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel! que dites-vous?
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai!... Je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi! ce matin, madame, avec un soin extrême,
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur;
Et c'est pour vous trahir! Et, pour comble d'outrage,

Devant vous hautement à Constance il s'engage!
Il veut que vous soyez témoin de votre affront.
Votre ressentiment ne peut être trop prompt...
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah! parjure!

LAURE.

Pouvez-vous balancer?

BLANCHE.

Dès demain?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur,
Le cri du sang d'un père et le remords vengeur!...
Laure, je veux t'en croire : un fier dépit me guide...
(*à part.*)
Tu me regretteras, homme lâche et perfide!...
(*à Laure.*)
Oui, mon hymen fera son tourment et le mien :
Il a trahi mon cœur; j'ai mal connu le sien.
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime,
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentiments que j'attendois de Blanche.
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche;
Mais gardez au dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter!

Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie...
(*à part.*)
Quelle joie!... Ah! cruel! à quel nœud détesté
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté!

LAURE.

Osmont a des vertus: le sang de ses ancêtres,
En ses veines transmis, est le sang de nos maîtres;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui;
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard: dis-moi bien que c'est un infidèle,
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancelle.

LAURE.

Songez que votre père...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, *apercevant Siffrédi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffrédi.*

Osmont le suit... O contrainte! ô supplice!
Un père exige, ô ciel, cet affreux sacrifice!

SCÈNE V.

SIFFRÊDI, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main, recevez un époux,
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous;
Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire, au gré de mon cœur, son bonheur et le vôtre!

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre père autorise mes feux,
Madame; mais ce choix ne peut me rendre heureux,
Si le cœur, où j'aspire, en ma faveur ne penche.
Croirai-je que, du moins, la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un père... son aveu...
(*à part.*)
Je me meurs!

OSMONT, *à part.*

Ciel!

SIFFRÉDI.

(*à Blanche.*) (*à part.*)
Ma fille!... A peine elle respire!

BLANCHE.

(*à Laure.*)
O mon père!... Aide-moi... Je ne puis me conduire.
(*Elle sort avec Laure, qui la soutient.*)

SCÈNE VI.

SIFFRÉDI, OSMONT.

SIFFRÉDI.

Je la suis, pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BLANCHE.

C'en est donc fait, hélas, un nœud fatal me lie!
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie!...
Puissse mon père un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher!
Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe?
M'a-t-il dit?... A ce mot mon courage succombe:
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur,
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante?
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts:
Tout sembloit s'écrouler... Illusion trop vaine!
La mort que j'invoquois n'a point fini ma peine;
Je vis... et, par mon cœur en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCÈNE II.

LAURE, BLANCHE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un billet à la main.*

Madame...

BLANCHE.

O ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! j'en suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue.
Ai-je quelque malheur encore à redouter.
Ce billet...

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas, vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble.. explique-toi.

LAURE.

Mon frère...

BLANCHE.

Eh bien! ton frère?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins.
Guiscard a confié ce billet à ses soins,
Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi! Guiscard... il m'écrit?... Croit-il par une lettre...

Voyons, Laure... Mais, non... mon cœur m'en presse en vain :
Non, je ne lirai point un billet que sa main...
(*à part.*)
Eh ! que peut-il me dire?... Ah ! d'une infortunée,
Qu'à des pleurs éternels toi-même a condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard, irriter les tourments !
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes serments;
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frère ose vouloir justifier son maître;
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité.
Il alloit, plus au long, m'expliquer ce mystère;
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre père
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel ! que me dis-tu?
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu?
N'importe... cette lettre... il faut la lire... Donne;
(*prenant la lettre.*)
Ah ! donne...Ma main tremble, et tout mon cœur frisonne.
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein !...
Mais lisons...
(*Elle lit.*)
« De ton cœur je conçois les alarmes,
« Chère Blanche !...
(*Elle s'arrête.*)
Ah ! mes yeux se remplissent de larmes...

(*Elle continue de lire.*)

« Je brûle de te voir et de les dissiper.
« L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper :
« Un cœur chéri du tien n'est ni lâche ni traître.
« Je volerai vers toi, dès que j'en serai maître...
« Ton père... A quel excès, ô ciel, il s'est porté!...
« Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
« Repose-toi du soin de notre destinée.
« Crois qu'à toi, pour jamais, la mienne est enchaînée,
« Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
« Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort... »

(*à part, après avoir lu.*)

Jamais, hélas! jamais... Qu'ai-je fait, malheureuse?
Il accuse mon père... O conjecture affreuse!
Cet écrit, par moi-même, entre ses mains remis...
Quoi! sans l'aveu du prince, il auroit...

(*relisant.*) (*à part.*)

« Tantôt tu sauras tout... » Ah! si je te suis chère,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystère,
Guiscard!... Ah! par pitié, laisse-moi mon erreur...
Quel est donc mon destin? Ciel! quelle en est l'horreur,
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie!
O dépit insensé! trop aveugle courroux!
Un instant a donc mis un abyme entre nous!
De sa fidélité j'avois mille assurances;
Ah! devois-je sitôt croire à des apparences?
Devois-je me hâter de nous perdre tous deux?
C'est toi qui l'as voulu, père trop rigoureux!
De ton âge endurci la cruelle prudence,

Un moment de dépit, un desir de vengeance...
(*à Laure.*)
Toi-même, Laure, hélas! ta fatale amitié...
Vous m'avez tous trahie... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zéle;
Guiscard, au fond de l'ame, a pu rester fidéle:
Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime:
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité.
Dans l'abyme déja c'est toi qui m'as poussée;
Par mon père, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai crus tous deux. O repentir trop vain!
L'affreux remords habite et déchire mon sein.
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le roi... Mais, hélas, cette lettre...
Ah! comment l'oublier?... et me vaincre, et me fuir?...
Que Guiscard soit fidéle, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais. Oui, dans la solitude,
Faisons-nous de nos maux une triste habitude:
Gémissons en secret, et dévorons mes pleurs;
Sur-tout à mon époux cachons bien mes douleurs:
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déja trop bien lu dans mon ame:
Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre, inquiet;
Il semblait de mon cœur épier le secret.

S'il en est encor temps, qu'à jamais il ignore...
Mais périr lentement d'un feu qui nous dévore,
Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat;
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
Et montrer au-dehors un front calme et paisible...
Oh! que la vie alors est un fardeau pénible!

LAURE, *voyant arriver Guiscard.*

Le roi paroît.

BLANCHE, *voulant s'enfuir.*

Fuyons... O ciel! mes pas tremblants...

SCÈNE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche, en se jetant à ses pieds.*

Le voilà donc passé ce siècle de tourments;
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.

Il ne m'appartient plus de vous y voir encore.
(*à part.*)
Le temps en est passé... Levez-vous, sire... Hélas!

GUISCARD, *se relevant.*

Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon ame
Exhaler les transports de sa brûlante flamme...
Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô ciel, jusque-là te prévienne!

Ton ame ne t'a pas répondu de la mienne ?

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*

Seigneur...

GUISCARD.

Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton père, abusant de mon seing,
A tourné contre nous... Mais quel tourment te presse !
Tu trembles... tu pâlis... Ma chère Blanche !

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*

Laisse,
Oh ! laisse-moi, Guiscard !

GUISCARD.

Moi te laisser... Jamais !
Non, jamais... A mon cœur il faut rendre la paix,
Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Mon ame est déchirée...
(*à part.*)
O crime irréparable !

GUISCARD, *vivement*

Il ne l'est pas... Eh bien !
Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien :
Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore ;
Mais tout est réparé, si tu m'aimes encore.
(*voulant lui prendre la main.*)
Dis que je suis aimé... Donne-moi cette main,
Et qu'à la mienne...

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas !

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre:
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

Blanche! Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur!... O ciel! explique-toi.
Quel est donc le secret que ta douleur me cèle?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle!

BLANCHE.

Un obstacle invincible...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous;
Non: je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain: le comte Osmont...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Le traître!
Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE, *l'interrompant aussi.*

Il respecte son maître.
Mais... il est mon époux.

GUISCARD.

Ton époux!... Que dis-tu?
Osmont!

BLANCHE.

Il est trop vrai!

GUISCARD.

Je reste confondu!

(*à part.*)

Qu'as-tu fait?... Juste ciel!

BLANCHE.

L'autorité d'un père,
Une fatale erreur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chère,
Cette erreur que l'amour auroit su démentir.
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?...
Osmont, ô ciel! Osmont posséder tant de charmes!...
Tu l'aimois, oui!

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler les larmes...
Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus...
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit!

BLANCHE.

Eh bien! tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon père, que Laure...
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre.

Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir.
Victime d'une erreur que le remords expie,
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie :
Ma vie est de t'aimer!

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir;
Non... Ton père a tout fait : il t'a sacrifiée...
(*d'un ton très ferme.*)
Mais tes serments d'avance avec moi t'ont liée :
Cette main est à moi.

(*Il lui prend la main.*)

SCÈNE IV.

OSMONT, GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

Madame, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux?

BLANCHE.

Non : ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révère.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace?

SCÈNE V.

SIFFRÉDI, GUISCARD, BLANCHE, OSMONT, LAURE.

BLANCHE.

(*à Guiscard.*) (*à Siffrédi.*)
Ah! seigneur... Ah! mon père...
Venez, et détournez les maux que je prévoi.
(*Elle sort avec Laure.*)

SCÈNE VI.

GUISCARD, SIFFRÉDI, OSMONT.

GUISCARD, *à Osmont.*

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit peut-être;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFRÉDI, *à Guiscard.*

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de père?
Eh! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois,
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite;

Au lieu de me juger, regarde ta conduite.
Je connois mes devoirs, et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
D'un zèle spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature?
C'est assez, Siffrédi; ne me réplique rien...
(*à Osmont.*)
Toi, connétable, écoute, et consulte-toi bien.
Blanche aux autels n'a pu, par son père entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.
Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir,
Je briserai ces nœuds. Ose t'en prévaloir,
Ose à ton souverain disputer sa conquête;
Mais, connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

Ma tête? Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans.
Des fiers enfants du nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et braver la menace.
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage;
Mais, si le jour t'est cher, désormais n'envisage
Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT, *à part.*

O ciel, à cet excès porter la tyrannie!
Me ravir mon épouse et menacer ma vie!...
J'ai, grace au ciel, un cœur, et trouverai des bras
Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme;
On peut l'en arracher. Oui, je vole à Palerme.
Il faut désabuser Constance et ses amis...
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour reine.

SIFFRÉDI.

La passion, seigneur, trop avant vous entraîne.
Le roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudents:
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille,
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille;
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice;
Sauvons nos droits enfin sans que l'état périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi.
Je connois bien Guiscard. D'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive.
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement.*

Je le crois qu'en effet il se repentira.
Vous connoissez Guiscard; vous auriez dû peut-être
Un peu plus tôt, seigneur, me le faire connoître:
Mais que j'attende en paix, et sans être vengé,
Qu'il daigne faire grace à mon cœur outragé,
Non... Sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'état, mon honneur, et Constance.
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir...

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, SIFFRÉDI, OSMONT, GARDES.

RODOLPHE, *à Osmont.*

Seigneur, au nom du roi,
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFRÉDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut, de plus, au fort me suivre sans délai.

OSMONT, *à Siffrédi.*

Voilà de son pouvoir un glorieux essai!

SIFFRÉDI, *à part.*

Juste ciel! pour l'état quel funeste présage!

Ce prince dont mes soins ont formé le jeune âge...
Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra...
(*à Osmont.*)
Allez... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur; il aime la justice.
A ses pieds il verra le bord du précipice.
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Il fait nuit.

SCÈNE I.

SIFFRÉDI.

Le roi me l'a promis... Plus calme et plus traitable,
A ma prière enfin il rend le connétable;
Demain il sera libre au premier trait du jour.
Mais qu'espérer, hélas, d'un si foible retour!
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le roi persiste encor dans son projet funeste.
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte et la sienne... Oh! que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes!
Que de sang innocent pour expier leurs crimes!...
Que dis-je?... Ah! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil... en voulant l'éviter;
Mais j'atteste, du moins, l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pénètre l'abyme
Que mon zèle fut pur, et n'eut jamais pour loi
Que le bien de l'état et la gloire du roi.
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause :

N'importe; quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel.
Soyons justes et vrais; et laissons faire au ciel...
Quelqu'un vient... à cette heure...

SCÈNE II.

OSMONT, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI.

O ciel! quelle est ma joie!
Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie?
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté;
Mais le roi le prévient, et ce retour efface...

OSMONT, *l'interrompant.*

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grace;
Je n'en attends de lui, ni n'en veux. Non: mon cœur,
Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse.
Il m'a laissé sortir, sur la simple promesse
Que l'aube, en se levant, me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens, une troupe zélée,
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée.
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi,
Nomment tyran celui que vous appelez roi.
« C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
« Et les lois de l'état et la paix domestique.
« Quoi! ce consentement authentique et formel

« Étoit donc pour Constance un affront solennel !
« Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.
« Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
« Qui l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
« Constance le partage et s'en rende l'appui,
« C'est au roi des Romains d'y monter avec elle :
« Au défaut de Guiscard, le testament l'appelle... »
Voilà quels sont, seigneur, les sentiments de tous :
Refuserez-vous seul de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumières
Ont dirigé du roi les volontés dernières?

SIFFRÉDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
L'intérêt de l'état inspira plus que moi;
Mais craignons, avant tout, de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux, sous vos drapeaux, que prompts à se ranger
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre ou de mourir pour elle :
Ceux du roi sont nombreux; et, sous ses étendards,
Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître.
Ce trône dont jadis posa les fondements
L'immortelle valeur de nos héros normands,
Leurs fils souffriront-ils que la race suève
A la leur aujourd'hui le dispute et l'enléve?
Non; le roi des Romains leur seroit odieux.
Ah! que la passion ne ferme point nos yeux;

Et s'il est vrai, seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur, comme dans notre bouche,
Si nous aimons l'état, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen : perdons qui nous offense.
Écrasons un tyran, tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler.
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,
Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFRÉDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui, superbe et farouche, immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu, pour loi.
Le véritable honneur n'est que la vertu même;
Oui, de nos actions seule arbitre suprême...

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu le courage glacé.
Moi dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFRÉDI.

Eh bien ! à vos fureurs immolez donc l'état :
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice;
Non... Du roi, cependant, je blâme l'injustice ;

Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous :
Le roi réclame en vain, vous êtes son époux.
Ma juste fermeté bravera sa colère;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son desir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi :
Je ne partagerai vos complots ni son crime,
Mais je serai, seigneur, sa première victime.
Adieu... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, seigneur, d'inutiles efforts.
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFRÉDI.

Le roi verra l'abyme où son projet l'engage.
Demain tout peut changer. Mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

OSMONT.

Que je compte sur lui!... Promesse trop frivole!
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole;
Il porte à ce tyran un amour insensé.
Dois-je lui confier mon honneur menacé?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme.
Mille soupçons affreux s'élévent dans mon ame :
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin...
Si cette nuit couvroit un horrible dessein!

Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle...
La perfide!... Je crains un complot odieux....
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux...
Arrachons-la d'ici; prévenons l'entreprise.
J'ai des amis tout prêts, la nuit me favorise.
Allons les disposer autour de ce palais.
Il faut de mon projet assurer le succès.
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre...
Ah! dans les noirs transports où mon ame se livre,
Blanche, Guiscard, et moi, je puis tout immoler...
J'entends du bruit... Sortons.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Où voulez-vous aller?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promène au hasard sa démarche inquiète,
Et, poursuivant en vain un repos qui vous fuit...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon ame au trouble qui la suit.
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser! ô ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur.
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profonde
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi, je le veux; mon amitié l'exige.
Tes conseils m'ont perdue... Oui, laisse-moi, te dis-je.
N'aigris point ma douleur... ne me réplique rien.
(*Laure s'éloigne.*)

SCÈNE V.

BLANCHE.

Me voilà seule enfin... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon cœur les cruelles alarmes!
O sommeil! c'est en vain que j'implore tes charmes.
Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur...
O reproche cruel! ô trop fatale erreur!
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte :
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte...
(*Elle se jette dans un fauteuil.*)
Ne puis-je me calmer? la terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit!
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!

Mais qu'entends-je?... Quel bruit a frappé mon oreille?...
(*Elle se lève.*)
Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient... C'est le roi.
Quel projet!... Je frissonne... O ciel!

SCÈNE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

Rassure-toi:
J'ai su me ménager une secrète entrée.

BLANCHE.

Comment, en vous voyant, puis-je être rassurée?
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont... Si mon honneur, si mes jours vous sont chers..

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre?
Quel dessein!... Je ne dois ni ne veux vous entendre :
Non... Vous voyez ma peine et mon trouble mortel...
Songez à quel reproche...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire;
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincère,
C'est de m'avoir trahi... Le temps est précieux;
Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville.
Il faut me suivre... Viens; un respectable asile...

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous?
Un asile! En est-il qu'auprès de mon époux?
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austère devoir
De ne jamais oser vous parler ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon ame
Le souvenir trop cher d'une première flamme;
Que nous devons nous fuir, et qu'épouse d'Osmont
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.
Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton cœur.
Rappelle nos sermens, et consens que l'on brise
De vains nœuds, qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Ton cœur, soumis à ce juge suprême,
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même.
Vous n'étoufferez point son murmure importun :
Il dit qu'un souverain, comme père commun,
Doit respecter les droits d'un père de famille,

Le laisser à son gré disposer de sa fille;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine!

BLANCHE.

Le ciel, qui consacre ma chaîne,
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine :
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas!

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais.

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas.

GUISCARD.

Blanche, l'heure s'envole; il en est temps encore.
J'eus tes premiers serments : tu m'aimas, je t'adore.
Viens : mon trône t'attend; mais il faut, sans retard...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Que parles-tu de trône? Un désert et Guiscard...
C'en est trop... Près de vous, malgré moi, je m'oublie.
(*avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point : je demeure en ce lieu;
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.
Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! Ciel! quel est mon effroi.

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... Eh bien! j'obéis; et sur l'heure
(*tirant son épée.*)
Ce fer...

BLANCHE.

Guiscard, arrête, ou le plonge en mon sein;
Termine, par pitié, mon malheureux destin.
C'en est trop, je succombe à ma douleur mortelle.
Au nom de cet amour...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu, qui console au comble du malheur.
Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma gloire?
Si je pouvois, cruel, et te suivre, et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non...

GUISCARD, *se jetant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds!

SCÈNE VII.

OSMONT, BLANCHE, GUISCARD.

OSMONT, *à part.*

Ciel! qu'est-ce que je voi?
(*à Guiscard, en mettant l'épée à la main.*)
Guiscard aux pieds de Blanche!... A moi, tyran! vengeance!

Défends-toi.

GUISCARD, *mettant aussi l'épée à la main.*

Songe, traître, à ta propre défense.

(*Ils se battent; Osmont tombe mortellement blessé.*)

BLANCHE, *à Osmont, en courant à lui.*

O malheureux époux!

OSMONT, *se ranimant, et la frappant de son épée.*

Femme perfide! meurs.

(*Il retombe.*)

SCÈNE VIII.

SIFFRÉDI, RODOLPHE, BLANCHE, GUISCARD, GARDES.

SIFFRÉDI, *à part.*

Quel bruit se fait entendre!... O destins! ô fureurs!

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, *d'une voix mourante.*

Ah! si je vous suis chère,

Épargnez ses vieux ans.

SIFFRÉDI.

O ma fille!

BLANCHE.

O mon père!

GUISCARD.

Blanche! ma chère Blanche!

BLANCHE.

Écoutez-moi, tous deux...

O trop malheureux père!... Amant plus malheureux!
Jurez de respecter ma volonté dernière.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumière.

BLANCHE.

Non: vivez, je le veux. Consolez ce vieillard.
(*à Siffrédi.*)
Ne lui reprochez rien... Vous, consolez Guiscard...
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...
(*à part.*)
La lumière me fuit... La force m'abandonne.
(*à Guiscard, en lui tendant la main.*)
Ciel! prends pitié de moi... Guiscard .. ta main... je meurs
GUISCARD, *à part, en voulant se frapper de son épée.*
Elle expire!... La mort réunira nos cœurs.
(*On le désarme.*)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE EN CINQ ACTES,

IMITÉE DE L'ANGLAIS, EN VERS LIBRES,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 7 mai 1768.

PERSONNAGES.

BÉVERLEI.
MADAME BÉVERLEI, son épouse.
HENRIETTE, sœur de Béverlei.
TOMI, enfant de six à sept ans, fils de Béverlei et de son épouse.
LEUSON, amant d'Henriette.
STUKÉLI, faux ami de Béverlei.
JARVIS, ancien domestique de Béverlei.
UN INCONNU.
UN SERGENT.
DES RECORS.

La scène est à Londres.

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon mal meublé, et dont les murs sont presque nus, avec des restes de dorures.

SCÈNE I.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

(*Elles sont assises et travaillent, l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.*)

Mme BÉVERLEI, *tournant la tête vers le fond du théâtre.*

Chère Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur; mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L'indigence!

Mme BÉVERLEI.

Oh! pour celui-là.
Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur; et déja
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce salon que j'ai vu si richement orné,
Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
Ce sont besoins du luxe, et non de la nature.
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés;
A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même.
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux!
Tomber de l'opulence au sein de la misère,
Cela n'est donc rien, selon vous?
Oh! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frère:
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr, vous-même, il saura vous contraindre.

Mme BÉVERLEI.

Mon époux?... Je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu!
Combien de fois après l'aurore
Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore?
Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour du moins consoloit votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui:

Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

MME BÉVERLEI.

C'est la première fois.

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse!
Jamais contre lui de courroux!
Ah! vous êtes trop bonne, et mon frère en abuse.

MME BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut.

HENRIETTE.

Qui les renferme tous.
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme.

MME BÉVERLEI.

Eh! ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins, ont flétri sa jeunesse.

MME BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

(*voyant madame Béverlei soupirer.*)
Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux.

Hélas! quel sera son partage?
Pauvre enfant!

Mme BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux:
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux;
Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge.
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mère il apprendra
La patience et le courage.
Ah! croyez-moi, ma chère sœur,
Le bonheur, dont souvent l'on ne poursuit que l'ombre,
C'est le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu: sur son front toujours sombre
On lit l'affreux remords dont il est dévoré:
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré...
Ah! s'il pouvoit se pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation.
Le peu que j'eus pour mon partage
Entre ses mains est demeuré.
Je crains...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de sacré.
Dès ce jour je veux qu'il me rende

Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.
Pour lui faire cette demande,
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

Mme BÉVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chère.

Mme BÉVERLEI.

Non; ce bien vous est nécessaire:
L'hymen doit à Leuson engager votre foi,
Cet amant en est digne; et je ne sais pourquoi
Son bonheur toujours se diffère?

HENRIETTE.

Puis-je y penser, lorsque ma sœur
Gémit sous le poids du malheur?

Mme BÉVERLEI.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiète:
J'ai des diamants, des bijoux;
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite,
Et s'il faut m'en priver...

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Ah! ma sœur.

Mme BÉVERLEI.

Calmez-vous.
Ma chère Henriette est trop vive;
Tout peut encor se réparer.
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer:
Incessamment il nous arrive;
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fonds pour le jeu,
Qui, croyez-moi, durera peu.

Mme BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un joueur se corrige,
Ma sœur!

Mme BÉVERLEI.

Ah! si le ciel opéroit ce prodige,
Mon sort pourroit faire encor des jaloux.
De mille biens environnée,
Et sur-tout possédant le cœur de mon époux,
Des riches votre sœur fut la plus fortunée;
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je serai la plus heureuse encore.

HENRIETTE.

Oh bien! ma sœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au surplus,
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon:
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Mme BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête homme.

HENRIETTE.

Oh! sans cesse pour tel lui-même il se renomme.
Leuson n'est pas léger, et le croit un fripon.

MME BÉVERLEI, *avec un air inquiet.*

N'entends-je pas quelqu'un?

HENRIETTE.

Non.

MME BÉVERLEI.

Je suis au supplice!...

(*Elle regarde à sa montre.*)

Huit heures et demie!

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié!

MME BÉVERLEI.

Pour le coup...

SCÈNE II.

JARVIS, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'est Jarvis qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois congédié.

MME BÉVERLEI, *à part.*

Sa présence m'est un reproche...
(*à Jarvis.*)
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche
Dont il se sent humilié.

JARVIS.

Madame, excusez-moi : je l'ai donc oublié...
(*regardant l'appartement.*)
O ciel! en quel état je vois votre demeure!...

M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aspect de ces lieux?
Je voudrois les cacher : pardonnez, je suis vieux;
A mon âge aisément l'on oublie et l'on pleure.

Mme BÉVERLEI, *à part.*

Je ne l'écoute pas avec tranquillité...
(*à Jarvis.*)
Asseyez-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'est bien de la bonté.
Est-il bien vrai, mon pauvre maître
A, dit-on, perdu tout son bien?
En ce logis je l'ai vu naître.
L'honnête homme de père, hélas, qu'étoit le sien!
Que Dieu fasse paix à son ame!
Mais, après quarante ans, madame,
Il n'eût pas renvoyé le bon homme Jarvis.
Jusqu'à sa mort je le servis :
Courbé sous le poids des années,
J'espérois auprès de son fils
Passer celles encor qui me sont destinées;
Mais il ne me l'a pas permis.
Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune?
Trop librement, parfois, je me suis déclaré.

Mme BÉVERLEI.

Non; de vous s'il s'est séparé,
Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est-il réduit si bas? Oh! j'en suis pénétré.
Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.

Son père a bâti la maison;
Et cent fois dans mes bras, hélas, mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon...
Aux pauvres, il étoit si bon!
« D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables;
« Des pauvres?... Ce sont nos semblables.
« Je veux, si je suis jamais roi,
« Qu'en mon royaume tout abonde;
« Je rendrai riche tout le monde,
« Et je commencerai par toi... »
Ce sont les mots de son enfance:
Comme d'hier je m'en souviens;
Et voilà que lui-même il est dans l'indigence.

MME BÉVERLEI, *à part.*

Mes pleurs coulent en abondance...
(*bas, à Henriette.*)
Parlez-lui.

HENRIETTE, *bas.*

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS, *à madame Béverlei.*

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,
De m'attacher à son malheur?
Ce refus perceroit mon cœur,
Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

MME BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCÈNE III.

STUKÉLI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, JARVIS *dans le fond.*

(*Les dames se lèvent.*)

MME BÉVERLEI, *à Stukéli.*

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,
Hier au soir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami seroit resté
Toute la nuit loin de sa femme?

HENRIETTE.

Votre ami! Pouvez-vous vous dire son ami,
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice.
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié.
J'ai même été jusques aux larmes.

Enfin, le trouvant sourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,
Poussé l'amitié jusqu'au bout,
En lui tenant ma bourse ouverte?
J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, monsieur, une fausse pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abyme où son penchant l'entraîne!
Vous vous attendez peu d'être remercié?

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse.
J'espérois...

Mme BÉVERLEI, *à Henriette, voyant qu'elle veut faire de nouveaux reproches à Stukéli.*

C'est assez...
(*à Stukéli.*)
Répondez-moi, de grace;
Vous quittâtes hier mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilson,
Avec gens qu'à connoître il n'est profit ni gloire.
Il ne m'en a pas voulu croire.

Mme BÉVERLEI.

Y seroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis sait la maison.

JARVIS, *à madame Béverlei.*

Madame, irai-je?

Mme BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE, *à Jarvis.*

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI, *à Jarvis.*

Et gardez-vous de prononcer mon nom;
(*à part.*)
Il se plaindroit de moi... peut-être avec raison.

Mme BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Allez donc... Mais, de grace, avec un soin extrême
Évitez tous les mots qui pourroient l'offenser.
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser :
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi :
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'apartient pas de lui rien reprocher;
Et puis, voudrois-je le fâcher?
Mon pauvre maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne?
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

TOMI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, STUKÉLI.

(Tomi entre, et dit un mot tout bas à Henriette.)

HENRIETTE, *à Tomi.*

A l'instant, mon petit ami.
Venez.

Mme BÉVERLEI, *à Tomi, en l'appelant.*

Écoutez-moi, Tomi.
Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre père, mon fils, n'a pu vous embrasser;
Mais, quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien caresser:
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh! maman, je n'ai garde:
J'aime tant mon papa!

Mme BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde;
Songez-y bien.

HENRIETTE, *à Tomi, en l'emmenant.*

Venez.

(Tomi baise la main de sa mère, et sort avec Henriette.)

SCÈNE V.

MADAME BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

C'est tout votre portrait:
Il est charmant!

Mme BÉVERLEI.

Oh! c'est son père, trait pour trait...
Que tous deux le ciel les conserve!...
(*Elle s'assied, et Stukéli aussi.*)
Mais daignez à présent me parler sans réserve.
A mon époux, monsieur, n'est-il rien arrivé?
C'est la première fois que la nuit il s'absente;
Et je crains...

STUKÉLI.

Quoi! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit et votre beauté,
Tant de charmes, qu'en vous l'on admire et l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité?

Mme BÉVERLEI.

Sans convenir, monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi:
Sur ce point je suis sans alarmes;
Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le croi;
Et c'est avec plaisir, madame, que je voi

Que vous connoissez trop le monde
Pour écouter les vains propos
Que hasardent souvent les sots
Et les méchants dont il abonde.

Mme BÉVERLEI.

Quels propos, et sur quoi?... Je ne vous entends pas.

STUKÉLI, *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

Mme BÉVERLEI.

Pourquoi donc, monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

Mme BÉVERLEI.

D'accord...
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime, j'en suis sûre;
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport:
Tout au contraire; et dans ce monde,
Qui de sots, dites-vous, et de méchants abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort,
Son cœur me reste au moins dans ma douleur profonde;
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez: peut-être
Le zéle et l'amitié m'ont fait aller trop loin.
Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrétement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin.

Mais, malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre...

MME BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il me suffit, pour les confondre,
Que je connoisse mon époux.
Tous ces vains bruits je les méprise;
Et, si vous permettez, monsieur, que je le dise,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous...
(*à part.*)
Je ne puis résister au tourment qui me presse!
(*à Stukéli.*)
J'ai besoin de repos, monsieur, et je vous laisse...
Vous pouvez cependant ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

STUKÉLI.

Bon! mon projet a réussi.
J'ai mis le trouble dans son ame...
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,
Vous avez dédaigné ma flamme...
Sous le voile de l'amitié,
J'ai déja ruiné le rival que j'abhorre...
Dans le cœur de sa femme il faut le perdre encore...
Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame:
Mon bonheur seroit imparfait,

Si l'amour... Oui... déja dans l'esprit de la femme
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espère bientôt... Quelqu'un vient... C'est Leuson.
Son esprit pénétrant me met en défiance :
Il m'impose par sa présence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCÈNE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

Je vous trouve à propos. Jusqu'en votre demeure
J'aurois été, monsieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LEUSON.

De mon ami,
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Monsieur, je crois l'avoir prouvé.
Dans les occasions Béverlei m'a trouvé.
J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit. On veut que, chez Vilson,
Vous ayez avec Machinson

Une secrète intelligence :
Vous vous enrichissez, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur...

LEUSON, *l'interrompant.*

C'est ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je?

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, *paroissant, et restant un moment à écouter au fond du théâtre, sans être vue de Leuson ni de Stukéli;* LEUSON, STUKÉLI.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Monsieur Leuson,
Sur une question semblable,
Ici je m'expliquerois mal.
J'espère quelque jour, en lieu plus convenable...

LEUSON, *l'interrompant.*

Le jour, le lieu, tout m'est égal.
Sortons ; l'instant est favorable.

HENRIETTE, *à Leuson, en le retenant.*

Monsieur Leuson, où voulez-vous aller?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Il suffit; serviteur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ensemble?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître. Il sait, le scélérat!
Que Leuson le connoît, et dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat?
Hasarderez-vous votre vie?...
Vous remplissez mon cœur d'effroi.

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi
Transporte mon ame ravie!
Qu'en craignant pour mes jours vous me les rendez chers!
Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide et sombre,
Vil opprobre de l'univers,
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.
Je crois à sa valeur comme à sa probité.
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les lois,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire;
Mais je l'aurai dans peu, j'espère.
C'est à vous cependant d'autoriser mes droits.

Donnez-moi Béverlei pour frère;
Que ses intérêts soient les miens:
Ne différez plus des liens...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Trouvez bon que je les diffère
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler... Hélas! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, et son cœur se consume.
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non: son état est trop cruel;
Et je vais essuyer ou partager ses larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans une place publique, près de la maison de Béverlei.

SCÈNE I.

BÉVERLEI, *fort en désordre.*

Ciel! voici ma maison, et je crains d'y rentrer.
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer...
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte et le remords me suivent en tous lieux...
O du jeu passion fatale!
Ou plutôt vil amour de l'or!
Eh! qu'avois-je besoin d'en amasser encor?
A ma félicité quelle autre fut égale?
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes desirs.
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs...
Ah! pour moi que le ciel ne fut-il plus avare!...
Si, lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,
La sagesse est un don si rare,

La médiocrité, mère du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas, qui nous égare!...
Malheureux!

SCÈNE II.

JARVIS, BÉVERLEI.

JARVIS.

Ah! monsieur, je sors de chez Vilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis! Connois-tu cette horrible maison?
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où, parmi l'intérêt, la bassesse, et les crimes,
Régnent le désespoir, la malédiction;
Image de ce lieu de désolation,
Dont le courroux du ciel a creusé les abymes?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler madame:
Elle n'étoit pas bien; ses larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laisse-moi... Tu dis que ma femme?...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.
Votre retour, monsieur, peut seul la consoler.
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis: moi-même je me blâme;
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas!
Je ne sais s'il est des ingrats;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont su paroître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
Abandonnerois-je un bon maître,
Lorsque de la fortune il est abandonné?

BÉVERLEI.

Eh! que peux-tu pour moi?

JARVIS.

Bien peu de chose.
Cependant... Pardonnez... mon cher maître, je n'ose;
En vous l'offrant, je crains...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

O digne serviteur!
De ton maître avili crains plutôt la bassesse:
Oui, crains que, sans pitié, dépouillant ta vieillesse,
Je n'abuse de ton bon cœur.
Tu ne sais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un joueur.
J'ai ruiné mon fils, et ma femme, et ma sœur:
De la même fureur crains d'être aussi la proie.
Un misérable qui se noie,
S'attache, en périssant, au plus foible roseau.
Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
Si tu savois, ô ciel, à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!
Ma femme... Ah! je suis confondu...
Moi qui comptois un jour perdu
Le jour que je passois loin d'elle,
De toute cette nuit elle ne m'a point vu!

J'ai passé cette nuit cruelle,
Dans les convulsions d'un malheur obstiné,
A maudire cent fois le jour où je suis né.

JARVIS.

Venez donc; chaque instant pour madame est une heu
Songez...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Et tu dis qu'elle pleure?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer;
Des larmes s'échappoient à travers sa paupière.
J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.
Vous n'avez pas un cœur de pierre;
Ah! si vous l'aviez vue...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Hélas! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même!
Sa vertu méritoit de plus heureux destins!
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur.
Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur!
Abandonne ce misérable:
Va trouver ta maîtresse... Hélas! dans son malheur,
On peut la consoler; elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais, vous-même, venez.

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice, en rêvant, s'est jeté :
Le meilleur des humains, c'est ainsi qu'on vous nomme,
Est par-tout plaint et regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connoître.
Dis plutôt, sans flatter ton maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frère sans amitié, père sans naturel...
Va, dis-je, trouver ta maîtresse;
Je te suis.

JARVIS.

Eh! pourquoi différer d'un instant?
Son cœur est bien dans la détresse :
Elle a bien des chagrins, mon cher maître; et pourtant
Je jurerois que votre absence
De tous ses maux est le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.
A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle...
Mais modère pour moi ton zèle.
Qu'ont mes malheurs et toi, Jarvis, à démêler?
Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,
De l'honneur tu suivis la loi;
Et l'honneur rarement conduit à la richesse.
Les besoins vont bientôt assaillir ta vieillesse;
Ne mets pas la misère entre la tombe et toi...

Je vais chez Stukéli.

JARVIS, *voyant paroître Stukéli.*

Le voici.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.

(*Jarvis s'éloigne.*)

SCÈNE III.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

Eh bien! cher Stukéli, quelle ressource?

STUKÉLI.

Aucune,
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent?

STUKÉLI.

On veut des sûretés. En avez-vous quelqu'une?
Quant à moi, je n'ai rien qui puisse être engagé:
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commune.
Dans l'abyme où j'étois plongé
Vous m'êtes venu tendre une main secourable,
Et moi, doublement misérable,
J'ai dans le même abyme entraîné mon ami:
Voilà de mes tourments le plus insupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi;
Appelons, croyez-moi, le courage à notre aide.
La plainte n'est point un remède.
Voyez s'il ne vous reste plus
Quelqu'un de ces bijoux, brillants et superflus,
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidèle dépositaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur :
Il ne reste plus rien que la honte à son frère.

STUKÉLI.

Tant pis; car, entre nous, je le dis sans humeur,
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il est trop vrai.

STUKÉLI.

Riche dans son état,
Peut-être, Jarvis...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah!

STUKÉLI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'est pas le temps d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard?

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusque départ!

STUKÉLI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,
Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit.
Leuson en fait courir le bruit.
Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même;
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh! vous en fais-je aucun? C'est moi seul que j'accuse.
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots.
Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien!... Mais pour tirer vous et moi d'embarras,
Il faudroit autre chose; et vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une prison mon séjour et le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu.
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh! je ne prétends point cela...
Votre femme... Mais non, je prévois la réponse;
Et trop malaisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamants?... Cruel! je ne puis m'y résoudre.
Tombe plutôt sur moi la foudre.
Son époux jusque-là ne sauroit s'avilir.
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté.
J'ai des pressentiments dans l'ame,
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi : le même espoir m'enflamme.
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.
Mets ce que j'ai fait en oubli;
Laisse-moi dans le précipice.
Je ne presse plus un ingrat.
Qu'une femme, qui t'est si chère,
Conserve ses bijoux, en pare, avec éclat,
Et son orgueil, et sa misère...
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!

Que vous connoissez mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas.
Son éclat naturel suffit à ses appas.
C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure;
C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux.
Pour les besoins de son époux,
Elle s'en priveroit sans peine et sans murmure.

STUKÉLI.

Non; de sentiment j'ai changé.
Mon amitié fut sans réserve;
Que dans une prison plongé,
Votre ami...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Le ciel m'en préserve!
Qu'un ami généreux, pour m'avoir assisté,
Dans une prison soit jeté!
Stukéli me croit donc sans honneur et sans ame?
Dans le désespoir où je suis,
Accablé sous le poids du malheur et du blâme,
Je n'achéterai point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah! sans être de glace,
En a-t-on moins en pareil cas?
Non... Finissons de vains débats;
Je vois ce qu'il faut que je fasse,
Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop pressant.

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend...

(*à part.*)

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, *s'approchant de sa maison.*

Entrons.

SCÈNE V.

HENRIETTE, *sortant de la maison de Béverlei;*
BÉVERLEI.

HENRIETTE.

C'est vous, enfin, mon frère?
O mon dieu! comme vous voilà!...
Qu'en voyant ce changement-là
Ma pauvre sœur aura de peine!

BÉVERLEI.

Que fait-elle?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.

Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frère, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

L'impatience est grande!...
Quoi donc, ma sœur, votre Leuson
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde.
Ose-t-il...

HENRIETTE, *l'interrompant à son tour.*

Sur ce point, mon frère, il n'ose rien.
C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien;
Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelque inquiétude?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser;
Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer.
Le coup pourra m'en être rude;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude.
Mon mal sera pour moi plus léger que le leur...
Maudite passion!...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Épargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis;

Deux anges l'habitoient, son épouse et son fils.
La candeur ingénue et la beauté modeste
Lui prodiguoient leur doux souris;
Et, lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,
Il s'est précipité dans l'abyme funeste
De la misère et du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle! vous me percez l'ame!

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Un frère de sa sœur attendoit plus d'égard.
Choisissez des couleurs moins dures :
Vos reproches viennent trop tard;
Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.
De vos effets, demain nous parlerons, ma sœur :
Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc. Jusque-là je forcerai mon cœur
A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du ciel respecter le courroux,
Et, sans murmure, adorer sa justice.
Que ce soit, cependant, un frère qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups;
Que ce soit un père, un époux...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh! ma sœur.

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, TOMI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

Mme BÉVERLEI, *sortant de sa maison avec Tomi, à Béverlei, en courant à lui.*

Soyez le bienvenu!... Vous voilà, mon ami!

BÉVERLEI.

Chère épouse! J'ai fait une bien longue absence;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

Mme BÉVERLEI.

Mon ami, laissons là ma peine et mes alarmes...
Je vous vois; tout est oublié.

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse et de charmes!...
Que je me sens humilié!
Que de reproches à me faire!

(*Pendant cet aparté, madame Béverlei parle bas à son fils, et lui dit d'aller à son père.*)

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras...

(*Il le baise.*)

Venez çà, cher enfant!... Plus sage que ton père,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas,
Puisses-tu consoler ta malheureuse mère!

Mme BÉVERLEI.

Malheureuse!... Elle ne l'est pas :

Vous m'aimez.

TOMI, *à Béverlei.*

Mon papa...

BÉVERLEI.

Dites, mon fils.

TOMI.

O dame!

J'ai bien eu du chagrin!

BÉVERRLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

Mme BÉVERLEI, *en mettant son doigt sur sa bouche.*

Tomi,

Paix!

BÉVERLEI.

Laissez-le dire, ma femme...

(*à Tomi.*)

Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord;

Et puis, en me baisant, elle pleuroit plus fort:

Et moi, je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre enfant!

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Que je sens vivement tout mon tort!

Mme BÉVERLEI.

Pardonnez, votre absence à mon cœur est cruelle.

SCÈNE VII.

LEUSON, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

Mme BÉVERLEI, *à Béverlei en lui montrant Leuson.*

Voici monsieur Leuson, dont le zèle et les soins
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI.

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non : mais j'espère, au moins,
Que bientôt vous me pourrez l'être.
J'espère parvenir à démasquer le traître...

BÉVERLEI, *l'interrompant vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié?

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.
Quand vous saurez qu'il est le vil associé...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

N'allez pas plus avant : qui l'outrage m'offense...
(*à madame Béverlei.*)
J'aurois, ma chère amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien! nous vous laissons, mon frère...
(*à Leuson.*)
Venez, monsieur Leuson.

LEUSON, *à Béverlei.*

Un temps pourra venir
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

(*Henriette rentre avec Leuson et Tomi.*)

SCÈNE VIII.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'ai peine à retenir
La colère qui me posséde!
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeler traître, et l'oser devant moi!

Mme BÉVERLEI.

Leuson vous aime et vous estime :
A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi;
Mais il faut excuser le zéle qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi...
Si vous saviez combien je lui suis redevable!
On connoît à l'épreuve un ami véritable;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Mme BÉVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!
On n'a point le cœur assez bas :
Je pense comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas! ma chère amie,
Que tout le monde ici n'a-t-il votre douceur!
De toutes les vertus vous êtes le modèle.
J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent et fidèle...
Ah! j'ai détruit votre bonheur.

Mme BÉVERLEI.

Il ne l'est point; sortez d'erreur.
J'ai tout quand je vous vois; et durant votre absence
Votre retour fait tous mes vœux.
Oubliez le passé, comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance:
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas! trop généreuse!
Malgré moi du passé le cruel souvenir
Réfléchira son ombre affreuse
Sur les derniers moments de mon triste avenir...
Mais un autre chagrin, en secret, me dévore.

Mme BÉVERLEI.

Parle, et dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que, dans son honneur,
Si lâchement on assassine...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Eh bien?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine.

Tout le bien qu'avoit Stukéli
Dans mon naufrage enseveli...
Des créanciers pressants, dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective
Que l'infame séjour d'une horrible prison...
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison.
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

Mme BÉVERLEI.

J'espère...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Il faut agir, et non pas espérer.

Mme BÉVERLEI.

Le fonds que sur Cadix nous avons à prétendre
Est très considérable, et va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre.
Dans l'amertume de son cœur,
Il m'a reproché son malheur.

SCÈNE IX.

UN INCONNU, *apportant une lettre;* BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à l'inconnu.*

Que voulez-vous?

L'INCONNU, *lui présentant la lettre.*

C'est une lettre,
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

(*Béverlei prend la lettre, et l'inconnu se retire.*)

SCÈNE X.

RÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle est de Stukéli.

Mme BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BÉVERLEI, *lisant.*

« Venez me voir le plus promptement que vous « pourrez. C'est la seule marque d'amitié qu'actuelle- « ment je desire de vous. Depuis que je vous ai quitté, « j'ai pris la résolution d'abandonner l'Angleterre. « J'aime mieux me bannir de ma patrie que de devoir « ma liberté au moyen dont nous avons parlé tantôt. « Ainsi n'en dites rien à madame Béverlei; et hâtez- « vous de venir recevoir les adieux de votre ami « ruiné,

STUKÉLI. »

Et ruiné par moi!... Je suivrai son exil.

Mme BÉVERLEI.

Quoi!...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse!
J'ai causé son malheur, je dois le partager...
(*à part.*)
O fureur de jouer! abominable vice!
(*à Madame Béverlei.*)
Voilà tes fruits amers... Il faut le soulager,
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne puis supporter l'état où je vous voi...
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi;
En est-il quelqu'un qui vous reste?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir; je suis seul criminel...
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver et mon fils et sa mère.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

Mme BÉVERLEI.

Mes diamants?

BÉVERLEI.

J'ai honte...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Est-ce donc une affaire?
Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chère;
Que jamais rien par moi n'y sera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond... Tu m'en vois pénétré...
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

Mme BÉVERLEI.

Mais vous ne jouerez plus? Cela m'est bien promis?
C'est à quoi mon époux expressément s'engage?

BÉVERLEI.

Ah! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

Mme BÉVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage!...
Mais pour le meilleur des amis
Pouvois-je faire moins?

Mme BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage?...
Puisse-t-il en sentir le prix!
Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

STUKÉLI.

J'ai tout au mieux joué mon rôle!
Voilà les diamants perdus,
Et cent piéces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus,
Chez Vilson, en vain se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art.
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine;
Frappons un coup plus fort. Il faut que tôt ou tard
(*la voyant paroître.*)
Le dépit... le besoin... Mon bonheur me l'amène.

SCÈNE II.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de chez elle;* STUKÉLI.

Mme BÉVERLEI.

Ah! monsieur, vous voilà? Mon mari vous a vu?
Vous nous restez?

STUKÉLI.

J'aurois voulu

Qu'il n'eût pas exigé, madame, un sacrifice...
J'ai pour l'en détourner fait tout ce que j'ai pu.

Mme BÉVERLEI.

Oui, monsieur, je vous rends justice.
A fuir votre pays vous étiez résolu :
Je le sais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,
D'un ami, malgré soi, l'on se rend le complice.

Mme BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine; il vous a secouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part, mais de manière à être entendu de madame Béverlei.*

Pauvre femme!
Que je la plains!

Mme BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Quelque chose, en secret, paroît vous agiter?

STUKÉLI.

Il est vrai.

Mme BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Je n'y puis résister.

Mme BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKÉLI, *à part, mais de manière à être entendu de madame Béverlei.*

Son sort me fait compassion.

Mme BÉVERLEI.

Quel sort?

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire;
Et la moindre indiscrétion
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

Mme BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution...
(*voyant qu'il feint d'hésiter.*)
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui... Contentez-vous d'apprendre
Que, si vos diamants de vos mains sont sortis,
A quelque autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Mme BÉVERLEI.

O ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sais... Il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siécle... On a vu des maris...

Mme BÉVERLEI.

Eh bien, monsieur?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

Mme BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris
D'un de ces vils objets de luxe et de scandale
A qui nous prodiguons l'argent et le mépris,
La chose paroît impossible,
Alors qu'on vous connoît.

Mme BÉVERLEI.

Vous le croyez pourtant,
Je le vois.

STUKÉLI.

Vous avez une ame si sensible !
Je sens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle seroit frappée.

Mme BÉVERLEI.

Ce coup... il est porté. Vous déchirez mon cœur...
(*à part.*)
Béverlei, tu m'aurois trompée !
J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour, au sein de la misère,
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...
Un autre objet a su te plaire !
Ah ! de ce seul instant, hélas, j'ai tout perdu !

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réussit.

Mme BÉVERLEI, *à part.*

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager.
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même :
Il sait trop que de lui je ne puis me venger...

(*à Stukéli.*)
Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'imposoit silence :
Il faut parler. Je sers la beauté, la vertu...
De son secret, lui-même, il m'a fait confidence.

Mme BÉVERLEI, *le regardant fixement.*

Ainsi de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser?

STUKÉLI.

Madame...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

C'est assez : tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connoître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître.
Choisis d'être perfide ou calomniateur...
Je te crois tous les deux... Va, de ta bouche impure
Ne viens plus en ces lieux distiller le poison...
Mais tremble!... de ton imposture
Béverlei me fera raison.

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,
Madame; en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger.

Mme BÉVERLEI.

Lâche! tu n'oserois le regarder en face...
Mais ton sang souilleroit ses mains;

Je lui cacherai ton audace.
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI, *à part, en s'en allant.*

Cette fierté peut se confondre;
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.

SCÈNE III.

MADAME BÉVERLEI.

De ses artifices trompeurs
Je reconnois le piége, et pourtant je soupire!
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs...
Béverlei! Béverlei!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, MADAME BÉVERLEI.

HENRIETTE.

Je vous vois tout en larmes!
Toujours de nouvelles douleurs!
Toujours de nouvelles alarmes!
Je vous l'ai déja dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux, à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas?

Mme BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?
Il aura joué? Deviez-vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir il auroit eu ma vie.

Mme BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O ciel! quelle foiblesse!
Mérite-t-il cette tendresse?

Mme BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur!
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une ame,
(*vivement.*)
Que, fût-il un ingrat... il ne l'est pas, ma sœur,
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme:
C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien...
Adieu... Quelques instants je veux être à moi-même...
(*voyant paroître Leuson.*)
Et je vois que Leuson cherche votre entretien...
Il vous apprendra comme on aime.
(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE V.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur.
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien d'abord m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiète.
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc.

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les; voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé;

Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Prenez garde, monsieur Leuson :
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre;
Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON, *l'interrompant à son tour.*

Non; je ne doute que de moi.
On connoît mal d'abord, l'humeur, le caractère;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour;
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire :
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE, *l'interrompant vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie,
Répondez en homme d'honneur :
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne desirez pas que le mien se délie.

LEUSON.

Ah! le ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie :
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentiments cachés.
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah! cruelle!

HENRIETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,
Ce qui fut un penchant est devenu raison;
Et sur moi l'un et l'autre ont pris tant de puissance,
Que, fussiez-vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerois
La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette!... Eh bien donc! je demande,
C'est mon autre condition,
Que d'une si chère union
Le jour fixé par vous...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Ah! souffrez que j'attende.

LEUSON.

Je n'attends plus; non : il faut que demain
De tous vos délais soit le terme.
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant!

LEUSON.

Vous balancez en vain;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle est à vous... Votre secret?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O ciel!... Je reste confondue!
Perdue? Et Leuson qui le sait...
Vous avez surpris ma promesse :
De votre procédé j'admire la noblesse;
Mais...

LEUSON, *l'interrompant.*

J'ai votre parole... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, et je voi
Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupière?

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame tout entière.
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,
Peut-être vous m'allez accuser d'être fière,
Mais je crains de vous trop devoir.
Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable.
Notre fortune étoit semblable;
Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,
Laissoit tout égal entre nous.
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'est-ce pas, jusques au tombeau,
Envers vous d'une dette immense
M'imposer le rude fardeau?
N'est-ce pas...

LEUSON, *l'interrompant.*

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un
Peut-il subsister quelque dette?
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?
Tout est acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le soit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,
Henriette consent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux,
Je baise mille fois cette main que j'adore!

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,
Bates, de Stukéli le principal agent.
Il m'en a fait la confidence;
Et, sans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du scélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au ciel!

LEUSON.

Je vous laisse... Adieu, belle Henriette.

Tenez à Béverlei notre affaire secrète :
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'espère que demain ses yeux seront ouverts.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE.

De sentiments quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé !
Qu'il mérite bien ma tendresse !...
Mais, mon frère, à quel point le jeu l'a dégradé !...
Ah ! pour toi, chère sœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja brisé !...
Ce coup accableroit son courage épuisé...
Il faut la lui cacher et me résoudre à feindre...
(*apercevant Béverlei.*)
Mais voici Béverlei... Tâchons de nous contraindre.
Que cet effort coûte à mon cœur !

SCÈNE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *d'un air épanoui.*
Ah ! vous voilà, ma chère sœur.
De moi, depuis long-temps, vous avez à vous plaindre;
Le vil amour du jeu me sut trop égarer.

J'oubliai vous, mon fils, et ma femme, et moi-même.
Mais, malgré tous ses torts, votre frère vous aime;
Il vous aima toujours, et veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune;
Mais...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne le suis plus... non: j'abhorre le jeu;
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millième fois?

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle?
Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE, *voyant paroître madame Béverlei.*

Vous la voyez.

SCÈNE VIII.

MADAME BÉVERLEI, BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Ma femme, embrassez votre époux,
Et sachez le bonheur que le ciel nous envoie.

Mme BÉVERLEI.

Il sait les vœux que je lui fais pour vous...
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés. Le bon monsieur Johnson,

Homme d'honneur et banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise...
(*tirant un porte feuille de sa poche.*)
J'ai dans ce porte feuille, en billets différents,
Une somme qui monte à trois cent mille francs.
Le ciel a béni l'entreprise,
Et nous avons, au moins, décuplé notre mise.
(*Il remet son porte feuille dans sa poche.*)

Mme BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour vous...
J'espère désormais que votre ame guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,
Abjurera du jeu la triste frénésie;
Que vous me rendrez mon époux?

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos pieds cette fureur honteuse,
Qui de mon fils, qui de ma sœur,
Qui d'une épouse vertueuse
A fait trop long-temps le malheur!
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse,
Et je prends le ciel à témoin
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils et de vous rendre heureuse.

Mme BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes pères transmis jusqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétends y rentrer. Là je veux vivre en sage :

Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,
Mon cœur reposera de vous seule occupé.

Mme BÉVERLEI.

Ah! mon ami.

HENRIETTE.

Fort bien! du mal qui vous possède,
Mon frère, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remède.

BÉVERLEI.

Oh! j'en suis guéri, sans retour.
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance et la crainte,
Je traînai de mes jours le tissu détesté...
J'ai cent fois été près d'attenter à ma vie.

Mme BÉVERLEI.

Vous me faites frémir!

BÉVERLEI.

Le ciel, ma chère amie,
Pour prix de vos vertus, vient d'exaucer vos vœux...
Permettez cependant qu'un moment je vous quitte.
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte :
Le retard seroit dangereux;
Ma personne en répond... Mais bientôt...

Mme BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Avec peine
Je vous laisse aller.

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

Mme BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Mme BÉVERLEI.

Allez donc... Pendant votre absence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.
(*Elle rentre chez elle avec Henriette.*)

SCÈNE IX.

STUKÉLI, BÉVERLEI.

(*Béverlei fait un pas pour s'éloigner, et rencontre Stukéli.*)

BÉVERLEI.

Te voilà, Stukéli? Sais-tu que la fortune...

STUKÉLI, *l'interrompant.*

Oui; Johnson m'a tout dit. Je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune;
Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément.
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,

Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

STUKÉLI.

Fort bien! Ils sont tous deux, à présent, chez Vilson.
La partie est considérable :
Des flots d'or roulent sur la table;
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain...
Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroyable.
Tu viendras à propos leur prêter du secours.

BÉVERLEI.

Dans cette maison infernale
Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours :
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très fort de ne point aller là.
On n'y joua jamais une partie égale...
C'est sur un tapis vert le Pérou qui s'étale;
Tu serois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela.
La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle.
Tu parois en grace avec elle;
Avec discrétion on pourroit la tâter...
Ce n'est point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh! sois en assurance...
Cependant on peut m'arrêter.
Tu sais que Mackinson a contre moi sentence?

STUKÉLI.

Je l'avoue; et quelqu'un m'a dit, en confidence,
Qu'il vouloit, dès ce soir, la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien! cette raison décide...
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, si tu m'en crois.
Leuson viendroit encor me traiter de perfide...
Il ne parle pas mieux de toi.
(*en appuyant.*)
Il dit, par-tout, avec menace,
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons là ce monsieur Leuson :
On peut rabattre son audace...
Allons m'acquitter chez Vilson...
(*voulant lui confier son porte feuille, qu'il tire de sa poche.*)
Mais, pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui? moi! que je les prenne!
Tu connois le foible que j'ai?
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine :
Tu voudras les ravoir; et moi je céderai...
N'y va pas, Béverlei; permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, et que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête,

Que mes yeux en soient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or? des monceaux!

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis...
Mais ne nous y fions que de la bonne sorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne jouerai plus; c'est un parti bien pris...
Mais, puisque enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas : demandons Mackinson à la porte.

(*Stukéli prend le porte feuille, et il s'en va avec Béverlei.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Il fait nuit.

SCÈNE I.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

STUKÉLI.

Que parlez-vous, ô ciel, de fer et de poison?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste?
J'ai tout perdu : rien ne me reste
Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison;
Ma fureur va jusqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson?
Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Mon ami!... Barbare! à toi ce nom?
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre par l'enfer contre moi déchaîné!
Sans cette amitié détestable,
Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?

En est-il un plus misérable?
Heureux père, heureux frère, et moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien desirable?
Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur, et ma vie:
Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.

STUKÉLI.

J'excuse le malheur: votre injustice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié...
Mais avez-vous donc oublié
Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
Près d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tu brûlois de m'y voir... Oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu savois inspirer la fureur d'y courir...
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui-même à périr...
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre,
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKÉLI.

Vous savez que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains:
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître! donne-t-on du poison
Au furieux qui le demande?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James et Mackinson;
J'espérois...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

J'ai contre eux un violent soupçon.
De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson.
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé;
Et par moi l'un et l'autre, en jouant observé,
M'a paru loyal et fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKÉLI.

Béverlei!

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je ne sais...
Il me prend contre toi des mouvements de rage.

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez?...
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage?... La mort!... Mais, ma femme! mon fils!...
(*Il le saisit au collet.*)
Traître! tu m'as plongé dans l'abyme où je suis;
Il faut m'en tirer, ou, sur l'heure...
Je ne me connois plus... Pardonne...
(*voyant que Stukéli veut s'éloigner.*)
Tu me fuis?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accablé de reproches sanglants?

BÉVERLEI.

Ah! dans mes transports violents,
Puis-je savoir si je t'outrage?
Sais-je ce que je dis? Suis-je maître de moi?...
Non... Crains tout, en effet... Dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, et moi-même après toi.

(*Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux. Stukéli s'en va.*)

SCÈNE II.

BÉVERLEI.

Où porté-je mes pas?... Ciel! dans quel antre sombre
D'une ame bourrelée ensevelir l'horreur?
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,
On n'échappe point à son cœur...
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même...
O désespoir! ô honte extrême!...
Quoi! de mon repentir ce jour même est témoin :
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,
Ma femme, est par moi consolée :
Son bonheur désormais doit faire tout mon soin,

Loin de Londre et du jeu, qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste...
L'enfer, hélas ! n'étoit pas loin !
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort...

SCÈNE III.

LEUSON, BÉVERLEI.

BÉVERLEI, *à part.*

Mais, quelqu'un vient... Je crois le reconnoître...
Oui, c'est lui-même ; c'est Leuson.
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison.
Je prétends que lui-même ici me satisfasse.

LEUSON, *à part.*

Quelqu'un a prononcé mon nom...
(*à Béverlei, qu'il reconnoît.*)
Béverlei !... Mon ami, la rencontre est heureuse,
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié?
C'est avoir l'ame généreuse !
Qui vous chargeoit, monsieur, de ce soin?

LEUSON.

L'amitié.
J'espère en tout son jour faire bientôt paroître
Le mortel le plus noir, et l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler?
Quel est-il?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Je vais clairement m'exprimer.
J'ai, si l'on vous en croit, perdu par ma folie
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter.
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur et le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir;
Et peut-être un autre à ma place...
Mais je saurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir.
Des discours qu'on me fait tenir
Nommez le délateur, et de sa vile audace
Cette main saura le punir.

BÉVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que je pense,
Et ce n'est là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!...
Mais nous nous sommes vus dans le champ de l'honneur:
Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage;
Et, sans plus discourir davantage,
Défendez vos jours.

(*Il tire son épée.*)

LEUSON, *froidement.*

Frappe, ingrat!
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil scélérat
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:
Il te reste un ami... que ta main l'assassine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, et ma femme, et ma sœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête;
Je les accomplirai: ma main est toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare! si c'est l'être,
Ah! sois-le donc encore en me perçant le cœur.
Tu me vois à ce trait prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer... Je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré.
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BÉVERLEI.

Eh! par quelle raison juger qu'il m'en impose?

LEUSON.

Il sait que je l'ai pénétré.
En t'armant contre moi le lâche fourbe espère
De l'un des deux au moins par l'autre se défaire;
Mais son espoir sera trahi.
Tu ne verseras point le sang de ton ami;
Ma main du sang du mien ne sera point trempée.
Remets, te dis-je, cette épée...
Adieu; rentre chez toi. Demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.
(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

BÉVERLEI.

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche.
Dans l'occasion je l'ai vu;
Sa valeur fut toujours sans tache...
Stukéli m'auroit-il déçu?...

SCÈNE V.

JARVIS, BÉVERLEI.

(*Jarvis s'approche lentement de Béverlei, qu'il cherche à reconnoître.*)

BÉVERLEI, *à part.*

Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?...
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux...

D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut avec ce fer qu'elle me soit ravie.
(*apercevant quelqu'un qui s'approche.*)
Qui s'avance vers moi? Parle : est-ce un assassin?
Si tu l'es, viens; suis-moi : ma main,
Plus que la tienne encore, est de sang altérée;
Et plus que toi je porte dans mon sein
Une rage désespérée!

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Ah! bon homme, c'est toi?
Que fais-tu si tard dans la rue?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi...
(*voyant l'épée nue.*)
Vous-même... Ciel!

BÉVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... Elle est nue...
Auriez-vous... Ah! monsieur, vous me glacez d'effroi.

BÉVERLEI, *à part, sans l'écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La misère, l'opprobre est par-tout sur mes pas.
Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS.

(*l'interrompant.*)(*à part.*)
Monsieur!... De sa douleur l'ame tout occupée,

Il se parle à lui-même, et ne m'écoute pas...
(*à Béverlei.*)
O mon maître !

BÉVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!
C'est le pauvre Jarvis... Donnez-moi cette épée;
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la moi... Je crains...

BÉVERLEI, *l'interrompant et lui donnant son épée.*

Oui, prends-la; prends ce fer... Ote-le de mes mains.
Peut-être en ce moment c'est le ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! monsieur, quelle est donc ma joie;
Et que Jarvis se tient heureux!

BÉVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!
Mais ne reste pas davantage.
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche est le cruel partage...
Rentre, bon vieillard; couche-toi.
Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, monsieur, je vous raméne.

BÉVERLEI.

Non... jamais!

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine
Madame?... Pardonnez! vous voulez donc sa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle, et pour mon fils, de tous les maux le pire
C'est peut-être de vivre... Oui, dans leur triste sort,
Ils passeront, hélas, leurs jours à me maudire !
Laisse-moi... De la nuit je chéris la noirceur.
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténèbres.
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur...
(*écoutant avec inquiétude.*)
N'entends-je pas des cris funèbres ?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI, *à part.*

O remords ! ô fureur !...
(*à Jarvis, en lui montrant des pierres qui sont près de lui.*)
Va-t'en... Couché sur cette pierre,
Je passerai la nuit à dévorer mon cœur...
Eh ! puissé-je jamais ne revoir la lumière !
(*Il s'étend sur les pierres.*)

JARVIS, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! mon cher maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur, en larmes, vous conjure...
Au nom de Dieu, relevez-vous...
Vous n'avez point une ame dure ;
Madame est dans les pleurs...

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, *sortant de chez elle avec une petite lanterne à la main;* BÉVERLEI, *couché sur les pierres;* JARVIS, *à ses genoux.*

Mme BÉVERLEI, *à part.*

Jarvis ne revient pas...
Je ne puis soutenir une plus longue attente.
Un trouble affreux m'agite... O ciel! conduis mes pas:
Guide ma démarche tremblante.
(*Elle avance du côté où sont Béverlei et Jarvis.*)

BÉVERLEI, *à Jarvis, en se relevant à moitié.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre père, monsieur, me montroit plus d'égard;
Et vous-même dans votre enfance...
(*apercevant dans l'éloignement madame Béverlei, sans la reconnoître.*)
Mais je vois que vers nous une clarté s'avance.
Prenez garde... quelqu'un...

Mme BÉVERLEI, *qui s'est approchée, à part.*

J'entends sa voix, je croi...
Oui, c'est lui... c'est Jarvis... Que mon ame est émue!...
(*reconnoissant Béverlei.*)
Je frémis... Approchons... Ciel! qu'est-ce que je voi?

JARVIS, *à Béverlei.*

C'est madame.

BÉVERLEI, *à part, en retombant sur les pierres.*

Ma femme!... O terre! engloutis-moi!...

Mme BÉVERLEI, *à son mari, en se précipitant sur lui.*

(*à part.*)

Mon ami!... Je me meurs!... Ce spectacle me tue!...

(*à Béverlei.*)

Cruel! vous détournez la vue!
Vous fuyez mes regards!... Mon cœur se sent glacer!...
Parlez-moi!... Vous voyez qu'à peine je respire!
Ah! par pitié, faites cesser
Tout le trouble et l'effroi que ce moment m'inspire!

BÉVERLEI, *se relevant à moitié.*

Je vais plutôt les redoubler.
Frémissez... Je n'ai rien que d'affreux à vous dire.
De malédictions vous m'allez accabler.

Mme BÉVERLEI.

Ah! mon cœur en est incapable:
Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,
Qui ne doit être vu par vous
Que comme un monstre détestable.
Ce jour a fixé notre sort.
La misère, les pleurs, voilà votre partage:
C'est celui de mon fils... et le mien, c'est la mort.

Mme BÉVERLEI.

Quoi donc?

BÉVERLEI.

Tout est perdu: le désespoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'est resté.

Maudissez votre époux; il l'a bien mérité.

Mme BÉVERLEI, *à part.*

Exauce mes vœux et mes larmes,
Ciel! d'un œil de bonté regarde sa douleur:
De son front obscurci dissipe les alarmes;
Ramène la paix dans son cœur.
Si l'infortune et la misère
Doivent tomber sur l'un des deux,
Épuise sur moi ta colère,
Et que Béverlei soit heureux!

BÉVERLEI.

Eh! c'est ainsi que me maudit ta bouche!
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond et me touche!

Mme BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche...
Eh! pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage;
Mon partage n'est point la misère et les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il?

Mme BÉVERLEI.

Le courage
Et le travail... Tu sais que toujours quelque ouvrage,
Dans ton absence, occupoit mes moments:
Je trompois la longueur du temps...
Ah! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir;

Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir:
Mon désespoir cède à tes charmes;
Je me jette en ton sein, que je baigne de larmes...
O chère et tendre épouse! et tu ne me hais pas?

Mme BÉVERLEI.

Je t'aime et je te plains... Hélas!

(*Béverlei, son épouse, et Jarvis se relèvent tout-à-fait.*)

SCÈNE VII.

UN SERGENT, DEUX RECORS, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, JARVIS.

LE SERGENT, *à Béverlei.*

Je vous arrête. Il faut me suivre.

BÉVERLEI, *à part.*

O fortune! voilà le dernier de tes coups!
On ne m'y verra pas survivre.

Mme BÉVERLEI, *au sergent.*

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGENT.

Trois cents piéces.

JARVIS.

Chez moi, j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon homme,
Il faut le tout.

JARVIS.

Demain, je puis,
En fondant un contrat...

BÉVERLEI.

(*l'interrompant.*) (*au sergent.*)

Finissons... Je vous suis...
(*à Jarvis.*)
Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame;
(*à madame Béverlei.*)
Mais gardez votre argent.. Embrassez-moi, ma femme.
Pour la dernière fois je vous tiens dans mes bras...
Il faut subir mon sort...

(*On l'emmène.*)

Mme BÉVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène représente la chambre d'une prison. Il doit y avoir d'un côté une table, sur laquelle est un pot d'eau, et un verre dans une jatte; et, de l'autre, un fauteuil, et une chaise à côté. Tomi est couché dans le fauteuil, et Jarvis est assis sur la chaise à côté.

SCÈNE I.

JARVIS; TOMI, *dormant.*

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux se ferment... Il succombe.
Pauvre enfant! le voilà qui dort...
O l'heureux âge! sans effort,
Dans les bras du sommeil il tombe.
Il ne craint pas que du remord
La voix, en sursaut, le réveille.
Son innocence en paix sommeille;
Tandis que, le cœur déchiré,
Son père malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré...
Quel changement fatal!... O mon maître, mon maître!
A quelle passion vous vous êtes livré!

Que de vertus en vous un seul vice a détruites!
Et qu'il a d'effroyables suites!
Puisse le ciel...

SCÈNE II.

MADAME BÉVERLEI, JARVIS; TOMI, *endormi.*

Mme BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Que fait mon fils?

JARVIS, *lui montrant Tomi endormi.*

Vous voyez, madame, il repose.

Mme BÉVERLEI.

(*à Tomi endormi, en le baisant.*) (*à Jarvis.*)
Dormez, cher enfant... Ah! Jarvis,
Quels tourments son père me cause!
Mes discours, tu le sais, avoient eu quelque fruit;
J'avois de ses transports calmé la violence:
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit!
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre ni voir;
Et soudain, furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence.

JARVIS, *à part.*

O mon maître!

Mme BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,
J'invoquois les doux noms et d'époux et de père...

A mes larmes, à ma prière,
Il n'opposoit que des fureurs.
Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée...
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir sa femme à ses pieds abaissée,
Son cœur s'est vivement ému :
Contre son sein il m'a pressée;
Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu.

JARVIS.

Je sens couler les miens.

Mme BÉVERLEI.

Sa fureur s'est calmée.
Par le sommeil enfin sa paupière fermée,
D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le ciel en soit loué!

Mme BÉVERLEI.

Mais, cependant, ma sœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,
Et que pour mon époux il seroit important
Qu'au dehors sans tarder un moment je la visse.
Je vais profiter de l'instant,
Jarvis, où mon mari sommeille.
Toi, sois bien attentif, prends garde; et, s'il s'éveille,
Ne le laisse point seul : méne-lui son enfant.
A l'aspect de son fils, à cette chère vue,
D'un sentiment si doux un père a l'ame émue!...
Béverlei sentira son tourment adouci.
A l'instant je reviens ici.
Si de toi je n'étois pas sûre,

Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

Mme BÉVERLEI, *après avoir été doucement regarder dans la coulisse du côté où Béverlei est censé être couché.*

Il n'a pas changé de posture;
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.
(*Elle regarde tendrement son fils, et puis elle sort.*)

SCÈNE III.

JARVIS; TOMI, *dormant.*

JARVIS, *à part.*

Jusqu'au retour de ma maîtresse
J'espère qu'il reposera...
Que de vertu, que de tendresse!
L'excellente femme qu'il a!
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il savoit l'être!...
(*entendant le bruit que fait Béverlei.*)
J'entends du bruit... Allons doucement reconnoître...
(*Il va à l'entrée de la coulisse, du côté où est Béverlei.*)
Il ne dort plus... C'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre cependant, et l'œil moins égaré.

SCÈNE IV.

BÉVERLEI, JARVIS; TOMI, *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme est éloignée; écartons ce bonhomme.
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
Le repos bientôt vous a fui?

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, monsieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable,
Dans mon cœur plus tranquille, a ranimé l'espoir.
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable :
Je veux entretenir Leuson.
Va le trouver, Jarvis. Dis-lui qu'en ma prison
Il me fasse, à l'instant, l'amitié de se rendre...
(*voyant que Jarvis hésite à lui obéir.*)
Qui te fait hésiter?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon!
Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçoi...
Tu vois que je suis fort tranquille.

JARVIS.

Grace au ciel, monsieur, je le voi.

BÉVERLEI.

Va donc... je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne... obéis-moi.

JARVIS, *après avoir marqué encore de l'hésitation.*

J'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

BÉVERLEI; TOMI, *dormant.*

BÉVERLEI, *à part, après avoir fait quelques tours, et avec l'air le plus sombre.*

Mon heure est arrivée.
J'ai prononcé l'arrêt... Cet arrêt est la mort.
D'opprobre mon ame abreuvée
Ne peut plus soutenir son sort.
A ses tourments mon cœur succombe.

(*En disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau dans un verre et y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.*)

Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir!... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Étoit un éternel et funeste réveil!
Et si d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie...
(*Il élève les mains vers le ciel, et se met dans l'attitude de la prière.*)
Dieu, dont la clémence infinie...
(*se relevant.*)
Je ne saurois prier... Du désespoir sur moi
La main de fer appesantie
M'entraîne... Cependant, j'entends, avec effroi,
Dans le fond de mon cœur, une voix qui me crie:
« Arrête, malheureux! tes jours sont-ils à toi?... »
O de nos actions incorruptible juge,
Conscience!... Mais quoi! sans espoir, sans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin!
Auteur de leur misère, en être le témoin!
Endurer le mépris, pire que l'infortune!
Mourir enfin cent fois pour n'oser mourir une!...
Ah! c'est trop balancer... On peut braver le sort;
Mais la honte! mais le remord!...
(*Il prend le verre.*)
Nature, tu fremis!... Terreur d'un autre monde,
Abyme de l'éternité,
Obscurité vaste et profonde,
Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté...
Mais j'abhorre la vie, et mon destin l'emporte...
(*Il boit.*)
C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte.
De mes jours ce soleil éclaire le dernier...

Oh ! si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier !
Mais des pleurs des vivants si l'ame encore émue
Voit ceux qui lui sont chers souffrants et malheureux,
Si j'entends vos cris douloureux,
O ma femme ! ô mon fils ! ô famille éperdue !
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourment plus affreux !...
O réflexion trop tardive !...

TOMI, *en rêvant.*

Mon papa !...

BÉVERLEI.

Quel mot ai-je ouï ?...
(*apercevant son fils.*)
Mon fils !... Un doux sommeil tient son ame captive...
Jusqu'au fond de mon cœur sa voix a retenti...
Je n'entendrai donc plus sa voix ?...
O douce expression de sa bouche naïve,
Nom cher dont la nature a conservé les droits,
Tu ne frapperas plus mon oreille attentive !...
(*à Tomi endormi.*)
Que je t'embrasse au moins pour la dernière fois...
O malheureux enfant d'un plus malheureux père...
(*à part, en s'asseyant sur la chaise à côté de Tomi.*)
Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit...
Cette bouche... ces traits... ce sont ceux de sa mère...
(*à Tomi endormi, en se levant.*)
Pauvre enfant ! tu ne sens ni ne prévois ton sort.
La honte de ma vie, et l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage :
L'opprobre sera ton partage.

De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire et le jour et ton père.
La vie est-elle donc un bien si précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère:
Qui t'en délivreroit, t'ôteroit un fardeau...
Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau!...
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare...
Une épaisse et noire vapeur
Couvre mes yeux, et dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare...
Que dis-je fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice...
(*à Tomi endormi.*)
Mon fils, ce seroit là ton sort?...
(*à part.*)
Osons l'y dérober... Le moment est propice...
Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort...
(*tirant un poignard de sa poche, et le levant sur Tomi.*)
Ce fer... Tuer mon fils!... Le transport est horrible!
Nature! ah! ta voix dans mon cœur
Vient de jeter un cri terrible!...
Dans ce cœur déchiré la pitié... la fureur...
Il s'éveille.

TOMI, *se levant.*

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI, *à part.*

Sa voix, son jeune âge, ses charmes...

TOMI, *l'interrompant, en tombant à genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas : tu me désarmes.

(*Il jette le poignard.*)

O malheureux enfant ! ô mon fils ! léve-toi...
Mes pleurs inondent ton visage.

SCÈNE VI.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, BÉVERLEI, TOMI.

TOMI, *à sa mère, en courant à elle.*

Maman, sauvez Tomi.

Mme BÉVERLEI, *à part.*

Ciel ! quel est mon effroi !...
(*à Béverlei.*)
Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage,
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE, *à part.*

Juste ciel !

Mme BÉVERLEI.

Par pitié !... votre fils ! quelle horreur !
Barbare ! et vous osez l'avouer à sa mère?
(*à Tomi.*)
O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire
Il n'est besoin que de ma mort...

MME BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher et cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté
Sachez que Leuson se prépare;
Sachez que Stukéli, ce monstre détesté...

BÉVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

SCÈNE VII.

LEUSON, JARVIS, BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

LEUSON, *à Béverlei.*

Béverlei, vos fers sont rompus.
Par Jame assassiné Stukéli ne vit plus;
Un différent entre eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non. Jame est arrêté...
(*à Béverlei.*)
Vos effets sont en sûreté.
Cher ami, reprenez courage;
Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI, *se levant avec un mouvement de joie.*

Quoi! ma femme, mon fils...
La misère pourroit n'être pas leur partage?

(*à part, en retombant sur la chaise, avec un cri de douleur.*)

J'aurois pu... Qu'ai-je fait? Ciel! retenons mes cris...
Quels tourments!

MME BÉVERLEI.

Vous souffrez?

BÉVERLEI.

Ma douleur est cruelle!

LEUSON, *à madame Béverlei.*

Ses traits sont renversés; une sueur mortelle...
Madame, il faut un prompt secours.

MME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Courez, Jarvis.

(*Jarvis sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉVERLEI, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, TOMI.

MME BÉVERLEI, *à part.*

O ciel, sois mon recours!

BÉVERLEI, *à part.*

Le calme à la douleur succéde...
(*à madame Béverlei.*)
O ma femme!

MME BÉVERLEI.

Eh bien! quoi? mon ami, mon époux!

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de reméde:

Il n'en est point.

Mme BÉVERLEI.

Que dites-vous?

Il en est, il en est.

BÉVERLEI.

Épouse digne et chère,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de père.

LEUSON.

O malheureux ami! qu'avez-vous fait?

HENRIETTE, *à Béverlei.*

Hélas!

Mon frère, avez-vous pu?...

Mme BÉVERLEI, *à Béverlei.*

Non, je ne le crois pas,
Cet horrible attentat...

BÉVERLEI, *l'interrompant.*

Tout mon cœur le déteste.
Père dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les lois de la terre et du ciel.

Mme BÉVERLEI, *à part, en tombant dans les bras de Leuson qui la soutient.*

Je meurs!

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable tribunal
De celui qui me donna l'être;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal,
Le calme où je me trouve... une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...

Ma femme! ah! dites-moi que vous me pardonnez.

Mme BÉVERLEI, *avec des sanglots.*

Puisse le ciel, hélas, vous pardonner de même!

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

(*Il s'incline, soutenu par madame Béverlei, par Henriette, par Leuson, et il se met dans l'attitude de la prière.*)

Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,
Ta foible créature implore ta clémence.
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance.
Tu vois mes remords infinis:
S'ils ne peuvent, grand Dieu, désarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas du moins sur ma femme et mon fils

(*Il retombe sur la chaise.*)

Mme BÉVERLEI, *se précipitant à ses pieds, abymée de douleur.*

Ah! qu'il prenne ma vie, et qu'il sauve la tienne!

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle et de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur...

(*à Tomi, en l'appelant.*)

Mon fils!... Qu'il s'approche, qu'il vienne...

(*Tomi se met aux genoux de Béverlei.*)

(*à part.*)

Mes yeux se remplissent de pleurs...
O mort, qu'en ce moment je ressens tes horreurs!...

(*à Tomi.*)

Vous me perdez, mon fils... Il vous reste une mère...

Qu'elle vous soit toujours et respectable et chère;
Et, si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre père...
(*à madame Béverlei.*)
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs!
(*Madame Béverlei s'évanouit.*)

FIN DE BÉVERLEI.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 23 novembre 1772.

PERSONNAGES.

ÉRASTE, anglomane.
BÉLISE, sœur d'Éraste.
SOPHIE, jeune parente d'Éraste.
DAMIS, amant de Sophie.
LISIMON, ami d'Éraste et oncle de Damis.
FINETTE, suivante de Sophie.
LOLIVE, valet d'Éraste.
Deux autres LAQUAIS d'Éraste.

La scène se passe dans un salon d'une maison de campagne d'Éraste, à quelque distance de Paris.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, *en habit à l'anglaise, avec une petite perruque ronde;* FINETTE, *avec un petit chapeau à l'anglaise.*

FINETTE.

C'est vous, monsieur Damis?

DAMIS.

Chut!... Blacmore est mon nom,
De plus, Anglais, souviens-t'en.

FINETTE.

Bon!
De ce déguisement que faut-il que j'augure?

DAMIS.

Tu le sauras; mais par quelle aventure
Te rencontré-je en ce logis?
Lorsque je quittai ce pays,
Pour faire un tour en Angleterre,
Chez la marquise d'Enneterre

Tu servois?

FINETTE.

Il est vrai; mais, avec de gros biens,
Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle est impérieuse et dure;
Ne hait que son époux, et n'aime que ses chiens.
Que sans cesse pour eux il fût maltraité, passe:
C'est un mari. Mais moi, j'en devins bientôt lasse;
Un beau jour je quittai madame et ses gredins.
Enfin, je sers ici.

DAMIS.

Tant mieux. Pour mes desseins
Je t'y trouve à propos. Finette est mon amie,
Et n'a pas oublié que je suis libéral?

FINETTE.

Oh! j'oublierois mon nom. Chez moi c'est maladie.

DAMIS, *lui donnant une bague qu'il avoit au doigt.*

Ceci t'en guérira : prends.

FINETTE, *prenant la bague et la considérant.*

La bague est jolie.
(*Elle met la bague à son doigt en faisant la révérence.*)
On ne refuse pas de remède à son mal.
Çà, pour bien m'acquitter, monsieur, que faut-il faire?

DAMIS.

Me mettre au fait d'Éraste et de son caractère.
Je n'en suis instruit qu'à demi.

FINETTE.

Votre oncle cependant est son meilleur ami.

DAMIS.

S'il faut qu'Éraste à Lisimon ressemble,

C'est un philosophe parfait.
Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble,
J'étois absent.

FINETTE.

Votre oncle est un sage, en effet;
S'il est pourtant permis à quelque homme de l'être.
Éraste l'est bien moins qu'il ne le veut paroître.
Un trait pourtant lui fait honneur.

DAMIS.

Quel trait?

FINETTE.

Il suffit seul pour vous peindre son cœur.
Sophie...
(*Elle s'arrête et regarde Damis.*)

DAMIS, *vivement.*

Eh bien! achéve donc : Sophie?...

FINETTE.

Oh! oh! quel feu! je gagerois ma vie...

DAMIS, *l'interrompant.*

Ne gage point, et finis promptement.
Tu disois que Sophie?...

FINETTE.

Eut pour père Pirante,
Ami d'Éraste, et son parent;
Que, d'une fortune brillante
Privé par un maudit procès,
Il soutint d'une ame constante
Ce revers, que sa mort suivit pourtant de près.
Sophie étoit lors en bas âge,
Et son père pour héritage

N'avoit à lui laisser qu'un fonds très décrié,
L'amitié d'un parent. Qui s'y seroit fié?

DAMIS.

Tout cœur honnête.

FINETTE.

Eh bien! Pirante osa le faire;
Et par un testament d'espéce singulière...

DAMIS, *l'interrompant.*

Qu'ordonne-t-il?

FINETTE.

Vous allez voir.
« Ma chère enfant, dit-il, va demeurer sans père;
« Elle est l'unique bien qui soit en mon pouvoir.
« Du don de la nourrir, élever et pourvoir
« Je fais mon ami légataire. »

DAMIS.

Que cet acte est touchant! Il honore, à jamais,
L'ami capable de le faire,
Et l'ami digne d'un tel legs.

FINETTE.

Éraste l'accepta, sans y mettre de faste.
Un couvent est l'asile où des soins assidus
Ont formé Sophie aux vertus.
Elle comptoit seize ans, quand une sœur d'Éraste...

DAMIS, *l'interrompant.*

Quelle est cette sœur?

FINETTE.

Entre nous,
C'est un composé rare, et qui parfois allie
Un bon sens étonnant à beaucoup de folie.

Veuve, graces au ciel, de son troisième époux,
Elle vint demeurer au logis de son frère.
Notre orpheline alors quitta son monastère.
Un an depuis s'est écoulé:
En sorte que, tout calculé,
La pauvre enfant est affligée
De dix-sept ans, et partagée
De trésors qui s'en vont croissant
Chaque jour, et s'embellissant.

DAMIS.

Ah! Finette, qu'elle est charmante!
Au couvent où Sophie a d'abord demeuré,
Habite une mienne parente
Qu'y vient voir quelquefois cet objet adoré.

FINETTE.

C'est donc là que Sophie offerte à votre vue...

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est là que pour jamais j'ai fait vœu de l'aimer.

FINETTE.

Comment s'en empêcher?

DAMIS.

Sa beauté t'est connue?

FINETTE.

Et je sais que votre âge est prompt à s'enflammer.

DAMIS.

Mais n'avoueras-tu pas qu'un charme inexprimable...

FINETTE, *l'interrompant.*

Vous l'aimez, monsieur, tout est dit...
Comme sa propre fille Éraste la chérit,
Et c'est à cet égard un homme incomparable.

DAMIS.

Je le trouve très respectable.

FINETTE.

C'est là son beau côté; mais voyez le revers.
Il s'est fait singulier pour être philosophe.
C'est la source de cent travers,
Qui de tout le public lui valent l'apostrophe
Du plus grand fou de l'univers.
Placé dans la magistrature,
Où l'on vante à bon droit son savoir, sa droiture,
Il faut bien qu'à la ville il en porte l'habit;
Mais dans cette campagne où d'ordinaire il vit,
On s'habille, on se coiffe, et l'on *toste* à l'anglaise.
J'estropiai long-temps ce mot encor nouveau.
A son œil prévenu sans un petit chapeau
Il n'est point de femme qui plaise.

DAMIS.

Je trouve qu'en effet il te sied assez bien;
Mais je crois qu'à Sophie ..

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! sans doute... Il n'est rien
Qui d'Éraste obtienne l'estime,
Si venu d'Angleterre il n'en porte le sceau.
Chez ce peuple tout est sublime,
Et chez nous il n'est rien d'utile ni de beau.

DAMIS.

C'est une nation estimable.

FINETTE.

Sans doute;
Mais exclusivement la vouloir estimer,

Tout admirer chez elle, et chez nous tout blâmer,
Soutenir qu'autre part personne ne voit goutte!

DAMIS.

C'est fort mal fait. A mon avis,
Tout peuple a ses défauts, et tout peuple a son prix;
Mais à des préjugés s'il faut que l'on se livre,
Par préférence un citoyen doit suivre
Ceux qui lui font aimer son prince et son pays.

FINETTE.

Avec mille vertus il a cette manie.
Ne prétend-il pas que Sophie
Apprenne incessamment l'anglais!

DAMIS.

Tu vois son maître.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien surprise?

FINETTE.

Aux belles, je le sais, vous parlez bon français;
Mais l'anglais?

DAMIS.

Je l'ignore.

FINETTE.

Eh! comment donc?...

DAMIS.

Sottise!
Enseigner ce qu'on ne sait pas,
Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde?
Que de gens à Paris, bien vêtus, gros et gras,

Dont sur ce beau secret la cuisine se fonde!

FINETTE.

Éraste, cependant...

DAMIS, *l'interrompant.*

Des Anglais il fait cas;
Mais je sais que pour lui leur langue est de l'arabe:
Il n'en sait pas une syllabe.
Moi j'en puis écorcher quelques mots, au besoin.
(*Il contrefait l'accent anglais.*)
O di dou? Miss, kiss mi.

FINETTE.

Ce mot à de quoi plaire.

DAMIS, *voulant l'embrasser.*

Il faut te l'expliquer.

FINETTE, *l'interrompant.*

Épargnez-vous ce soin.

DAMIS.

Je suis muni d'une grammaire;
Londres fut un temps mon séjour:
Et puis j'aurai pour moi la fortune et l'amour.

FINETTE.

L'amour? Vraiment Éraste en condamne l'usage.
Avec ce regard tendre et ce joli visage
(Jugez combien cet homme est fou),
De sa jeune pupille il prétend faire un sage,
Qui, renonçant au mariage,
Dans sa retraite de hibou,
Perde à philosopher le plus beau de son âge,
Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout son soûl.

DAMIS.

Il faut m'aider à rompre un projet si blâmable.

FINETTE.

Mais Sophie à vos vœux est-elle favorable?

DAMIS.

Mon amour n'a point éclaté :
Mes regards seuls ont déclaré ma flamme.
Je croirois cependant avoir touché son ame,
Si ses yeux ne m'ont pas flatté.

FINETTE.

De son cœur ils sont la peinture.
La naïve Sophie, en sa simplicité,
Est une glace encor pure,
Qui réfléchit la nature
Dans toute sa vérité.

DAMIS.

Mais j'ai pu me tromper moi-même.
Sophie ignore encore à quel excès je l'aime,
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeste à vingt ans, tandis qu'en cheveux gris
Il est tant de fats honoraires!
Vous êtes un phénix, et l'on ne voit plus guères...
(*apercevant Éraste.*)
Mais Éraste s'avance... Adieu.
Il est très important de prévenir Sophie.
Je m'en charge.

DAMIS.

A tes soins mon amour se confie.
(*Finette sort.*)

SCÈNE II.

ÉRASTE, *vêtu à l'anglaise;* DAMIS.

ÉRASTE.

Pardonnez-moi si dans ce lieu
Je me suis un peu fait attendre.
Avec mes ouvriers j'étois dans mon jardin,
Où, par un changement qui doit peu vous surprendre,
Suivant l'usage anglais, j'ai voulu ce matin
Qu'on fît d'un grand parterre un petit boulingrin.
J'y veux avoir de tout; des vallons, des collines,
Des prés, une plaine, des bois,
Une mosquée, un pont chinois,
Une rivière, des ruines...

DAMIS, *l'interrompant, en imitant l'accent anglais, qu'il affecte pendant toute cette scène.*

Vous avez donc, monsieur, un immense terrain?

ÉRASTE.

Moi? point: trois arpents, dont Le Nôtre
A jadis tracé le dessin.
On vante sa façon; je prefère la vôtre.

DAMIS.

Je vois que vous avez du goût.

ÉRASTE.

Si je ne puis en grand imiter la nature,
D'un parc anglais du moins j'aurai la miniature.
Ma foi! vous nous passez en tout,
Même dans les beaux-arts. Hogard dans la peinture,

Hindel dans la musique...

DAMIS, *l'interrompant.*

Hindel est Allemand.

Prenez garde, monsieur.

ÉRASTE.

L'est-il?

DAMIS.

Assurément.

ÉRASTE.

Laissons cela, monsieur. Qu'est-ce qui me procure
L'honneur?...

DAMIS, *l'interrompant*

Premièrement, la curiosité.
La France, dans son sein, n'a point de rareté
Qui doive plus que vous attirer la visite
D'un étranger curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'accuse, monsieur, de singularité,
Et vous m'en trouverez peut-être;
Mais en voyant ce que les hommes font,
Je m'applaudis que le ciel m'ait fait naître
Si différent de ce qu'ils sont.

DAMIS.

Permis à vous, monsieur, de l'être.
A Londres chacun prend la forme qu'il lui plaît.
On n'y surprend personne en étant ce qu'on est.
Quant à moi, je suis ce Blacmore
Dont on vous a parlé pour enseigner l'anglais.

ÉRASTE.

De vous Dorante hier m'entretenoit encore.

Il m'en faisoit vraiment un grand éloge!... Mais
A votre physionomie,
Beaucoup plus qu'à lui je m'en fie.
On se peint dans ses traits comme dans un miroir.
Locke l'a dit.

DAMIS.

Je crois...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Par exemple, à vous voir,
Vous êtes un penseur?

DAMIS.

Oh! monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je parie
Que sur vous le beau sexe a fort peu de pouvoir,
Que l'amour à vos yeux n'est rien qu'une folie?
Hein? suis-je pénétrant? et n'admirez-vous pas...

DAMIS, *l'interrompant.*

Jamais je n'admire.

ÉRASTE.

En tout cas,
Si votre esprit jamais n'admire,
Il trouvera chez nous ample matière à rire.

DAMIS.

Jamais je ne ris.

ÉRASTE, *à part.*

Oh! cet homme est bien Anglais!
Bien bon!

DAMIS.

On rit de tout chez les Français.

Sachez, monsieur, qu'en Angleterre
On se pend quelquefois, mais qu'on n'y rit jamais.

ÉRASTE.

Ah! si dans ce pays j'avois un coin de terre!

SCÈNE III.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie, en lui présentant Damis.*

Sophie, approchez-vous... Voilà le précepteur...
(*voyant que Sophie est tout interdite.*)
De l'embarras? de la rougeur?

SOPHIE, *à part.*

Finette en vain m'a prévenue,
Je ne puis...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Pourquoi donc baisser ainsi la vue?
Ce maître-là ne fait pas peur...
(*montrant Damis.*)
Et monsieur est fait de manière
A trouver plus d'une écolière.

ÉRASTE.

Eh bien! ma sœur, vous n'en vaudrez que mieux.
Étudiez la langue anglaise.
Il peut fort bien montrer à deux.

BÉLISE.

Moi, de l'anglais? A Dieu ne plaise!

DAMIS, *bas, à Sophie, sans l'accent anglais.*

Si vous me découvrez, vous me donnez la mort.

SCÈNE IV.

DEUX LAQUAIS, *apportant une table à thé toute servie;* ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

(*Les deux laquais placent la table, et mettent des siéges autour.*)

ÉRASTE, *à Damis.*

A l'anglaise, de bon accord,
Ici le déjeuner le matin nous rassemble.
Ma pupille verse le thé...
Asseyons-nous.

(*Éraste, Bélise, Sophie, et Damis, s'asseient autour de la table. Finette reste debout. Sophie verse le thé, et les deux laquais sortent.*)

SCÈNE V.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Sophie, qui paroît troublée en versant le thé.*

La main vous tremble?

BÉLISE, *à Sophie.*

Vous n'avez point votre gaieté?

SOPHIE.

Depuis un temps je l'ai perdue.

BÉLISE.

Comment?

SOPHIE.

Je ne sais pas comme elle étoit venue;
Je ne sais pas comment elle a pu me quitter.

DAMIS, *avec l'accent anglais.*

Peut-être qu'en ce lieu ma présence vous gêne?

SOPHIE.

Oh! vous n'en pouvez pas douter.

ÉRASTE, *à Damis.*

De ce discours naïf n'ayez aucune peine.
Elle n'a vécu qu'avec nous.
Quand elle aura reçu quelques leçons de vous,
Elle sera plus à son aise...
(*à Sophie.*)
Allons, près de monsieur avancez votre chaise.
Pourquoi vous tenez-vous si loin?

SOPHIE.

Mais, monsieur, il n'est pas besoin.

DAMIS, *à Éraste, avec l'accent anglais.*

Mademoiselle en est aux élémens, j'espère?
Et tant mieux; c'est ainsi que j'aime une écolière.
Moins elle sait, et plus je m'y donne de soin.

SCÈNE VI.

LOLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

LOLIVE, *à Éraste, en lui donnant une lettre.*

Une lettre de Londre.

(*Éraste prend la lettre, et Lolive sort.*)

SCÈNE VII.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à part, en décachetant la lettre.*

Ouvrons...

(*à Damis, après avoir regardé le dedans de la lettre et en la lui donnant.*)

Tenez, mon maître,
C'est de l'anglais. Lisez. Ce que j'y puis connoître,
C'est qu'elle est de Cobbam.

DAMIS, *embarrassé.*

Fort bien!

ÉRASTE.

Le bon milord,
Blessé que notre langue étende son empire,
Posséde le français et ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Il a tort.. Ce Cobbam est votre ami?

ÉRASTE.

Très fort!

DAMIS.

Cette lettre contient quelque secret peut-être?

ÉRASTE.

Bon. Un de ses enfants se devoit marier;
Sans doute ce billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

C'est mon affaire.

DAMIS.

On ne peut le nier.
Cependant...:

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Lisez donc.

DAMIS, *à part, sans l'accent anglais.*

Je l'échapperai belle,
Si je puis!... Essayons.

(*haut, et en faisant semblant de lire, avec l'accent anglais.*)

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de « ma fille... »

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Sa fille? Il n'en a pas.

DAMIS, *avec l'accent anglais tout le reste de cette scène, et jusqu'à la fin de la neuvième.*

N'ai-je pas dit son fils?

ÉRASTE.

Non.

DAMIS.

Ma bouche, en ce cas,
(*feignant de lire, et lui montrant la lettre.*)
S'est méprise... *Mon fils*, voilà le mot, *briquen.*

ÉRASTE.

De grace!
Continuez.

DAMIS, *recommençant.*

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de « mon fils, et qui s'est fait à ma grande satisfaction... »

ÉRASTE, *l'interrompant.*

La chose a bien changé de face.
Ce mariage-là n'étoit point de son goût.

DAMIS.

Il vous le dit : tenez, écoutez jusqu'au bout.
(*Il fait semblant de lire.*)
« Je n'ai pas toujours pensé de même. Vous saurez « les raisons qui m'ont fait changer de sentiment. Je ne « vous écris qu'un mot; mais je vous dirai les détails « à Paris, où je compte dans peu avoir le plaisir de « vous embrasser. »
(*Il rend la lettre à Éraste qui la met dans sa poche.*)

ÉRASTE.

Il n'est donc plus si fort tourmenté de sa goutte?
Bien agréablement je me trouve surpris!
Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.

DAMIS.

La satisfaction... ce mariage... un fils...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je serai bien charmé de le voir à Paris.
Ce n'est pas un esprit frivole
Que celui-là! Sur ma parole,
Peu de gens seront de son goût.
Avons-nous des hommes en France?
Des colifichets, et c'est tout!
Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance:
C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.
Aussi je meurs d'impatience
D'y voyager!... De par Newton,
Je le verrai ce pays où l'on pense.

BÉLISE.

Mon frère, on pense en tout pays.
Celui-là, selon vous, l'emporte sur le nôtre;
Mais voyez-le, et je vous prédis
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre.

SCÈNE VIII.

LOLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Lolive.*

Que veut Lolive encor?

LOLIVE.

Monsieur,
C'est que dans ce moment un cheval vous arrive,
Dont l'allure brillante et vive...

ÉRASTE, *l'interrompant, et se levant, ainsi que Bélise, Sophie, et Damis.*

Il faut le voir.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE IX.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Damis.*

C'est un coureur,
Que j'ai fait venir d'Angleterre,
Et qui, dans Neumarket, gagna plus d'un pari.

BÉLISE.

Oh bien! je fais, mon frère, une gageure ici.

ÉRASTE.

Quoi donc?

BÉLISE.

Qu'il étendra notre sage par terre;
Qu'à la philosophie il cassera le cou.

ÉRASTE.

Votre amitié, ma sœur, mal à propos s'effraie.

BÉLISE.

Je vous dis que vous êtes fou!
Il vous faut un cheval comme au père Canaie,
Un doux et paisible animal,
Qui, plus que son maître, soit sage,
Et qui ne songe point à mal,
Tandis que votre esprit dans la lune voyage.

ÉRASTE.

Venez toujours voir celui-ci.

BÉLISE.

Trouvez bon que je reste ici.
Tout ce que produit l'Angleterre,
Vous l'admirez. Moi, de ce pays-là
Tout me déplaît; charbon de terre,
Philosophes, chevaux.

DAMIS.

Préjugés que cela,
Madame.

BÉLISE.

Oh! quant à vous, monsieur Blacmore, passe.
Malgré votre pays... on peut vous faire grace.

(*Éraste sort avec Sophie et Damis.*)

SCÈNE X.

BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *suivant des yeux Damis.*

Sais-tu bien qu'il est fait au tour,
Finette? Dans son air, cet Anglais est unique.

FINETTE.

Si bien que dans ces lieux s'il fait quelque séjour,
Voilà pour vos vapeurs un fort bon spécifique?

BÉLISE.

Oh! Finette, déja j'en avois un tout prêt.

FINETTE.

Un tout prêt? Comment donc! je vous en loue, et c'est?

BÉLISE, *voyant que Finette montre de la surprise.*

Un mari... Qui t'étonne? Est-ce donc qu'à mon âge
On ne peut pas encor songer au mariage?
Ne puis-je décemment brûler d'un chaste feu?

FINETTE.

Déja veuve trois fois, c'est avoir du courage.
Vous êtes heureuse à ce jeu;
Mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

De mon choix tu loueras la sagesse.

FINETTE.

Jeune?

BÉLISE.

Et sans ressembler à nos marquis brillants,
Qui n'ont déja plus à trente ans
Que les travers de la jeunesse.

FINETTE.

De l'esprit?

BÉLISE.

Ce n'est pas précisément son lot;
Mais je n'ai pas besoin qu'il fasse d'épigramme.
Quand un époux aime sa femme,
Et l'aime bien, ce n'est jamais un sot.

FINETTE.

On ne peut mieux penser, madame,
Ni plus sagement se pourvoir.
D'un autre œil cependant la chose se peut voir,
Et je crains qu'Éraste ne blâme...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Il approuvera mon projet.

Il faut qu'il file doux... j'ai surpris son secret.

FINETTE.

Quoi donc?

BÉLISE.

Notre prétendu sage...
Je te croyois de meilleurs yeux!
Tous ses discours fastidieux
Contre l'amour...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh bien?

BÉLISE.

Vain étalage!
Système de l'esprit, démenti par le cœur!
Le sien brûle en secret; Sophie est son vainqueur.

FINETTE.

Vous croyez, madame, qu'il aime?

BÉLISE.

Oh! j'en suis sûre.

FINETTE, *voyant revenir Éraste.*

Chut! madame... C'est lui-même.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *à Éraste, qui revient boitant.*

Mon frère, vous boitez?

ÉRASTE.

Moi? non.

BÉLISE.

La chose est sûre,

Vous boitez, vous dis-je.

ÉRASTE.

Oh! fort peu.

BÉLISE.

Je vois que j'avois fait une bonne gageure.

ÉRASTE.

Ce n'est rien.

BÉLISE.

Le coureur aura joué son jeu?

ÉRASTE.

Une gaieté.

BÉLISE.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Ma sœur, je vous en prie,
Laissons cela. Je veux vous parler de Sophie.
Je m'aperçois que depuis quelque temps
Elle n'a plus cette aimable folie,
Partage heureux de l'âge en son printemps,
Lorsque, ignorant encore et le monde et les choses,
Dans le champ de la vie on ne voit que des roses...
(*à Finette.*)
Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, monsieur, entre nous,
Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les causes.

ÉRASTE.

Comment?

BÉLISE.

Vous avez fait un projet des plus fous;

Mais la nature est plus forte que vous.
Vous ne la rendrez pas muette.
Je me trompe, ou déja Sophie éprouve en soi
Cette agitation secrète
D'une ame qui se sent sourdement inquiéte,
Sans bien savoir encor pourquoi.

FINETTE, *à Éraste.*

Il faudroit à Sophie autre chose qu'un livre.
A son âge, monsieur, le cœur a ses besoins.
Un époux, par ses tendres soins,
Fait sentir qu'il est doux de vivre.

ÉRASTE.

De quoi parles-tu là? D'un être de raison.
Est-ce donc pour s'aimer que l'on s'épouse? Bon!
On veut perpétuer sa race,
On veut tenir un grand état.
L'avarice et l'orgueil président au contrat;
Mais bientôt lit à part, table où l'ennui se place,
Écarts des deux côtés, souvent fâcheux éclat,
Font voir que le bonheur n'est pas dans l'opulence;
Qu'en l'irritant sans cesse on éteint le desir,
Et que souvent le riche a tout en abondance,
Hors l'innocence et le plaisir.

BÉLISE.

Mais croyez-vous, mon frère, que Sophie
Puisse avec vous demeurer décemment
Quand je n'y serai plus?

ÉRASTE.

Comment?
Vous voulez me quitter?

BÉLISE.

Mais... Je me remarie.

ÉRASTE.

Ma sœur, c'est une raillerie?

BÉLISE.

Raillerie est fort bon!... Oh! c'est un fait certain.
Demandez à Finette.

ÉRASTE.

Entre nous, je vous prie,
Vous avez fait mourir trois maris de chagrin,
Et n'êtes pas contente?

FINETTE.

On n'en sauroit rabattre:
Nous avons fait le vœu d'en expédier quatre.

BÉLISE.

Je n'aime pas vos libertés,
Finette. Laissez-nous; sortez.

(*Finette sort.*)

SCÈNE XII.

ÉRASTE, BÉLISE.

ÉRASTE.

A vos dépens au moins elle a sujet de rire:
Vous êtes folle, il faut le dire;
Et vous allez sur vous attirer les railleurs.

BÉLISE.

Je vous dirai, mon frère, en termes plus honnêtes,
Qu'un sage, puisque enfin pour nos péchés vous l'êtes,

N'est bon qu'à donner des vapeurs ;
Que dans votre logis l'ennui par trop abonde ;
Que depuis un an je m'en meurs.
Un mari du moins on le gronde :
C'est un amusement.

ÉRASTE.

Je vous croyois pour moi
Plus d'amitié, ma sœur?

BÉLISE.

Eh ! mais, en bonne foi,
J'en ai beaucoup !... Chez vous, mon frère,
Le cœur est excellent. Quant à l'esprit...

ÉRASTE.

Eh bien?

BÉLISE.

Souffrez que je n'en dise rien.
Vous voulez que l'on soit sincère,
Je pourrois l'être trop.

ÉRASTE.

Enfin vous me quittez,
Et d'un nouvel époux...

BÉLISE, *l'interrompant.*

C'est chose décidée...
Mais il me vient, pour vous, une excellente idée.

ÉRASTE.

Pour moi?

BÉLISE.

Pour vous-même. Écoutez.
A l'aimable Sophie, à vous, je m'intéresse ;
Épousez-la.

ÉRASTE.

Vous plaisantez?...

(*à part.*)

Connoîtroit-elle ma foiblesse?

BÉLISE, *d'un air malin.*

Sophie a des appas.

ÉRASTE, *d'un air embarrassé.*

Son ame a des beautés.

BÉLISE.

Oh! oui: deux grands yeux pleins de flamme
Embellissent beaucoup une ame...
Mon frère, parlons sans détour,
Plus d'un sage s'est pris aux piéges de l'amour.
Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,
Le drôle, en tapinois, à la philosophie
N'auroit-il pas joué d'un tour?

ÉRASTE.

(*à part.*) (*à Bélise.*)

Il est trop vrai!... Ma sœur, vous êtes femme,
Vous voyez de l'amour par-tout.

BÉLISE.

Mon frère, contre lui tel hautement déclame
Dont il pousse le cœur secrètement à bout.

ÉRASTE.

Eh! mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Riche, et d'un sang dont l'origine est pure,
Votre septième lustre à peine est révolu.

ÉRASTE.

Il est vrai que sortant de la magistrature,

Ainsi que je l'ai résolu...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Quant à ce dernier point, il ne sauroit me plaire.
Mais ce projet encor n'est formé qu'à demi;
Et vous m'avez promis expressément, mon frère,
Que vous consulteriez Lisimon votre ami.

ÉRASTE.

Je l'attends ce jour même, et vous tiendrai parole.
Mais de ses sentiments je suis très assuré.
A l'amour des beaux-arts, à l'étude livré,
Pour l'Hélicon, lui-même a quitté le Pactole.

BÉLISE.

Sa sagesse me plaît; elle n'a rien d'outré.

(*apercevant Sophie.*)

Quant à notre orpheline... Oh! je la vois paroître.

ÉRASTE, *examinant Sophie qui arrive.*

Elle semble rêver.

BÉLISE.

Vous voilà tout ému.
Comme amant faites-vous connoître.
Dévoilez votre cœur à son cœur ingénu.
Tâchez de dérider ce front triste et sévère.
C'est un enfant qui n'a rien vu.
Que sait-on? vous pourrez lui plaire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ÉRASTE.

SOPHIE, *rêvant, à part et sans voir Éraste.*

Rien n'est égal au trouble de mon cœur :
Éraste a bien raison : le tourment de la vie,
C'est d'aimer.

ÉRASTE, *à part.*

Comment puis-je, avec quelque pudeur,
Lui chanter la palinodie?...
(*à Sophie.*)
A quoi rêvez-vous donc, Sophie,
En vous parlant ainsi tout haut?

SOPHIE, *à part*

O ciel ! me serois-je trahie?...
(*à Éraste.*)
A rien, monsieur, ou peu s'en faut.
Je laissois ma pensée errer à l'aventure.

ÉRASTE, *à part.*

Que lui dirai-je?... O que l'amour
Fait faire une sotte figure !...
Je veux parler, et n'ose.

SOPHIE.

A votre tour,
Vous rêvez, monsieur?

ÉRASTE.

Ah ! Sophie...
Vous voyez contre vous un homme bien fâché.

SOPHIE.

Contre moi?

ÉRASTE, *à part*

Je n'ai de ma vie
Senti trouble pareil.

SOPHIE.

Qu'avez-vous?

ÉRASTE.

Ce que j'ai?
De l'amour...

SOPHIE, *l'interrompant.*

De l'amour?

ÉRASTE.

Pour la philosophie...
Gardez-vous de penser qu'un cœur tel que le mien...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Vous n'aimez qu'elle, on le sait bien.
Vous méprisez fort ceux qu'un autre amour engage.

ÉRASTE.

(*à part.*)

Mépriser, c'est beaucoup... J'enrage!

SOPHIE.

Éraste, je n'y conçois rien;
Mon étonnement est extrême:
Votre air et votre ton... Vous n'êtes pas le même.
Vous aurois-je déplu, monsieur, sans le savoir?

ÉRASTE.

Eh! morbleu!... de déplaire avez-vous le pouvoir?...
Mais puisqu'un sage enfin n'est marbre ni statue...

(*Il s'arrête.*)

SOPHIE.

Daignez poursuivre.

ÉRASTE.

Non.

SOPHIE.

Je reste confondue.
Quoi donc! un philosophe, au trouble, aux passions,
Seroit-il sujet comme un autre?
Mais, s'il me souvient bien de vos expressions,
L'ame d'un sage, et c'est la vôtre,
Plane loin de la terre, et ressemble à ces monts
Dont un ciel libre et pur environne la tête,
Tandis qu'à leur pied la tempête
Obscurcit les tristes vallons.
Voilà, plus d'une fois, ce que m'ont fait entendre
Vos sublimes comparaisons.

ÉRASTE.

Je vous marquois le but où le sage doit tendre;
Mais vous me faites trop sentir
Combien tout homme est loin de pouvoir y prétendre.

SOPHIE.

(*à part.*) (*à Éraste.*)
Il connoît ma foiblesse... Éraste!

ÉRASTE, *à part.*

Il faut sortir.
Je ne puis me résoudre à m'expliquer moi-même;
(*à Sophie.*)
J'aurois trop à rougir... Adieu.
(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

SOPHIE.

A la brusque façon dont il quitte ce lieu,
Dans le fond de mon cœur il aura lu que j'aime,
Que j'ai trahi les soins qu'il prit de me former...
Mais aussi vivre sans aimer!
Si c'est là le bonheur, c'est un bonheur bien triste...
N'importe, il faut me vaincre... Oui... mon cœur y résiste;
Mais...

SCÈNE XV.

FINETTE; DAMIS, *restant un moment dans le fond du théâtre, et ne se montrant pas d'abord à Sophie;* SOPHIE.

FINETTE, *à Sophie.*

Damis avec vous desire un entretien.

SOPHIE.

Je l'ai trop écouté.

FINETTE.

Cependant il insiste,
Et vous cherche.

SOPHIE.

Oh bien! moi, je n'écoute plus rien.
Annoncez-lui que, s'il persiste
A rester en ce lieu, contre ma volonté,

On saura sa témérité.
Je veux qu'il s'éloigne sur l'heure :
Je deviens sa complice en le souffrant ici.

DAMIS, *venant se jeter aux pieds de Sophie, et sans l'accent anglais.*

Dites que vous voulez qu'il meure.

SOPHIE.

Quoi ! vous me surprenez ainsi ?...
Et ne voilà-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,
Malgré moi, mon ame est émue,
Et que je ne sais plus déja
Ce que mon propre cœur desire...
(*vivement.*)
Oh ! levez-vous. Tenez, cette attitude-là
Vous donne sur moi trop d'empire ;
Vous me feriez d'Éraste oublier les leçons.

DAMIS.

Voulez-vous préférer de folles visions
Aux tendres sentiments d'un cœur qui vous adore ?
Éraste est un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un homme que j'honore.
Je garde à ses bontés un cœur reconnoissant ;
Et, sachant à quel point je lui suis redevable,
Vous m'outragez en l'offensant.
Il m'est cher, il m'est respectable.

DAMIS.

Pardonnez, si l'amour...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Contre mon bienfaiteur

Je ne puis souffrir qu'il éclate.
Il perd tout pouvoir dans mon cœur,
Quand vous me voulez rendre ingrate.

DAMIS.

Ces sentiments vous font honneur,
Sophie, et je me prête à leur délicatesse;
Je ne dirai rien qui la blesse.
Qu'Éraste soit un sage; il le veut, j'y consens.
De son cœur je connois, j'admire la noblesse;
Mais que, dans la fleur de vos ans,
Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée
Votre ame interdise l'entrée
A l'amour, ce sentiment doux,
Et j'ose dire encor le plus noble de tous,
Lorsque sa flamme est épurée;
C'est une façon de penser
Qu'on peut, je crois, sans l'offenser,
Appeler, tout au moins, chimérique et cruelle...
(*vivement.*)
Mais c'est à vous que j'en appelle,
A votre propre cœur, qui, prompt à démentir
D'un système si vain la bizarre imposture,
Vous dit de préférer le bonheur de sentir
A l'orgueil insensé de dompter la nature.

SOPHIE.

Je l'avouerai, Damis, si j'en croyois mon cœur...

DAMIS, *l'interrompant vivement.*

Vous parle-t-il en ma faveur?
J'ai voulu m'assurer du bonheur de vous plaire,
Avant de faire agir mon oncle Lisimon.

Votre tuteur le considère;
Il est son oracle, dit-on.
Puisqu'à mes vœux, enfin, vous n'êtes pas contraire...

SOPHIE, *l'interrompant à son tour.*

Je voudrois l'être.

DAMIS, *en la regardant tendrement.*

O ciel! vous le voudriez?

SOPHIE, *le regardant tendrement aussi.*

Non.

DAMIS.

Pourquoi donc, charmante Sophie?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

A vos discours, Damis, je crains de m'arrêter:
Les amants sont flatteurs; il faut qu'on s'en défie.
Éraste me l'a dit.

DAMIS.

Eh! peut-on vous flatter?
Avez-vous un regard, un souris qui ne touche?
Sort-il un mot de votre bouche
Qui n'aille de l'oreille au cœur?
Le son de votre voix n'est-il pas enchanteur?
Quelle autre a, comme vous, cette grace naïve,
Plus rare encor que la beauté,
Et qui, mieux qu'elle, nous captive?...
Vous flatter!

SCÈNE XVI.

ÉRASTE, *paroissant au fond du théâtre;* SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

FINETTE, *bas à Damis, en entendant Éraste.*

Prenez garde : on vient de ce côté.
Éraste... il pourroit vous entendre.

DAMIS, *bas.*

Laissez-moi faire...
(*haut, à Sophie, avec l'accent anglais, pendant le reste de cette scène et la suivante.*)
Eh bien, jugez, par cet essai,
Si nos auteurs n'ont pas cette expression tendre...
(*à Éraste, qui s'est avancé.*)
Je lui disois, monsieur, un beau morceau d'Otway.
Mademoiselle s'imagine
Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ÉRASTE.

Oh!

SOPHIE, *à Damis.*

Mais exprime-t-il un sentiment bien vrai?
Je crains...

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est la nature même.
Mon auteur ne feint point; son art est de sentir.

ÉRASTE.

Celui de vos auteurs qu'avant tout autre j'aime,

C'est Shakespear.

DAMIS.

Nous prononçons Chespir.

ÉRASTE.

Chespir soit... Mais, en tout, j'admire sa manière.
J'aime des fossoyeurs qui, dans un cimetière,
Moralisent gaiement sur des têtes de morts.
Nous n'avons rien chez nous de si philosophique.
Nos esprits, pour cela, ne sont pas assez forts...
Otway, dit-on, est pathétique;
Et je voudrois entendre ce morceau.

DAMIS, *embarrassé.*

Oui, mais...

ÉRASTE.

Quoi donc?

DAMIS.

Seroit-il beau
Qu'un sage, en matière pareille...
C'est de l'amour... L'amour offense votre oreille?

ÉRASTE.

C'est de l'amour anglais : je saurai me prêter.
Voyons.

DAMIS.

Il faut vous contenter.

(*Damis paroît rêveur et embarrassé.*)

ÉRASTE.

A quoi rêvez-vous donc?

DAMIS.

Je cherche à vous bien rendre
Ce que l'auteur fait dire à l'amant le plus tendre.

(*s'adressant à Sophie.*)

« Abjurez une triste erreur.
« Le ciel à l'humaine nature
« Donna la beauté pour parure,
« Et l'amour pour consolateur.
« Dans le calice de la vie,
« C'est une goutte d'ambroisie
« Qu'y versa la bonté des dieux.
« On vous a peint l'amour de crayons odieux;
« Voyez-le tel qu'il est... il s'est peint dans mes yeux.
« Ils vous disent : Je vous adore;
« Mon cœur vous le dit encor mieux. »

ÉRASTE.

Savez-vous bien, monsieur Blacmore,
Que vous seriez comédien parfait?
Ma foi! si je n'étois au fait,
Je croirois voir en vous un amant véritable!

DAMIS.

Fi donc!... Et le morceau?

ÉRASTE.

Charmant!... Nos traducteurs
M'ont fait un peu connoître vos auteurs.
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable.
Avons-nous un poëte à Pope comparable?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien,
Je verrois tout aller au diable
Que je croirois qu'il n'en est rien...
(*à Sophie.*)
Incessamment vous pourrez lire
En original cet auteur.

Sentez-vous bien votre bonheur?...
(*à Damis.*)
Oh! çà, monsieur, daignez me dire,
Lui trouvez-vous des dispositions?
Sera-t-elle bientôt habile?

DAMIS.

Il le faut espérer, pourvu qu'à mes leçons
Mademoiselle soit docile.

ÉRASTE.

Comptez là-dessus; j'en réponds...
(*à Sophie et à Finette qui se mettent à rire.*)
Finette et vous, pourquoi donc rire?
De ce que je promets n'êtes-vous pas d'accord?

SOPHIE.

Eh! mais...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Vous me fâcheriez fort,
Si vous ne faisiez pas ce que monsieur desire.

FINETTE.

Oh! c'est bien notre intention.

ÉRASTE, *à Sophie qui sort.*

Eh bien! vous nous quittez, Sophie?

SOPHIE.

Oui, je vais au jardin.
(*Elle sort avec Finette.*)

SCÈNE XVII.

ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE.

Faites-leur compagnie.
Tout en se promenant elle prendra leçon...
Si cependant cela vous contrarie,
Vous pourriez préférer mon entretien.

DAMIS.

Oui; mais
Le devoir avant tout, et le plaisir après.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

ÉRASTE.

Ce maître me plaît fort : j'admire ses lumières.
Qu'à son âge on trouve un Français
Également versé dans toutes les matières!
Ma pupille, avec lui, fera de grands progrès...
Mais toujours ma pupille!... O ciel! quelle est ma honte!..
Sophie, un enfant, me surmonte!
D'où naît donc son pouvoir sur moi?
Eh bien! des yeux, un teint... est-ce donc là de quoi
Renverser la tête du sage?
Qu'est-ce que la beauté? Rien qu'un vain assemblage
De traits et de couleurs... C'est fort bien raisonner!

D'où vient donc que je sens le contraire?... J'enrage,
Et ne puis me le pardonner...
(*montrant son cœur.*)
Sophie... Elle est là... J'ai beau faire...
Épousons-la; prenons une moitié...
Newton ne s'est pas marié :
On me regardera comme un homme ordinaire...
(*entendant du bruit.*)
N'entends-je pas une voiture?... Oui.
Ce sera Lisimon : je l'attends aujourd'hui;
Et je prétends sur cette affaire...
Je ne me trompois pas, c'est lui.

SCÈNE XIX.

LISIMON, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Ah! mon cher Lisimon, que dans cet ermitage
Il m'est doux de vous recevoir!
Que j'aurai de plaisir à posséder un sage!

LISIMON.

Je suis de mon côté charmé de vous y voir...
Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme :
Ce titre est trop peu fait pour l'homme.
Le moins sage est celui qui croit l'être le plus.

ÉRASTE.

Mais ceux qui savent vous connoître...

LISIMON, *l'interrompant.*

Éraste, brisons là-dessus.

Vous savez qu'un des points entre nous convenus
C'est de ne point flatter.

ÉRASTE.

Eh bien donc! mon cher maître,
Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

ÉRASTE.

C'est à quoi je m'attends.
Vous êtes philosophe, et m'apprîtes à l'être.

LISIMON.

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot.
C'est un nom que chacun s'arroge:
Aussi c'étoit jadis éloge;
C'est injure à présent.

ÉRASTE.

Dans la bouche d'un sot.

LISIMON.

Il est vrai. Mais, mon cher Éraste,
Savez-vous ce que c'est qu'un philosophe?

ÉRASTE.

Quoi?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Vous croyez le savoir?... Si je vous disois, moi,
Que vous-même souvent en offrez le contraste.
Le philosophe fuit la singularité.
Il n'est jamais rien avec faste.
Même en le condamnant, il suit l'ordre arrêté;
Et, sans se distinguer, vêtu suivant l'usage,
Croit la seule vertu l'uniforme du sage.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

S'il combat le vice et s'oppose à l'erreur,
Ses leçons aux humains ne sont point des outrages.
Simple en ses actions, modeste en ses ouvrages,
Il instruit sans orgueil, et blâme sans aigreur.
Voyez si ce portrait, Éraste, vous ressemble.

ÉRASTE.

Mais si je puis, monsieur, dire ce qu'il m'en semble,
Pour fuir l'air prétendu de singularité
Faut-il suivre en aveugle un vulgaire hébété?
Doit-on, à votre avis, respectant les usages,
Agir comme les fous, pensant comme les sages?
Est-ce ma faute à moi si je suis singulier?
Je suis comme on doit être.

LISIMON.

On ne sauroit nier
Qu'il est des cas...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Eh bien! malgré cette apostrophe,
Vous conviendrez pourtant que je suis philosophe:
Je vais quitter ma charge.

LISIMON.

Ah! que dites-vous là?
Qui peut donc, s'il vous plaît, vous forcer à cela?

ÉRASTE.

Je prétends, dans ma solitude,
Ami de la sagesse et de la vérité,
En faire mon unique étude.

LISIMON.

Éraste, ce projet n'est pas bien médité.
Vous aurez de la peine à trouver des excuses.

ÉRASTE.

Eh quoi! n'avez-vous pas quitté
Le palais de Plutus pour le temple des Muses?
Je comptois, Lisimon, que vous m'approuveriez.

LISIMON.

Le cas est différent. J'ai pu fouler aux pieds
L'intérêt, ce vil dieu qu'aujourd'hui l'on adore;
Mais vous qui, juge intégre et sage magistrat,
Tenez près de Thémis un rang qui vous honore,
Votre premier devoir est de servir l'état.

ÉRASTE.

Éclairer son pays, c'est le servir.

LISIMON.

Sans doute.
Mais peu de gens sont faits pour suivre cette route:
Pour l'instinct du génie on prend sa vanité;
Et, quand il n'est pas sûr qu'on soit de cette étoffe,
Quitter un poste utile à la société,
C'est être déserteur, et non pas philosophe.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

Quitter votre charge? Ah! c'est un dernier trait
Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate.
Qu'un autre applaudisse et vous flatte;
Mais moi, je vous le dis tout net,
Renoncez à votre projet,

Ou je romps dès ce jour avec vous tout commerce.
A la philosophie on impute vos torts.

ÉRASTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il n'est point de butors
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce?

LISIMON.

Oui, c'est par vos pareils, par vous, je le maintiens,
Que la philosophie est en butte aux outrages.
Semblables aux Européens
Qui fournissent contre eux de la poudre aux sauvages,
Vous donnez des armes aux sots;
De vos travers ils se prévalent,
Avec emphase ils les étalent,
Et pensent tout au moins devenir les égaux
Des hommes éminents que sans cesse ils ravalent.

ÉRASTE.

Ne fut-il pas toujours des sots et des méchants,
Ennemis nés de la philosophie?
Et leurs traits n'ont-ils pas poursuivi de tout temps
Le talent qu'on admire et qui les humilie?

LISIMON.

C'est quelquefois sa faute.

ÉRASTE.

Eh! comment, s'il vous plaît?

LISIMON.

Je dis la chose comme elle est...
(*avec chaleur.*)
Si d'être célébré vous avez la manie,
Qu'avez-vous besoin de travers?
Les moyens vous en sont offerts.

Occupez-vous des lois dont vous êtes l'organe;
Combattez, détruisez l'hydre de la chicane;
Veillez pour l'orphelin, secourez l'innocent;
Rendez, sur-tout au foible, une prompte justice;
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant
La balance jamais dans vos mains ne fléchisse.
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même.
Sachez qu'on ne s'éléve à la gloire suprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.
Vous passerez encor pour singulier peut-être;
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'est ainsi qu'il est beau de l'être.

ÉRASTE.

Vous m'échauffez; je sens que vous avez raison.
Je crois votre conseil et garderai ma place.

LISIMON, *l'embrassant.*

Ah! venez que je vous embrasse.
Si je vous ai parlé trop vivement, pardon!
Je sais tout ce qu'en vous le ciel a mis de bon.
Par exemple, vos soins pour la jeune Sophie
Honorent la philosophie.
Quels sont sur elle vos desseins?...
(*voyant qu'Éraste a l'air embarrassé.*)
Vous rougissez?

ÉRASTE.

Comment vous avouer que j'aime?
Votre sagesse, que je crains,
Ne me passera pas cette foiblesse extrême.
Vous condamnez l'amour?

LISIMON.

Cessez de vous troubler :
La philosophie est moins dure,
Et se propose de régler,
Non de détruire la nature.

ÉRASTE.

Mais moi, me marier?

LISIMON.

Eh! qui donc, s'il vous plaît,
Sera bon citoyen, bon époux, et bon père,
Si le philosophe ne l'est?
Son exemple est sur-tout aujourd'hui nécessaire.
Éraste, vous deviez à Sophie un époux;
J'approuve fort que ce soit vous,
Et cela m'impose silence.

ÉRASTE.

Sur quoi?

LISIMON.

J'avois dessein de vous la demander
Pour mon neveu, jeune homme d'espérance,
Qui doit un jour à mes biens succéder.

ÉRASTE.

J'eusse aimé fort une telle alliance.

LISIMON.

A votre projet, moi, de grand cœur j'applaudis.

ÉRASTE.

Ce mariage-là fera du bruit, je pense?

LISIMON.

Mais non : rien n'est plus simple.

ÉRASTE.

Oh! point. Tous nos amis,
Milord Cobbam, sur-tout, en sera bien surpris.

LISIMON.

Je viens d'avoir de ses nouvelles

ÉRASTE.

Je viens d'en recevoir aussi.

LISIMON.

Je le plains fort : son fils lui vient d'être ravi.
Il m'écrit qu'il en est dans des peines cruelles.

ÉRASTE.

De qui parlez-vous?

LISIMON.

De milord.

ÉRASTE.

De milord Cobbam?

LISIMON.

Oui.

ÉRASTE.

Vous me surprenez fort.
Son fils vient d'épouser cette riche héritière...

LISIMON, *l'interrompant.*

Qui vous a fait ce beau rapport?

ÉRASTE.

Son père me le mande.

LISIMON.

Il me mande sa mort.

ÉRASTE.

Parbleu! la chose est singulière.

Ma lettre est du vingtième.

LISIMON.

Et la mienne est du vingt.

ÉRASTE, *tirant la lettre de sa poche et la lui montrant.*

Voyez.

LISIMON, *prenant la lettre et la regardant.*

C'est de milord l'écriture et le seing.

ÉRASTE.

Lisez.

LISIMON.

Dans notre langue il faut vous la traduire?

(*Il lit.*)

« Mon cher ami, c'est le plus malheureux des « pères qui vous écrit. J'ai perdu mon fils en deux « jours. Sa mort... »

Eh bien! ai-je raison?

ÉRASTE.

Je ne sais plus que dire :

Rendez-vous bien le sens, Lisimon?

LISIMON.

Mot à mot...

(*voyant Éraste tout interdit.*)

Qu'avez-vous donc?

ÉRASTE.

J'ai... que je suis un sot...

(*appelant.*)

Holà! quelqu'un!...

SCÈNE XX.

UN LAQUAIS, ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE, *au laquais.*

Allez, faites venir Blacmore.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XXI.

ÉRASTE, LISIMON.

LISIMON.

Quel est donc ce Blacmore?

ÉRASTE.

Un homme, je le voi,
Qui, comme bien des gens, dont c'est là tout l'emploi,
Fait métier de montrer ce que lui-même ignore.

SCÈNE XXII.

DAMIS, ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE, *à Damis.*

Monsieur le maître anglais, approchez.

DAMIS, *à part et sans l'accent anglais, en apercevant Lisimon.*

Je suis pris :
C'est Lisimon.

ÉRASTE, *à Lisimon, qui éclate de rire en voyant Damis.*

Eh! mais, pourquoi donc tous ces ris?

LISIMON.

Parbleu! c'est que le tour est drôle.
Votre Anglais, natif de Paris,
A tout-à-fait l'air de son rôle!...
Mais savez-vous qui c'est?

ÉRASTE.

Un fripon.

LISIMON.

Mon neveu.

ÉRASTE.

Damis? Je suis surpris on ne peut davantage.

LISIMON.

Cette plaisanterie est un jeu de son âge.

DAMIS.

Non, monsieur. Pardonnez, il faut faire un aveu.
L'amour m'a fait ici jouer ce personnage;
Et Sophie...

LISIMON, *l'interrompant.*

Oh! ceci passe le jeu.

DAMIS.

Tous les cœurs lui doivent hommage;
Le mien de ses vertus charmé...
Vous me condamnerez, vous n'avez point aimé.

LISIMON.

Oui, monsieur, très fort, je vous blâme.
Ne tient-il donc qu'à suivre une imprudente flamme?
L'amour ne sert d'excuse à rien :

De notre caractère il emprunte le sien;
Et, par de nobles traits se faisant reconnoître,
Dans un cœur vertueux l'amour se plaît à l'être.
Du vôtre, mon neveu, songez à triompher.

DAMIS.

Cet amour est ma vie.

LISIMON.

Il le faut étouffer.

DAMIS.

Vous voulez donc, mon oncle, que j'expire?

LISIMON.

On ne meurt point, monsieur, et l'on fait son devoir...
Mais, pour vous ôter tout espoir,
Sachez, puisqu'il faut vous le dire,
Qu'Éraste pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, *à Éraste, en se jetant à ses pieds.*

C'est donc à moi, monsieur, d'embrasser vos genoux.
Verrez-vous sans pitié mon désespoir extrême?
(*se relevant.*)
Mais où se cache ce rival?
Mérite-t-il?...

LISIMON.

Damis, n'en dites point de mal:
Vous étiez à ses pieds.

ÉRASTE, *à Damis, après avoir rêvé profondément pendant le dialogue de l'oncle et du neveu.*

Oui, monsieur, c'est moi-même;
Et mon amour au vôtre est tout au moins égal.
(*Il va au fond du théâtre, et fait venir un laquais.*)

SCÈNE XXIII.

UN LAQUAIS; ÉRASTE, *dans le fond du théâtre;* LISIMON, DAMIS, *sur le devant de la scène.*

ÉRASTE, *au laquais, dans le fond du théâtre.*

Que l'on fasse venir Sophie.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XXIV.

ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

LISIMON, *à Damis.*

Vous voyez, mon neveu, qu'il n'y faut plus songer.

DAMIS, *vivement.*

Rien, mon oncle, non, rien ne m'en peut dégager;
Et si je vous suis cher...

LISIMON, *l'interrompant.*

Mais c'est de la folie...

(*à Éraste, qui revient sur le devant de la scène.*)

Quel est votre dessein, Éraste, je vous prie?

ÉRASTE.

Vous allez entendre et juger.

SCÈNE XXV.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie.*

Approchez-vous, Sophie, et prêtez-moi silence :
Vous savez, depuis votre enfance,
Tous les soins que j'ai pris de vous.
Vos vertus sont ma récompense :
Mais je ne suis pas quitte ; il vous faut un époux...
(*voyant Sophie rougir.*)
D'une aimable rougeur votre front se colore,
Sophie, et vous baissez les yeux?

SOPHIE, *avec embarras.*

Monsieur...

ÉRASTE.

Cet embarras vous embellit encore.

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'est s'expliquer au mieux.

BÉLISE, *à Éraste.*

C'est répondre d'après nature.

ÉRASTE.

Il faut donc en remplir le vœu.
Des foiblesses d'un cœur, qui cachoit sa blessure,
Il faut vous faire aussi l'aveu.
Tandis que, chargeant sa peinture,
Je vous offrois l'amour sous des traits odieux,
Le traître, caché dans vos yeux,

Rioit de mes leçons, et gravoit dans mon ame
Votre portrait en traits de flamme.

SOPHIE.

Vous aimez?... Mais, monsieur, ce n'est donc point un mal?

DAMIS, *vivement.*

C'est un bien qui n'a point d'égal.

SOPHIE, *à Éraste.*

Vous me trompiez?

ÉRASTE.

Je me trompois moi-même...
Il est trop vrai que je vous aime,
Et qu'à vous posséder j'attache mon bonheur;
Mais je n'ai jamais su tyranniser un cœur,
Et, quel que soit pour vous l'excès de ma tendresse,
Je veux de votre choix que vous soyez maîtresse.
Je vous donne pour dot cinquante mille écus...
Point de compliments là-dessus :
Je vous ai tenu lieu de père,
Et c'est à moi de vous doter.

SOPHIE, *pénétrée.*

Ah! comment pourrai-je acquitter?...

ERASTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire.
Votre père, en mourant, me légua votre sort :
J'ai fait honneur au legs; mais je rougirois fort
De penser que ce fût un titre pour vous plaire.
Consultez votre cœur pour donner votre foi,
Et choisissez entre Damis et moi.

SOPHIE, *à part.*

Qu'un si beau procédé me confond et me touche!

DAMIS, *vivement.*

Sophie, avant que de fixer mon sort,
Songez, hélas! songez que votre bouche
Va prononcer, ou ma vie, ou ma mort.
Je ne veux point de la dot qu'on vous donne.
Riche assez de vous posséder,
Je ne veux que votre personne;
Mais je meurs, s'il faut vous céder.

LISIMON.

Jeune insensé! vous voulez que Sophie
A vos desirs lâchement sacrifie
Ce qu'elle doit?...

DAMIS, *l'interrompant, avec la plus grande chaleur.*

Oui, j'espère... je veux...
Vous ignorez, mon oncle, comme on aime...
Un cœur dont l'amour est extrême
Ne sait point renoncer à l'objet de ses vœux.
Le véritable amour n'est point si généreux;
Il immole tout... hors lui-même...
(*à Sophie, en se jetant à ses pieds.*)
J'attends mon arrêt à vos pieds.

SOPHIE, *à part.*

O ciel! dans quel trouble il me jette!...
(*à Damis.*)
Je prétends que vous vous leviez,
Damis... Levez-vous, dis-je, ou ma bouche est muette.
(*Damis se relève.*)

ÉRASTE, *à part.*

Je vois qu'il est aimé.

SOPHIE, *à part.*

Que vais-je prononcer?

(*à Éraste.*)

Éraste, vos bienfaits ont des droits sur mon ame,
Que rien jamais ne pourra balancer.
Vous avez beau vouloir y renoncer,
Et ne laisser parler que votre flamme;
Plus vous les oubliez, et plus je m'en souvien...
Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austères?
Pourquoi contre l'amour ces discours si sévères?
M'ont-ils dû disposer à ce tendre lien?
Et lorsque votre amour éclate,
Pourrai-je?... Oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate;
Et, dût votre bonheur me coûter tout le mien,
Fallût-il vous donner ma vie...
Je suis prête...

ÉRASTE, *voyant le trouble de Sophie.*

Achevez... Vous vous troublez, Sophie?

SOPHIE, *avec effort.*

Non, monsieur.

ÉRASTE.

Eh bien donc?

SOPHIE, *regardant Damis en soupirant, et présentant sa main à Éraste.*

Mon devoir est ma loi:
Voici ma main, Éraste.

DAMIS, *à part.*

O ciel!

ÉRASTE.

Je la reçoi...

(*à Damis, après une pause.*)

Mais, Damis, c'est pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Quoi! monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je fais ce que je doi.
A vos vrais sentiments je ne puis me méprendre.
Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur;
Damis posséde votre cœur :
C'est à moi sur le mien d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute si je veille, et j'ai peine à vous croire...
De ce bonheur inattendu
Mon esprit encor se défie...
Parlez donc, charmante Sophie.

SOPHIE, *à Éraste.*

Dans le saisissement de mon cœur éperdu,
J'ai peine à trouver des paroles.

ÉRASTE.

Ce sont témoignages frivoles :
Il n'en est pas besoin; votre cœur m'est connu.

SOPHIE.

Que je sens bien tout ce qui vous est dû!

ÉRASTE.

Je fais votre bonheur; il sera mon salaire.
J'exige cependant une grace de vous.

SOPHIE.

Parlez, monsieur, que faut-il faire?

ÉRASTE.

En aimant Damis comme époux,
Me chérir encor comme père.

SOPHIE.

Ce dernier trait achève, et met le comble à tous.

DAMIS ET SOPHIE, *ensemble, à Éraste, en se jetant à ses pieds.*

Nous sommes vos enfants.

BÉLISE, *à Éraste.*

Il faut pourtant le dire :
Les philosophes sont des fous
Que, malgré soi, quelquefois l'on admire.

LISIMON, *à Éraste.*

C'est avoir sur vous-même, Éraste, un grand empire.
Ce sublime effort de raison
Est d'un rare et pénible usage :
Ne soyez singulier que de cette façon,
Et le public en vous respectera le sage.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Briséis, ou la Colère d'Achille, tragédie, par Poinsinet de Sivry. . . . . Page 1

Traduction latine, et vers pour vers, du passage du Xanthe, par Louis-Charles Poinsinet de Sivry, fils. 71

Spartacus, tragédie, par Saurin. 79

Les Moeurs du temps, comédie, par le même. 153

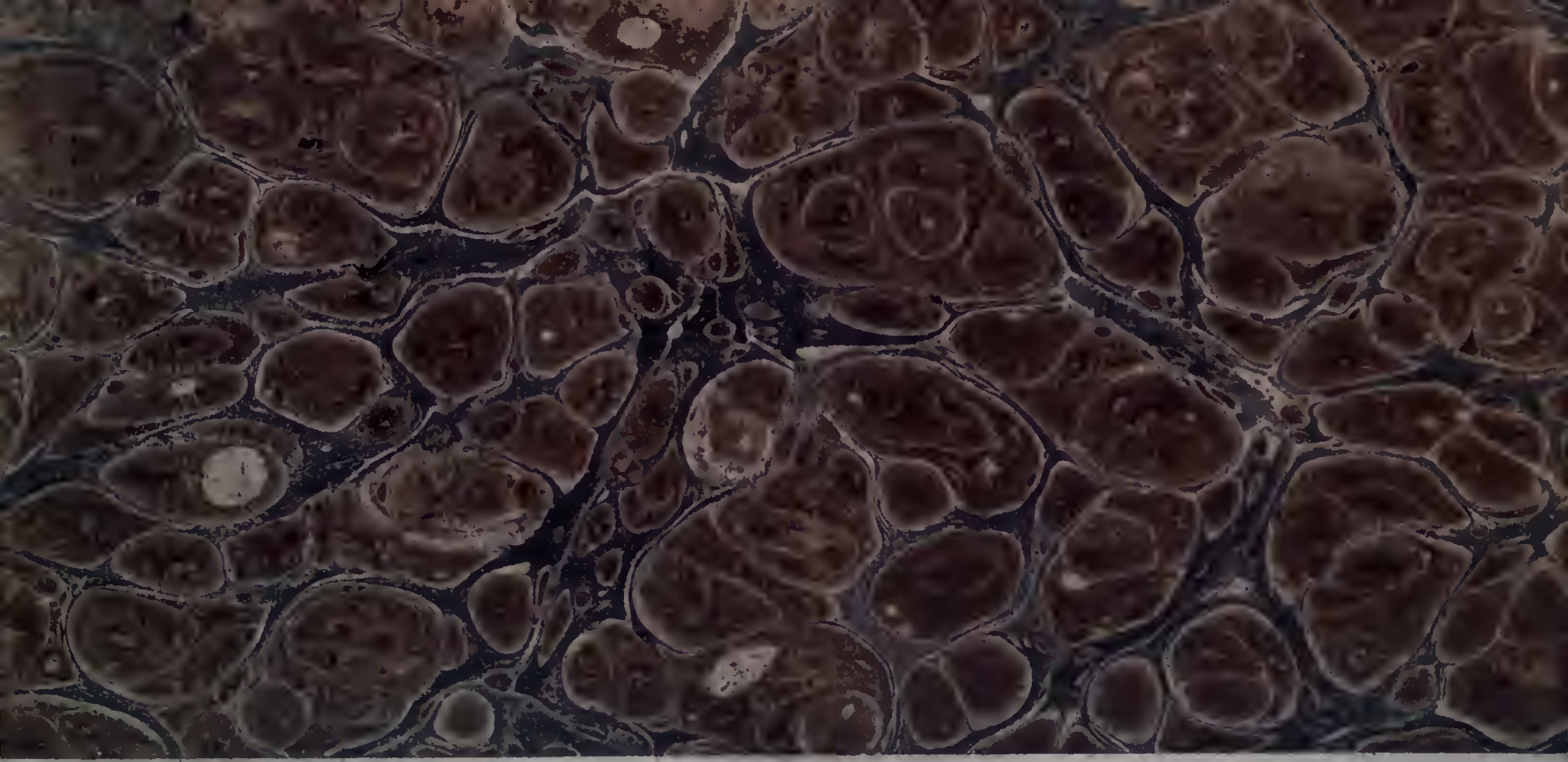
Blanche et Guiscard, tragédie, par le même. 207

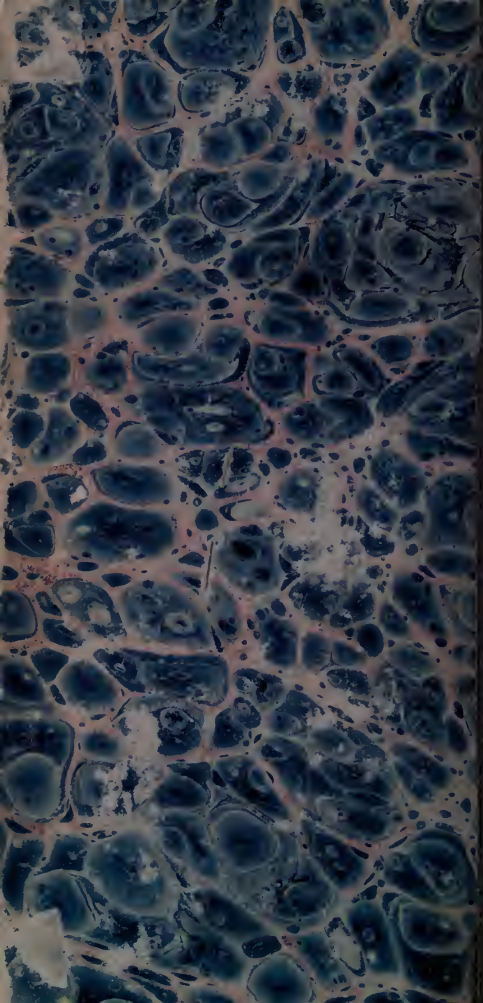
Béverlei, tragédie bourgeoise, par le même. . 277

L'Anglomane, ou l'Orpheline léguée, comédie, par le même. 373

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



PQ
2019
P72A19
1824

Poinsinet de Sivry,
Louis
Chefs-d'oeuvre
dramatiques de
Poinsinet de Sivry